NAZ.

LVII
B
32.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVII
B
32
NAPOLI

RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA,
Iadis Eſclaue à Alger.

Où ſe trouuent pluſieurs Particularitez de l'Affrique, dignes de remarque.

Nouuelle Edition, reueuë, corrigée & augmentée de treize Relations, & autres Tailles douces, par le meſme Autheur.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires du Palais.
M. DC. LXV.

Preface au Lecteur.

MOn cher Lecteur, ie vous preſente icy vn œuure, qui ne merite pas le nom d'Hiſtoire, ny de Roman; mais ſeulement de ſimple, naïfve, & veritable Narration, ou recit des étranges & diuers euenemens & rencontres, bonheurs & malheurs, qui me ſont arriuez au temps de mon voyage, ou que i'ay veu arriuer à d'autres: deſquels ie confeſſeray ingenuëment auoir tiré autant ou peut-eſtre plus de profit en peu de temps, que de mes études de pluſieurs années; & ie trouue par experience la verité du Prouerbe:

Segniùs irritant animos demiſſa per aures,
Quàm qua ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

Car nonobſtant que l'ouïe ſoit le ſens & l'organe, & pour ainſi dire, la porte de la doctrine & de la ſageſſe; & que l'éloquence d'vn excellent Orateur fait ſouuent vn grand effort ſur nos ames: toute-

fois ceux qui ſont ſeulement doüez d'vn ſens commun, auoüeront auec moy, que les objets que nous voyons deuant nos yeux, ont bien vne autre force de penetrer nos ames, & de les faire languir de crainte, paſmer de frayeur, épanoüir de ioye, & produire d'autres effets, qu'ils ſemblent vouloir pretendre auec les Surnaturels. Ce que vous pourrez facilement comprendre, ſi vous auez aſſez de patience pour lire ce Recit ou narration que ie vous preſente, toute naïfve & toute ſimple, ſans l'embellir des figures de Rhetorique, & de grandes digreſſions: mais comme vn Matelot parle entre ſes amis de tempeſtes & de naufrages; vn Soldat de batailles & de playes; & qu'vn Berger fait mentiõ du loup venu dãs ſon troupeau: de meſme ie commenceray à vous entretenir, en vous menant de Madrid en Eſpagne, où i'eſtois venu, ayant enuie de voir ce Pays, &c. Et nous promenans vn peu par mer & par l'Affrique, nous retournerons, comme i'ay fait autrefois par la grace de Dieu, à la chere Patrie, tres-agreable à celuy qui retourne d'vn eſclauage.

Nobili Consultissimoque Domino

D. EMANVELI DE ARANDA.

I. V. L.

Regiæ Maj. Cath. à Consiliis, & in districtu Brugensi, & Territorio Franconatensi, Iustitiæ militaris Præfecto; vti de vera libertate gratulatur; ita perpetuam felicitatem apprecatur OTHO SPERLINS, Phil. & Med. D.

TV, qui magnorum numquam non dignus Auorum.
Barbaricas inter puppes, piratica monstra,
Cerbereosque canes, cœlum ius fasque perosos,
Triste iugum vultu didicisti ferre sereno,
Sortis Aranda *tu Faber es, tu Pictor* Aranda,
Exantlatorum terraque marique laborum.
Has inter spinas, atque hæc dumeta, vepresque
Hæc tibi lecta rosa est, viridi dignissima cedro,
Publica Doctorum quã nunc per pulpita spargis.
Macte animi fortis! non hæc sine numine Diuũ
Contigerunt, nec erunt magni sine munere Regis
Hesperij, tales sueti pensare labores.
At vos, queîs cura est, alieno audire periclo.
Quid labor, & quantum paupertas sobria possit,
Discite vos quantum patientia possit inermis,
Discite quàm nullo Libertas *vaneat auro,*
Discite inexperti, merces quàm grata laborum.

A MONSIEVR EMANVEL D'ARANDA, *Sur ſon Eſclauage.*

MOn cher Frere, que ie ſuis aiſe,
Quand tu nous contes ſans dãger.
Aſſis dans vne bonne chaiſe,
Tous les maux que t'a fait Alger.
Le ſouuenir de leur hiſtoire
Eſt agreable à ta memoire,
Et les ayant ſi bien ſoufferts,
Il te reſte beaucoup de gloire
Pour la honte qu'on a des fers.

B. D. A. ſon Frere.

Au meſme ſur la Relation de ſon Eſclauage.

ARANDA que ton Eſclauage
Eſtoit rigoureux & ſauuage,
Dans la Maſmore, & dans le Bain.
Ta plume nous l'écrit ſans peine:
Eſtant plus legere à la main,
Que n'eſt aux pieds vne cadene.

LA PEYRERE.

RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE'
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA.

APRES auoir demeuré vn an entier en Eſpagne, & ſatisfait en quelque façon au deſſein que j'auois de voir ce Royaume, & d'apprendre la Langue; ie faiſois état de retourner en Flandre: & parce que i'eſtois débarqué, quand ie vins d'Angleterre, à S. Lucar de Barameda, dans lequel voyage i'auois eſté en grand danger d'eſtre pris des Turcs, comme vous verrez dans mes Relations. C'eſt pour cela que ie iugeay qu'il eſtoit plus à propos de retourner par S. Sebaſtien, pour euiter tant de mer, & principalement le danger des Turcs, qui tiennent la coſte d'Andalouſie & de Portugal preſque toûjours

infestée; & aussi pour voir *Castilla la Vieja*, & la Biscaye. Ie partis de Madrid le premier iour d'Aoust de l'an 1640. ayant pour compagnon vn compatriote appellé Renier Saldens. I'arriuay à Saint Sebastien le 13. iour d'Aoust; où ie trouuay Mr. Iean Baptiste Caloen, & le Cheualier Philippe de Cherf, dans le dessein de s'embarquer sur vn des deux nauires Anglois, qui estoient au Port, prests à faire voile, quand le vent seroit propre. Et cette mesme nuit le vent se tourna comme nous le demandions: le lendemain ie m'embarquay auecque les trois amis cy-dessus nommez, & auec ce vent fauorable nous singlâmes en pleine mer; laquelle toutefois deux heures ou enuiron apres nostre depart du Port, deuint entierement calme, & la mesme nuit le vent tout contraire; c'est pourquoy nous fûmes contraints de louuyer, esperans vne autre fois le vent bon.

Apres auoir nauigé quatre iours de cette sorte, nous nous trouuasmes à la hauteur de la Rochelle en France, où nous rencontrasmes vne Fregatte Rocheloise Corsaire, laquelle aussi-tost nous vint reconnoistre, & voyant que nos nauires estoient Anglois, elle nous approcha de plus prés, & le Capitaine enuoya auec l'esquif quatre soldats à nostre nauire, pour visiter le Passeport du Maistre de nostre nauire; qui le monstra incontinent, donnant vne piece d'argent aux soldats de la Fregatte: auec cela les Soldats retournerent à leur nauire, faisans rapport à leur Capitaine qu'ils auoient veu le Passeport. Alors ce Ca-

itaine Rochelois vint sur la pouppe de sa regatte, criant à nostre Maistre : *Soyez sur vos gardes, si bon vous semble, car il y a cinq Corsaires Turcs à l'embouchure du canal, les voiles au vent.* Mais nostre Maistre peu expert au fait de la marine, se fioit que les nauires de guerre du Roy d'Angleterre, qui sortoient quelquefois de ce canal, garderoient cette coste contre les Turcs, & se mocqua du danger, sans considerer le peu de forces qu'il auoit pour resister à ses ennemis ; & auança touſiours son voyage, croyant qu'il estoit impossible que les Corsaires Turcs vinssent si auant, & où les Corsaires Dunquerquois & Holandois croisoient iournellement la mer. Ayant ainsi touſiours le vent contraire, il y auoit sept iours que nous estions partis de S. Sebastien, & nous n'estions encore qu'à la coste de Bretagne en France.

Le mesme iour sur les deux heures apres midy nous découurismes de loin en mer deux nauires, que nous crûmes estre Marchands ; & bien-tost apres nous n'en vismes plus qu'vn, à sçauoir le plus petit, qui vint à voile tenduë droit à nous, & comme il s'approchoit, nous visмes que c'estoit vne carauelle. Auſſi-tost nostre Maistre fit broüiller les voiles, donnant pour raison de cela, que ce n'estoit pas la couſtume des Anglois de fuir sur la mer. Et comme nos voiles estoient broüillées, & que le nauire qui nous suiuoit, auoit les voiles tenduës, il fut presque sous le canon sans mettre aucun pauillon : par où il fut aisé à iuger que ce nauire estoit quelque Pirate ou Corsaire.

Mais noſtre Maiſtre ignorant fit mettre l'eſquif en mer, pour demander quelles gens c'eſtoient, eſtimant que ce fût quelque Corſaire François ou Dunquerquois. Les Turcs, qui eſtoient dans la carauelle (comme i'ay ſceu apres auoir eſté pris) voyans qu'on les attendoit à voiles broüillées; & qu'on auoit mis l'eſquif en mer; & finalement tout ce qu'on a accouſtumé de faire, quand on ſe veut battre, interpretoient que cette action procedoit du peu d'experience de noſtre Maiſtre, & de l'enuie qu'il auoit de ſe defendre. Le Capitaine de la Carauelle fit ſemblablement broüiller ſes voiles, ne voulant plus approcher. Cependant la nuit ſuruint, & la carauelle demeura toûjours à noſtre veuë, auec vne lanterne ſur la poupe, pour donner le ſignal à ſes compagnons. Ce que nous iugeaſmes bien entre nous autres Paſſagers, mais noſtre Maiſtre ſe rioit de nous. Tout ce que nous pûmes obtenir de luy auec de douces paroles, fut de preparer noſtre nauire pour nous défendre: auec cette preparation nous paſſaſmes la nuit, & de quatre pieces de canon, dont le nauire eſtoit garny, il n'y en auoit qu'vne de ſeruice. Toutes ces choſes ſe paſſoient à voiles broüillées; de ſorte que nous n'auançâmes point chemin, ny la carauelle auſſi.

Nous regardans l'vn l'autre en cet état, la nuit ſe paſſa, & ſur les cinq heures du matin (c'eſtoit le 22. iour d'Aouſt) nous découuriſmes deux grands nauires, qui venoient à voiles tenduës droit à nous. Cela nous obligea de

prier le Maiſtre de noſtre nauire de mettre les voiles au vent; mais il demeura opiniaſtre. Chacun dit ſes raiſons, & ce Maiſtre, qui n'en auoit pas, eſtoit incapable d'en entendre. Enuiron deux heures auant midy, les deux nauires ſe ioignirent auec la carauelle, tous encore ſans pauillons. Alors en vn moment ils nous gagnerent le flanc à pleines voiles à la portée d'vn mouſquet. Il y auoit ſur la poupe du plus grand nauire, vn Turc qui tenoit vne banderole broüillée entre ſes bras, auec vn Eſclaue Chreſtien, qui cria en Flaman, *Strpeht voor Argiers*, ce qui eſt autant à dire, que, *Rendez vous pour Alger*. Apres ce cry celuy qui tenoit la banderole, l'abandonna au vent. Elle eſtoit de couleur verte, ſemée de demi-lunes d'argent entrelaſſées. Il eſt aiſé de coniecturer, combien nous fut agreable cette banderole, & de ſe voir emmener à Alger. Ainſi nous propoſaſmes à noſtre Maiſtre de parlementer, à condition qu'ils nous mettroient à la premiere terre des Chreſtiens, & que nous leur donnerions trente deux mille Patagons, que nous auions dans noſtre nauire: car il arriue quelquefois, que quand les Turcs prennent quelque nauire par accord, ils tiennent leur parole, & mettent les priſonniers ſur la terre des Chreſtiens, le plûtoſt qu'il leur eſt poſſible. Mais noſtre bon Maiſtre au lieu de parlementer, demanda s'il auroit bon quartier; on luy répondit des nauires Turcs: *Ouy, ouy, bon quartier*. Sans differer, ce valeureux Maiſtre iugeant qu'il auoit aſſez negotié, fit deualer la rade ſur le tillac, oſter la

banderole de la poupe, & auec trois ou quatre de ſes mariniers abandonna ſon nauire, & auec l'eſquif vogua vers les nauires Turcs, pour ſe rendre entre les mains de ſes ennemis.

Alors les ſoldats Turcs deſireux de piller & de butiner, vinrent à l'inſtant auec vn eſquif dix ou douze à noſtre bord, ſous la conduite d'vn Capitaine, qui fut le premier qui entra dans noſtre nauire. Il eſtoit Anglois de nation, mais Renegat ; & comme i'eſtois pour lors ſur le tillac, il me demanda de quelle nation i'eſtois, & ſi i'eſtois Marchand; ie répondis: *Ie ſuis Dunquerquois, & ſoldat de ma profeſsion.* Sur quoy il repliqua en Flaman : *Patience, frere, c'eſt la fortune de guerre: aujourd'huy pour vous, & demain pour moy.* Ie luy donnay l'argent que i'auois ſur moy; & en meſme temps vn autre Turc mit ſa main dans ma poche, prenant mon étuy, mon mouchoir, mon Chapelet, & mes Heures: leſquelles il me rendit auec le mouchoir; mais il retint le Roſaire auec l'étuy, à cauſe dequoy il diſoit que i'eſtois Chirurgien.

Apres auoir pillé ceux qui eſtoient ſur le tillac, & dans la poupe, ils nous menerent auec l'eſquif au bord d'vn de leurs nauires, laiſſant au bord du noſtre pris douze Turcs pour le gouuerner : & comme le vent eſtoit du leuant, ils tournerent le nauire vers la coſte d'Eſpagne, & en deux iours nous reconnûmes le Cap de Galice, que l'on appelle le *Cap del mort.*

I'eſtois iuſques icy, comme dans vn ſom-

neil, où l'on void d'étranges fantoſmes, qui auſent de la crainte, de l'admiration, & de la urioſité : prenant garde aux diuerſes langues car on y parloit Turc, Arabe, Franco, Eſpagnol, François, Flaman, & Anglois) les habits étranges, & les armes differentes, auec es ceremonies ridicules, quand ils font leurs rieres, vous aſſurant que tout cecy me donnoit matiere pour ſpeculer. Mais comme l'admiration, la crainte, la curioſité, & la melancolie ne me donnoient pas à manger, & que mon eſtomac m'en demandoit à cauſe de la faim, ie me rangeay auec quatre Eſclaues Chreſtiens, leſquels, nonobſtant qu'ils ne receuſſent pour leur ration que du biſcuit, faiſoient quelquefois du potage de ris, ou de quelque choſe qu'ils auoient apporté de la terre. Et il faut ſçauoir, que ces Eſclaues eſtoient venus auec vn des nauires d'Alger: car les Turcs ſur la mer employent des Eſclaues Chreſtiens pour Matelots. Le vent eſtoit encore fauorable. C'eſtoit l'onziéme iour de noſtre priſon, & nous eſtions dans le détroit de Gilbratar, auquel paſſage les Turcs font ordinairement beaucoup de ceremonies ſuperſtitieuſes; entre autres ils iettent dans la mer vn pot plein d'huile, & croyent que ce pot va à vne montagne, appellée par les Mariniers, *la Montagne des Signes* : car les Turcs aſſurent qu'il demeure là vn Santon glorieux, lequel (comme ils diſent & croyent fermement) ſe nourrit de cette huile iettée dans la mer. Ils mirent auſſi de petites chandelles allumées ſur les pieces de canon, les laiſſant bruſler

durant ce paſſage, principalement quand ils paſſent de nuit. Toutes ces ſuperſtitions ſe font auec beaucoup d'oraiſons & de ceremonies.

Le troiſiéme iour apres que nous euſmes paſſé ce détroit, nous fuſmes au ſoleil leuant vis à vis la Ville d'Alger, alors le Capitaine fit tirer le ſalut. A ce bruit tous les curieux de la ville vinrent ſur la greue, & comme ie dormois auec treize autres Chreſtiens, chacun auec vn pied enchaiſné, on auoit déja mouïllé l'ancre, auant que nous fuſſions deliurez ou deſſerrez. Apres que i'eus le pied libre, ie montay ſur le tillac, d'où ie voyois la marine couuerte d'Alarbes. Ie demanday au Capitaine (qui eſtoit vn homme affable) quelle ſorte de gens c'eſtoient: car ils n'auoient autre ſorte d'habit, que trois ou quatre aulnes de drap enuelopez autour du corps, ſans qu'aucun Tailleur y eût mis la main; il me dit: *Ce ſont des pauures & des villageois de ce Pays-cy.*

C'eſt icy que commence noſtre Tragedie: les Armeurs des nauires, qui nous auoient pris, nous firent debarquer & aller dans le marché, où on vend les Chreſtiens, pour voir s'il n'y auroit perſonne qui nous reconnût. De là on nous mena au Palais du Baſſa (c'eſt le Gouuerneur) quelques-vns l'appellent *Roy*; mais il n'eſt que Vice-Roy, parce qu'il deuoit receuoir ſa part des nouueaux Eſclaues, à ſçauoir de huit vn. Il eſtoit aſſis dans la Salle d'Audience, auec les pieds croiſez, comme icy les Tailleurs quand ils trauaillent, ſur vn banc

arge, couuert d'vn tapis bleu. Il auoit dans ſa
nain vn éuantail de plumes. Son habit eſtoit
vne longue robe de ſoye rouge : & il auoit ſur
ſa teſte vn grand turban artiſtement entre-
aſſé; les iambes nuës. C'eſtoit vn homme de
ponne mine. Mais auant que de nous enuoyer
luy, il eſtoit déja informé, que le Cheualier
Philippe de Cherf eſtoit vn noble Caualier, &
l le prit pour ſon huictiéme.

Apres que le Baſſa eut receu ſon droict, on
ous mena au logis d'vn honorable Ture, qui
ſtoit vn des Armeurs des nauires qui nous
uoient pris. Et comme nous entrâmes dans
a maiſon, il nous demanda en langue Ita-
ienne, ſi nous avions mangé ce iour là ; nous
épondiſmes que non. Alors il commanda à
n de ſes Eſclaues Chreſtiens, de nous don-
er vn panier auec des raiſins & du pain. La
naiſon eſtoit baſtie à l'Italienne ; les galeries
ſtoient de marbre blanc, tant le paué que les
iliers, & les arcades fort bien proportion-
ées, ſelon l'architecture. Nous deuions paſ-
er la nuict dans ces galleries ſur le paué, mais
euſſe bien mieux aymé dormir dans l'Eſcu-
ie ſur de la paille. Car comme nous n'eſtions
as accouſtumez à ſouffrir vne telle incom-
nodité, nous eſtions les matins roides, &
omme perclus des bras & des jambes. Nous
e pouuiõs ſortir de cette maiſon, que iuſqu'à
e que nous fuſſions vendus. Nous y fuſmes
ept iours, attendans que quelques Eſclaues
Chreſtiens, qui auoient eſté pris auparauant
ous, fuſſent vendus. Cependant ce Chreſtien
naiſtre traiſtre, duquel ie fais mention en

ma Relation IX. nous venoit visiter & consoler; mais nous estions déja auertis qu'il estoit traistre. Le General Alli Pegelin, & quelques-vns des principaux Turcs, nous venoient visiter & voir pour nous acheter. Ils nous demanderent si nous auions dequoy payer nostre rançon, & qu'ils nous acheteroient, & feroient bon passage; nous répondismes vnanimement, que nous n'auions point d'argent, mais que nous esperions que les bonnes gens de nostre Pays tascheroient de nous aider auec aumônes.

Ce fut iustement le douziéme de Septembre, les Esclaues cy-dessus mentionnez estans vendus, que l'on nous mena au marché, où l'on a accoustumé de vendre les Chrestiens. Vn Vieillard Inuenteur fort caduc, auec vn baston à la main, me prit par le bras, & me mena à diuerses fois autour de ce marché; & ceux qui auoient enuie de m'acheter, demandoient de quel pays i'estois, mon nom, & ma profession. Sur lesquelles demandes ie répondois auec des mensonges étudiez, que i'estois natif du Pays de Dunquerque (au lieu de dire de Flandre) de la ville de Damme, & soldat de profession: ils me touchoient les mains, si elles estoient dures & pleines de cal à force de trauailler; outre cela ils me faisoient ouurir la bouche pour voir mes dents, si elles estoient capables de ronger du biscuit sur les galeres. Apres cela ils nous firent tous asseoir, & ce Vieillard Inuenteur prenoit le premier de la Bande par le bras, marchant auec luy trois ou quatre fois alentour du mar-

né, & criant, *Arrache, arracho*; ce qui veut
ire, *Qui offre plus.* Le premier eſtant ven-
u, on le mettoit de l'autre coſté du marché,
on commençoit vn nouueau rang.

Cependant qu'on vendoit les premiers de
oſtre route, i'eſtois iuſtement aſſis entre mes
ompagnons, Monſieur Caloen & Renier Sal-
ens : lequel nonobſtant cette action tragi-
ue, dans laquelle nous eſtions, diſoit auec
n grand ſoûpir : *C'eſt aujourd'huy Ducas à
on Village en Flandre, ſi nous eſtions là, nous
oirions de bon vin, & nous mangerions des
auffres auec nos bons amis.* Ie luy répondis:
*Nous ſommes à cette heure dans vn ioly Du-
us.* Ce que ie n'auois pas encore acheué de
ire, que le vieil Inuenteur me prit par le
ras, me faiſant marcher, comme il auoit
ait les autres, & criant, *Arrache, arrache.*
'entendois pluſieurs perſonnes qui offroient
e l'argent, ſans entendre toutefois ce qu'ils
iſoient. Ie demanday à vn vieil Eſclaue, com-
ien ils offroient; il me dit : *Celuy-là offre 190.
atagons, & celuy-là 200.* & à la fin le marché
ut fait pour deux cent patagons.

Celuy qui m'auoit acheté, eſtoit vn Rene-
gat appellé *Saban Gallan.* Mais comme le
Baſſa a droit de retrait, nous fuſmes encore
vné fois tous menez deuant le Baſſa, portant
es marques ſur noſtre chapeau en chiffre,
combien nous eſtions vendus, en preſentant
au Baſſa le droit de retrait, lequel nous prit
nous trois, à ſçauoir Monſieur Caloen, Re-
nier Saldens, & moy, diſant qu'il eſtoit bien
informé que nous eſtions riches, & Caua-

liers. Mais nonobſtant cette qualité qu'il nous attribuoit, on nous mena dans l'Eſcurie de ſon Palais, où nous nous trouuaſmes deux cent cinquante Eſclaues, pour la chiorme de ſa galere. Nous fûmes en cette Eſcurie vingt & vn iour; où nous receûmes pour noſtre ration chaque iour deux pains.

C'eſtoit alors la fin du mois de Septembre, & le temps que les galeres font la derniere courſe de l'année. Les Eſclaues qui eſtoient auec nous, faiſoient leur petit matelotage pour s'embarquer. On diſtribua par ordre du Baſſa à chaque Eſclaue cinq aulnes de toile, pour faire vne chemiſe & vn caleçon de galere. Ie receus ma part comme les autres; ce qui me vint fort bien à propos: car ie n'auois qu'vne chemiſe ſale déchirée, & pleine de vermine. Le iour que les Eſclaues ſe deuoient embarquer, il vint dans noſtre Eſcurie cinq ou ſix garçons Apprentifs Barbiers, qui commencerent à raſer le poil & la barbe aux Eſclaues vogueurs des galeres. Quand ils furent tous raſez & ajuſtez, le Capitaine de la galere, & le Maiſtre d'hoſtel du Baſſa vinrent dans l'Eſcurie, & firent entrer tous les Eſclaues de ce lieu dans vne cour ou iardin auec vn billet, & là commencerent à diſtribuer les Offices d'autant de bogauants, poſtices, tercerols, &c. Et quand ils eurent leur nombre complet, nous eſtions encore vingt Eſclaues nouueaux de reſte. Ce que voyant le Capitaine, il dit au Maiſtre d'hoſtel en paſſant deuant nous: *Laiſſons cette canaille en terre, ils ſont encore ſauuages.* Ie vous aſſure que cette in-

urepour ce coup là nous eſtoit tres-agreable.
La galere du Baſſa partit ce meſme iour en
ompagnie de trois autres galeres. Cepen-
ant nous demeuraſmes dans l'Eſcurie auec
es Eſclaues malades, incapables & ſuperflus.
e fis de la toile, que i'auois receuë, vne che-
iſe aſſez bien taillée pour m'en ſeruir; mais
ouchant le caleçon ie ne ſçauois par où com-
encer. Ce que voyant vn Caualier Portu-
ais auſſi Eſclaue, il me dit: *Mon amy, ie vois
ien que vous n'eſtes pas Tailleur de voſtre me-
ier:* en diſant cela il donna trois ou quatre
ſpros (petite monnoye de ce Pays-là) à vn
utre Eſclaue, qui coupa, & fit mon ca-
çon.
Le Baſſa ayant eſté bien informé que nous
'eſtions pas Caualiers, ny riches, comme on
ſoit; à ſçauoir nous trois, Monſieur Caloen,
enier Saldẽs, & moy, il nous fit mener en la
le d'Audience, où eſtoit preſent le General
lli Pegelin, qui nous dit: *Chreſtiens, ie vous
y achetez du Baſſa, mais à grand prix.* De là il
ous enuoya à ſon logis, où eſtoient 20. fem-
es Eſclaues Chreſtiennes, pour ſeruir ſa
mme. Mais on ne les void pas ſouuent, à
auſe qu'elles ſortent fort peu du logis. Il y
uoit encore dix ou douze Eſclaues Chre-
iens pour ſeruir à la maiſon, & quarante
arçons de neuf ans iuſques à quinze, qui ne
ouuoient ſortir du logis, de peur d'eſtre dé-
auchez par les Turcs: car pour Alli Pegelin
oſtre Patron, il auoit la reputation d'eſtre
nnemy du peché abominable. Et il tenoit
es garçons par oſtentation, comme en la

Chreſtienté les grands Seigneurs tiennent des Pages, des Lacquais & des Eſtaffiers.

Nous fuſmes enuoyez de là au Bain de noſtre nouueau Maiſtre, c'eſt la place deſtinée pour le logement & la demeure des Eſclaues des galeres. Cé Bain eſtoit vne ruë de ſa maiſon, la qualité duquel & ſa ſituation ie décriray en peu de mots: Premierement il auoit l'entrée étroite, & on venoit dans vne grande voûte, qui receuoit ſa lumiere telle quelle par quelques treilles d'en haut, mais ſi peu qu'en plein iour, & à midy, dans quelques tauernes dudit Bain, il falloit allumer des lampes. Les Tauerniers ſont Eſclaues Chreſtiens du meſme Bain & ceux qui viennent là pour boire, ſont des Corſaires & des ſoldats Turcs, qui s'amuſent là à boire & à faire des pechez abominables. En haut c'eſt vne place quarrée entre des galeries de deux étages; & entre ces galeries il y auoit auſſi des tauernes & vne Egliſe de Chreſtiens, capable de tenir 300. perſonnes pour entendre la Meſſe. Le haut eſt plat auec vne terraſſe à la mode d'Eſpagne. Nous eſtions là cinq cent cinquante Eſclaues Chreſtiens, appartenans tous à noſtre Patron Alli Pegelin: ſans toutefois qu'il donnaſt à perſonne aucune choſe à manger. La ſeule conſolation que nous auions eſtoit, que chaque iour nous pouuions durant trois ou quatre heures chercher noſtre vie; de ſorte que chacun ſe preualoit de ſon induſtrie, comme vous pourrez voir clairement en ma Relation XVI. où ie monſtreray que la neceſſité eſt mere de la diligence.

Me reſeruant pour cette Relation, ie conteray ulemẽt icy, ce qui m'arriua la premiere nuit ue ie fus dans ce nouueau logis Ie ne ſçauois ù me ranger pour dormir, & comme ie ne onnoiſſois perſonne, ie m'en allay au ſoir uec vne couuerture, que i'auois receuë au lo-is du Baſſa, en haut ſur la Terraſſe du Bain. Ce lieu me ſembloit la place plus propre ſans ncommoder perſonne: car ie n'y auois au-une connoiſſance.

Eſtant preſt de me coucher, vn Eſclaue du Bain, Cheualier de Malte, & ſon compagnon, François de nation, commencerent à me demander ce qu'il y auoit de nouueau dans la Chreſtienté. Et comme i'eſtois occupé à leur raconter des nouuelles, i'entendis en bas dans la place vn Gardien, (vous deuez ſçauoir que les Gardiens ſont ceux qui ont ſoin de ce que les Chreſtiens font) qui cria à haute voix, que le lendemain tel nombre d'Eſclaues deuoit aller trauailler à la pointe du iour; & auec cela le Gardien ſe retira fermant le Bain. Si toſt que la porte fut fermée, ie vis vn vieil Renard Eſclaue, Italien de nation, auec vn grand fardeau d'habits de toile & de laine, des chemiſes, vne payelle de cuiure, vn pot de cuiure, & tels autres meubles; qui commença à crier: *Arrache, arrache.* Ie demanday à ce Cheualier Eſclaue ce que cela ſignifioit; il me répondit: *Comme noſtre Patron ne donne pas à manger à ſes Eſclaues, la plus grand partie d'entre eux viuent de ce qu'ils dérobent, & tous les ſoirs on vend le butin de ce iour là.*

Le lendemain le Soleil n'eſtoit pas encore leué, quand le Gardien entrant au Bain commença à crier *Surſa cani, à baſo canalla*; c'eſt à dire, *Leuez vous, chiens, en bas canailles*; (ce fut là le bon iour) auſſi toſt il nous fit marcher vers vn faux-bourg appellé *Baboloet*, où nous trouuaſmes tous les outils pour faire des cordes; & ſans demander ſi nous ſçauions le métier, il nous falloit trauailler. Mon cõpagnon Renier Saldens & moy, nous deuions tourner la roüe; ce que nous fiſmes à toute force & diligence, parce que le Gardien crioit continuellement, *Forti, forti*; & nous penſions que cela ſignifioit viſte, & en Franco (c'eſt le langage commun entre les Eſclaues & les Turcs, & auſſi entre les Eſclaues d'vne natiõ à autre, c'eſt vn langage meſlé d'Italien, d'Eſpagnol, de François, & de Portugais; autremẽt il ſeroit impoſſible de commander à leurs Eſclaues : car en noſtre Bain entre 550. Eſclaues on parloit vingt deux langages) *Forti* eſt à dire *doucement* : & comme par ſon cry il n'obtenoit pas ce qu'il vouloit, il vint à grãds coups de baſtõ nous enſeigner ce que c'eſtoit à dire que *Forti*. Nous fiſmes ce métier cinq ou ſix iours, & comme ie n'eſtois pas accouſtumé à faire ce trauail, retournant au Bain, ie m'en allay coucher fort fatigué en haut ſur la terraſſe. Ces deux Caualiers François cy deſſus mentionnez, émeus tant de pitié (me voyant ainſi ajuſté) que de leur courtoiſie, me demanderent ſi ie voulois prendre place dans leur petite chambre, pour dormir à couuert. Ce que i'acceptay de tres-bon cœur, & ie

ormis depuis dans leur chambre, ou pour
ieux dire, retraitte. Et ie me fis vn lit de
mp de quatre baſtons qui ſeruoient de pi-
ers, auec quelques cordes entrelaſſées en
rme de treille.

Apres que les cordes furent faires, on nous
apprendre vn autre métier, mais beaucoup
us penible pour ceux qui ne ſont pas ac-
uſtumez au trauail; à ſçauoir à eſtamper
bled dans vn mortier de pierre. Ie faiſois
métier auec vn trauail incroyable, & peu
uance, à cauſe du peu de forces que i'auois,
que le Gardien connoiſſant, me dit: *Chien*
e tu es, laiſſe cet ouurage, tu es encore trop
uage. Quand le bled eſtoit eſtampé, on le
ettoit dans des ſacs, & par malheur il tom-
quelque bled ſur la terre; ce que voyant le
rdien, il me dit: *Pilla eſſe cani*, Pren cela
ien; mais parce que ie n'entendois par ſon
gage, ny que vouloit dire *pilla*, il me don-
trois ou quatre coups de baſton ſur mon
s ſi ſerré, que le ſang eſtoit aux marques;
i'eſtois en chemiſe. Le bled eſtant dans
ſacs, il faiſoit charger à chacun vn ſac ſur
teſte, mais ie n'eus pas marché quatre
cinq pas ainſi chargé, que le ſac à faute de
rces commença à gliſſer de ma teſte, & le
rdien m'aſſiſta à remettre le ſac, & pour
yement de ſon aſſiſtance, il me donna trois
quatre coups de poing dans le viſage, & ſi
t, que le ſang me ſortit de la bouche & du
ez. Ce qui me forçoit (nonobſtant l'impoſ-
ilité) de porter ma charge. Mais le mal-
ur fut, quand i'eus marché encore quelques

pas, de l'effort que ie faisois, l'éguillette de mon haut de chausses rompit, tombant auec le sac à terre. Alors me voyant dans cette extremité, & craignant les coups, i'accommoday mon éguillette le mieux qu'il me fut possible, & à la faueur & par l'assistance des bonnes gens qui passoient, ie remis le sac sur ma teste, marchant iusques au logis d'Alli Pegelin nostre Patron, où estant arriué, ie tombay encore vne fois à terre, estant si las & si fatigué du trauail, qu'à peine me pouuois-je remuer.

Mais quel remede? le plus grand trauail commençoit seulement, à cause qu'on deuoit porter ces sacs quarante degrez en haut dans vn grenier, ce qui m'eust esté absolument impossible. Mais comme le bon Dieu connoist les forces des hommes, il permit que mon Compagnon Renier Saldens, qui estoit beaucoup plus fort & plus robuste que moy, ayant déchargé son sac, & descendant les degrez, me trouua au pied de la montée dans vn pauure équipage, à sçauoir à terre, plein de sang, de sueur, & de poussiere, & enfin presque mort; & le Gardien, qui me menassoit fort & ferme. Ce Renier Saldens homme resolu au possible, dit au Gardien: *Ne voyez vous pas que cét Esclaue est malade?* Et auec cela il prit mon sac, & le porta en haut. On peut iuger aisement combien cet œuure d'amitié & de misericorde me fut agreable.

L'ouurage pour ce iour là estant acheué, ie retournay au Bain fort triste auec Renier Saldens, qui pour me consoler, me mena dans vne

ne tauerne du Bain. Car il faut ſçauoir que
e Renier Saldens, quand nous fuſmes pris,
uoit caché cinq ou ſix piſtoles. Il fit tirer vn
acon de vin, & apporter à manger; ce qui
e couſte rien, car en payant le vin on ne
ompte pas dauantage, ſi on a mangé ou
on. Et comme nous eſtions empéchez à
oire & à manger pour me refaire aucune-
ıent, mon autre compagnon Monſieur Ca-
ɔen ſuruint. Il auoit toute cette iournée
ıené vn mulet chargé de biſcuit du logis du
'atron à la marine, & comme à Alger les
uës ſont fort étroites & fort ſales, & que la
ouſtume y eſt, quand on paſſe auec quelque
ıulet ou chameau chargé, on crie *belec*, c'eſt
dire, *Gardez vous.* Il eſtoit arriué, que no-
tre nouueau Muletier ne ſçachant pas la
ouſtume, fit culbuter vn Turc dans les ruës
ales, le Turc ſe leuant, & faſché outre me-
ure, tira ſon couſteau, (car les Turcs dans
es Villes portent de longs coûteaux, comme
ɔn fait icy des eſpées) mais par bonheur il ſe
encontra quelques Turcs qui parlerent
ɔour Monſieur Caloen, dirent au Turc qui
ſtoit tombé: *Que voulez vous faire, ne voyez*
ous pas bien que ce Chreſtien eſt encore ſau-
uage, & qu'il ne ſçait pas encore la couſtume?
Ils l'appelloient *ſauuage*, parce qu'il auoit
encore ſes habits Chreſtiens à l'Eſpagnol: &
cet habit eſt mal propre à vn Eſclaue, parce
qu'on iuge par là qu'il eſt nouuellement
venu.

Nous paſſaſmes ce ſoir là, racontans l'vn à
l'autre les auantures qui nous eſtoient ſur-

uenuës le meſme iour ; & voyans que nous deuions iournellement trauailler ſans auoir du Patron vn morceau de pain , & que pour dérober nous n'auions ny aſſez de hardieſſe, ny d'adreſſe pour celà : car ce métier a beſoin de pratique, & principalement dans vn lieu où l'on trouue tant de larrons, ce qui fait que chacun ſe tient ſur ſes gardes. Le Cheualier Philippe de Cherf, que le Baſſa auoit vendu à noſtre Patron, Monſieur Caloen, Renier Saldens & moy, nous nous reſolûmes d'aller chez vn Marchand Italien appellé Franciſco Capati, reſidant à Alger, & luy demander 75. patagons, à condition que nous luy en ferions payer cent à Anuers, le iour enſuiuant nous miſmes noſtre reſolution en execution: de quoy le Marchand fut content, à condition que nous demeurerions caution l'vn pour l'autre, & vn pour tous *in ſolidum*. Et nous receûmes à bon compte chacun quatre patagons.

Le lendemain nous deuions houër les Vignobles à la maiſon de plaiſance du Patron, ce qui eſt vn grand trauail ; & reuenant à la Ville ie formay vn petit diſcours au Gardien, luy diſant que i'eſtois maladif, & de peu de force, & s'il me vouloit d'orénauant employer aux ouurages moins penibles, que ie luy donnerois (en recompenſe de cette courtoiſie) quatre Reaux par mois ; ce qu'il m'accorda, mais à condition que ie luy donnerois vn mois d'auance, ce que ie fis tres-volontiers. Il me dit: *D'oreſnauant vous porterez quatre grands pots d'eau de fontaine au*

ogis du Gardien Baſſa, c'eſt à dire *le Gardien Majeur*. Car comme nous eſtions 550. Eſcla-es appartenans à vn Maiſtre, il y auoit inq ou ſix Gardiens. I'eſtois extrémement iſe auec cet Office nouueau. La femme de e Gardien Baſſa eſtoit vne Noire, neãmoins res-bonne : quelquefois elle me donnoit vn norceau de pain ou vne écuellée de potage, nais celà ſe faiſoit quand elle deuoit lauer, u bien quand ie portois le pain au four: c'é-oit la recompenſe pour mes ſeruices extra-rdinaires. Ie fis cet Office quelques iours ort à mon aiſe. Mais comme il eſt tres-dif-cile à la ieuneſſe de ſouffrir les bons iours, l'oiſiueté ſans ſe debaucher, il arriua vn our que ie portois mon pot ordinaire à eau, le verſant dans le *tinaga*, (c'eſt vn grand ot de terre, où l'on garde la prouiſion d'eau our le ménage) il entra dans la maiſon vne emme Turque auec vne Eſclaue Chreſtien-e, Angloiſe de nation : ie luy demanday ſi lle vouloit boire vn trait de vin d'Eſpagne uec moy. Ie ne ſçay ſi la femme du Gardien uoit apperceu ou entendu cela : le iour ſui-ant ie fus reformé, & depuis ce iour là ie euois trauailler auec les autres Eſclaues, en-re leſquels mon métier eſtoit de ſeruir les naſſons.

Ie m'eſtois peu à peu accouſtumé à cette vie. C'eſtoit durant le mois de Decembre, au emps que les Corſaires Turcs ſe tiennent ur la coſte d'Andalouſie, ſçachans fort bien ue les vins & les fruicts en ce temps-là ſe ranſportent par les Nauires Anglois &

Hambourgois. Il arriua qu'au méme temps les Corſaires Turcs auoient pris vne Fregatte faite à Dunquerque, appellée la Perle, qui venoit de Malaga. Ie n'oſois pas aller à la marine, à cauſe que i'auois eſté à Malaga & à Dunquerque, de peur d'eſtre reconnu. Le meſme ſoir que cette priſe ou butin arriua, vn Eſclaue d'Anuers me vint trouuer, qui me connoiſſoit par mon propre nom, parce qu'il eſtoit ſur noſtre nauire quand nous fuſmes pris, & il me dit, qu'auec cette derniere priſe & butin Dunquerquois, il eſtoit venu vn Gentil-homme, qui luy auoit demandé s'il ne connoiſſoit point deux Eſclaues Flamans, l'vn d'eux appellé Monſieur Caloen, & l'autre Monſieur de Aranda. Sur quoy ie le priay & l'auertis, qu'il ne les demandaſt pas ſous ces noms là; parce que ces perſonnes auoient changé leurs noms, & eſtoient icy connus & appellez entre les Eſclaues Iean vanden Berghe & Iacques van Zeveren. I'allay incontinent (non ſans crainte d'eſtre connu) communiquer cette nouuelle à mes compagnons, ſçauoir au Cheualier Philippe de Cherf, à Monſieur Caloen, & à Renier Saldens, & nous reſolûmes d'aller parler au Patron touchant noſtre rachapt, deuant que d'eſtre connus: car noſtre Patron Alli Pegelin croyoit touſiours que le Cheualier Philippe de Cherf eſtoit quelque Prince, & nous ſes Seruiteurs: mais nous trouuaſmes qu'il falloit auant que de parler à noſtre Patron, nous informer de ce nouuel Eſclaue, ſi on ſe mettoit en deuoir en

Eſpagne de nous racheter, & pour luy recommander auſſi qu'il ne parlaſt à perſonne de nous, ny de noſtre qualité.

Quelques iours apres ce nouuel Eſclaue fut vendu à noſtre Patron, & mené à ſon logis auec les autres garçons, car il n'auoit encore que l'âge de ſeize ans, & eſtoit fort beau. Ie luy fis dire par Matthias Perez, qu'il vint le iour d'apres à neuf heures du matin ſur la terraſſe du Bain, ſous pretexte de venir à la Meſſe: car, comme i'ay dit, ces garçons ne pouuoient ſortir du logis. Le iour & heure aſſigné, ie trouuay ce nouuel Eſclaue ſur la terraſſe du Bain, qui me voyant dit, *Monſieur ie ſuis triſte de vous voir en cet eſtat.* Ie luy répondis, *Lenard*, (car il s'appelloit ainſi) *ie vous prie de ne me point appeller icy Monſieur, mon nom eſt Iacques van Zeveren*; alors il commença à me raconter, comme en Eſpagne entre nos amis on ſçauoit dé-ja le malheur qui nous eſtoit arriué, & qu'il n'y auoit que quinze iours que quelques Flamans mes amis de Malaga auoient beu à la ſanté des compatriotes qui pourroient eſtre ſur les Galeres d'Alger. Au reſte ie luy recommanday de ne pas reueler qui nous eſtions, luy promettant de l'aſſiſter autant qu'il me ſeroit poſſible. Mais comme il connoiſſoit que i'auois moy meſme beſoin d'aſſiſtance, il me donna trois ioyaux qu'il auoit ſauuez, appellez en Eſpagnol *Camafeas*, de la valeur en tout de dix ou douze écus: diſant que ie les vendrois ou metrois en gage à ma volonté pour m'aider à ſoulager ma miſere.

Ce que ie fis, les engageant pour dix escus, qui estoit leur plus grande valeur. Cet argent nous vint fort à propos, car les 75. patagons que nous auions receus du Marchand Italien, estoient dépensez, & le Marchand n'auoit pas encore auis que la lettre de chãge pour Anuers fût payée. Mais cet argent frais augmentoit beaucoup nostre courage, & aussi nostre credit aux tauernes du Bain, où il y auoit de bon vin d'Espagne du dernier butin que les Turcs auoient fait; raison pour laquelle nostre Bain estoit tous les iours plein d'yurognes Turcs, & de Renegats Esclaues Chrestiens: mais seulement ceux qui auoient de l'argent. C'estoit continuellement, comme dit Theophile, vne Kermesse de Flandre. Il se commettoit mille impertinences causées par l'yurognerie. Et comme nostre Patron estoit Armeur de ces Nauires Corsaires qui auoient pris ces deux Nauires qui venoient de Malaga, chargez de vin, desquels il est parlé cy-dessus, l'on employoit 32. Esclaues de son Bain pour décharger le vin de ces Nauires, & pour leur recompense ils auoient des Tauerniers Chrestiens, qui achetoient le vin, vn patagon de chaque pipe. Car les Turcs ne peuuent pas boire ny vendre du vin; le boire est toleré, mais non pas de le vendre.

Ces 32. Esclaues estoient des élens, & on les employoit aux ouurages les plus penibles. C'estoient tous bogauands. Cette troupe est appellée *la Carauane*, dont la moitié, estoient Russes ou Moscouites, & les autres

estoient Espagnols ou Italiens. Ils auoient trauaillé quelques iours à décharger ces deux Nauires ; & ayant gagné vne bonne piece d'argent, ils retournoient sur le soir au Bain tous yures & saouls comme des bestes. Les seize Russes firent vne querelle aux seize Espagnols & Italiens, & sans conteſter dauantage ils commencerent à se batre de telle furie, que le Gardien qui est toûjours à la porte, l'entendit, lequel vint incontinent démesler cette querelle à grands coups de baston, de sorte que les combatans furent contraints de se retirer. Il estoit tard, & le Gardien alla faire la reueuë, pour sçauoir si tous les Esclaues estoient au Bain, donnant en mesme temps les ordres pour le lendemain, comme de coûtume. Celà fait, il se retira, fermant la porte apres luy. Ie me promenois par hazard sur la terrasse du Bain, & aussitost que la porte fut fermée, ces Espagnols & Italiens se rassemblerent en place marchande ; & l'vn d'eux alla à la retraite ou petite chambre des Russes ou Moscouites, les saluant auec cette harangue, *Chiens, Heretiques, sauuages, ennemis de Dieu, le Bain est à cette heure fermé, & le Gardien enuoye dire, si vous auez le courage de combatre, sortez de vostre trou, & nous verrons au ieu qui aura belle amie.* A peine auoit-il acheué sa harangue, que les seize Russes & Moscouites se mirent en place, commençans aussitost la mêlée, & les Espagnols & Italiens receurent réponse de leur ambassade à coups de baston, car ils n'auoient point d'autres armes que

leurs mains ; mais en vn inſtant, comme l'on dit, *furor arma miniſtrat*, quelques bancs & tables deuant les tauernes, & quelques échelles qu'ils trouuoient à la main, furent conuertis en armes, épées, piques & mouſquets, ſe défendans genereuſement. Ce combat (principalement du ſoir) cauſa vn ſi terrible bruit & tintamarre, que vous euſſiez proprement dit, que c'eſtoient deux armées qui combatoient dans vne campagne large & ouuerte. L'auantage de la bataille ſembloit eſtre égal, & les bleſſez auſſi, étendus ſur la place, que ie croyois eſtre morts. Ils demeurerent en cet eſtat, iuſques à ce que l'obſcurité commença à gagner le deſſus, neanmoins ny l'vn ny l'autre party, ne faiſoit ſemblant de vouloir abandonner la place ; à la fin vn Religieux Preſtre, qui demeuroit au Bain, & qui eſtoit aſſez bien-aimé de tous, vint au lieu de la bataille auec vne chandelle de cire à la main, faiſant tout ce qu'il pouuoit pour les appaiſer & ſeparer, leur diſant qu'ils eſtoient tous Chreſtiens, nonobſtant la difference de Religions ; & ſi iamais le Patron venoit à ſçauoir leur menée, que les coups de baſton ne leur manqueroient pas. Auec cette remontrance la bataille ceſſa, appellant incontinent les Chirurgiens ; car il y en auoit cinq ou ſix au Bain, qui appartenoient au Patron : leſquels ſur le champ commencerent à penſer les bleſſez. On croyoit que tout cela ſe paſſeroit, ſans que le Patron en eût des nouuelles ; mais parce que le combat auoit duré long-temps,

& auoit fait grand bruit, le Patron l'ayant entendu de ſon logis, vint incontinent au Bain auec des falots & des lanternes, accompagné de quatre ou cinq Gardiens garnis de baſtons & de nerfs de bœuf. Alors il commença à s'informer de ce qui s'eſtoit paſſé: mais ceux qui auoient combatu comme des Lions, ſe cacherent comme des Renards. Nonobſtant cela le Patron par ſon exacte recherche, attrapa vn de la bande Eſpagnole, & le fit dépouïller tout nud, le faiſant tenir par quatre Eſclaues, par les mains & par les pieds, le ventre contre terre, & luy fit donner cent coups de baſton ſur le dos & ſur les feſſes: auec quoy la colere du Patron ſe paſſa. Les autres combatans ſe cacherent encore mieux qu'auparauant, craignans trop les miches du Conuent de noſtre Patron.

Il y auoit ſix mois que nous eſtions à Alger, terme ſuffiſant pour auoir receu réponſe de Flandre. Nous allaſmes enſemble Monſieur Caloen, Renier Saldens, & moy, trouuer le Patron à ſon logis, nous luy baiſaſmes ſa robe ou la manche de ſa chemiſe (Reuerence Turqueſque) & portant la parole, ie luy dis, comme il y auoit tant de temps que nous eſtions à Alger, croyans qu'il ſeroit informé de noſtre paüureté, & que nous auions entendu qu'il auoit fait accord auec quelques-vns de ſes Eſclaues touchant leur rachapt, à condition qu'ils iroient dans vn nauire qui eſtoit au port preſt à faire voile à Liuorune en Italie, & qu'ils demeureroient

là dans la prison iusques à ce que leur rançon fust payée (car le grand Duc permettoit alors telle chose) nous luy demandasmes ce qu'il desiroit auoir. Il nous répondit: *Combien voulez vous donner?* Ie repliqué: *Il plaira à vostre Seigneurie de demander: car peut-estre que vostre Seigneurie nous estime tant, qu'il n'y auroit pas d'apparence d'aucun accord.* Alors il dit, apres auoir vn peu songé: *Donnez* 2000. *patagons à Liuourne, ou* 1500. *icy. Celà m'est impossible,* luy dis-ie: *car ie suis vn pauure soldat, partant i'ayme mieux demeurer Esclaue dans Alger, que de mourir en prison à Liuourne. Le plus que ie sçaurois donner, seroit* 500. *patagons à Liuourne.* Sur quoy il me répondit: *Vous offrez trop peu. Ie dois pour le present sortir de la Ville pour quelques iours* (comme de fait il estoit vray, car son cheual y estoit prest) *nous en parlerons à mon retour.*

Ces mots me donnerent vne grande consolation, car il me sembloit que nostre Patron ne trouuoit pas mon offre fort étrange. Auec cette réponse nous retournasmes au Bain. Et nostre Patron partit auec les Esclaues de la Carauane, pour leur faire couper du bois à fabriquer vne Galere l'année prochaine. Au mesme temps nous deuions trauailler à vne maison que nostre Patron faisoit bastir sur le plus haut de la Ville: car vous deuez sçauoir que la Ville d'Alger est bastie sur le penchant d'vne haute montagne, & la place où l'on bastissoit cette maison, estoit si difficile, que pas vn mulet chargé n'y pouuoit mon-

ter en façon quelconque. De sorte qu'il faloit porter à bras tous les matereaux en haut ; c'estoit alors le 18. de Février de l'an 1641. Le Gardien nous menoit à l'ouurage comme de coustume, mais auant que de sortir du Bain i'auois recommandé au Cheualier Philippe de Cherf, qu'il priſt le soin de nous faire trouuer à nostre retour quelque potage. Il faut obseruer que ce Cheualier estoit excusé du trauail, à cause qu'il estoit estropié.

Cependant que nous trauaillions, deux Turcs vinrent au Bain, & demanderent trois Esclaues Dunquerquois, appellez Iean Baptiste Caloen, Emanuel de Aranda, & Renier Saldens: mais il n'y auoit personne qui connût ces Esclaues. Ils montroient vne attestation en Latin: Et comme les Esclaues Espagnols sont communement Mariniers, ils disoient que l'attestation estoit en Flaman, les Esclaues François disoient que c'estoit Anglois. Les deux Turcs commencerent à se fascher, & dirent : *Appellez vn Papas* (c'est à dire vn Prestre, ou quelque Gentil-homme) *car au Païs de Dunquerque les Papas & les Gentils-hommes parlent communement ce langage, & non pas la canaille comme vous autres.* Ainsi les Esclaues Espagnols & François iugeoient que cette attestation deuoit estre écrite en Latin. Alors ils appellerent incontinent vn Esclaue Brabançon, appellé par nom de guerre, *François l'Estudiant*, parce qu'il auoit étudié à Louuain. Il écriuoit des lettres pour les Esclaues Dunquerquois, com-

me vous verrez en ma Relation xvi. Il leur l'Atteſtation, & nonobſtant que nous euſſions changez nos noms par les ſignes dū temps & du nauire auquel nous fuſmes pris, il iugea ſoudain que nous deuions eſtre ces trois Eſclaues Chreſtiens que les Turcs chèrchoient. C'eſt pourquoy il leur répondit qu'il nous connoiſſoit tres-bien, & que nous eſtions Eſclaues dans ce meſme Bain, mais que nous eſtions au trauail.

Or Monſieur Caloen & Renier Saldens, comme ils ne craignoient pas tant les coups que moy, s'eſtoient enfuis de l'ouurage, & s'eſtoient cachez dans quelque coin du Bain, & y paſſoient le temps à ioüer aux cartes; ce François l'Eſtudiant les trouua, & leur dit, qu'il y auoit deux Turcs en bas qui venoient de Dunquerque, & qu'ils auoient des lettres pour eux; Monſieur Caloen & Saldens coururent incontinent en bas, où ils trouuerent les deux Turcs, qui leur preſenterent la lettre, qui eſtoit du pere de Monſieur Caloen. Il fut extrémement aiſe, & les Turcs auſſi, à cauſe qu'ils nous trouuoient tous à Alger: car le contract que ces Turcs auoient fait auec nos parens, eſtoit en telle forme, qu'ils nous deuoient deliurer en quelque lieu de la Barbarie que nous fuſſions. Apres cela ils conduiſirent Monſieur Caloen & Renier Saldens au logis du Turc Barber Aſſan, beau-pere de Moſtafa Ingles, qui eſtoit à Bruges en priſon auec quatre autres, pour eſtre changez contre nous trois. La mere & l'ayeule de Moſtafa eſtoient fort aiſes de

ſçauoir qu'il eſtoit encore en vie, & qu'il pourroit bien-toſt reuenir en ſa patrie.

Iuſques à cette heure ie ne ſçauois rien de tout cela: car ie demeuray à trauailler iuſques à ce que le Gardien donnaſt la permiſſion à chacun d'aller chercher ſa vie. I'auois bon appetit: car c'eſtoit apres midy; tellement qu'eſperant trouuer quelque potage chez le Cheualier, en ſuite de noſtre accord (comme dit eſt) ſortant de l'ouurage, ie courus droit au Bain, & en y entrant, ie rencontray François l'Eſtudiant qui me dit: *Iacques, i'ay de bonnes nouuelles pour vous, c'eſt que vous n'eſtes plus Eſclaue. Car il y a deux Turcs venus de Dunquerque, & Monſieur Caloen & Saldens ſont ſortis auec eux.* Ayant de telles & ſi agreables nouuelles, & ſi impreueuës, peu s'en fallut que ie ne tombaſſe par terre, confeſſant en effet que ie n'auois plus faim. I'allay incontinent chercher mes deux compagnons auec les Turcs, que ie rencontray tous quatre dans la ruë. Si-toſt que Monſieur Caloen m'apperceut, il dit au Turc: *Voicy noſtre troiſiéme compagnon Emanuel de Aranda.* Ie demanday incontinent aux Turcs comment ſe portoient mes parens: ils me dirent que ma mere ne ſçauoit encore rien de mon malheur, & que mon frere ſe portoit bien. Ils vinrent auec nous au Bain, & dirent au Gardien qu'il ne nous fiſt plus trauailler, parce que nous eſtions libres.

Nous paſſaſmes le reſte de ce iour là en grande réjouïſſance, beuuant auec nos compagnons ſur ces bonnes nouuelles; mais nous

nous ſouuenions fort peu du Prouerbe qui dit: *Ioye dans la maiſon, douleur & triſteſſe à la porte.* Le lendemain nous eſtions reſolus de continuer à nous réjouyr, comme le ſoir precedent. Mais ſur le midy vn Iuif vint au Bain, par ordre de la femme d'Alli Pegelin (laquelle ſçauoit tout ce qui ſe paſſoit) pour nous dire que le Baſſa vouloit parler à nous: On nous mena deuant luy; il nous commanda d'entrer dans vne petite retraite du Palais, où eſtoient quelques garçons Chreſtiens & Eſclaues; nous fuſmes bien en ce lieu enuiron deux heures ſans ſçauoir pourquoy, ny ce que le Baſſa nous vouloit. A la fin nous apperceuſmes venir le Maiſtre d'hoſtel auec vn baſton à la main, diſant fort rudement: *Chiens, qui de vous autres a écrit à voſtre Pays pour auoir des Turcs?* Sur quoy nous répondiſmes, que perſonne n'auoit écrit au Pays, mais que nos parens auoient fait cela ſans que nous l'euſſions ſçeu. De laquelle réponſe il fut fort faſché, & donna quelques coups de baſton à Monſieur Caloen & à moy, diſant: *Ie viendray encore cette nuit vous couper le nez & les oreilles.* Sur quoy Saldens répondit, *Patience*; & pour ſa réponſe il receut quelques coups de baſton auſſi bien que nous, & nous dit: *Vous n'échaperez pas ainſi comme vous penſez, vous n'eſtes pas Eſclaues d'Alli Pegelin, mais du Baſſa, & vous n'auez eſté que preſtez à Alli Pegelin, & le Baſſa ne veut pas des Turcs pour voſtre rançon, mais il faut de l'argent.*

C'eſtoit vne querelle d'Alleman, comme

on dit, inuentée par la malice de la femme d'Alli Pegelin en l'absence de son mary: car il y a vne loy generale par toute la terre, qui est sous l'obeïssance du grand Seigneur, que chaque Turc, de quelque condition qu'il soit, moyennant qu'il soit soldat, peut affranchir quelque Chrestien que ce soit, pourueu qu'il paye ce qu'il a cousté, en iurant par la teste du grand Seigneur, que c'est pour deliurer vn autre Turc de l'Esclauage des Chrestiens. Mais le Bassa donnoit pour exception sur cette loy, que cela ne se deuoit pas entendre sur ses Esclaues, pàrce qu'il representoit le grand Seigneur, qui n'estoit pas sujet à ces loix. Vn iour apres, nous écriuismes vne lettre à la grand'Mere de Mostafa en Espagnol (car elle estoit Morisque chassée auec les Moriscos au temps du Roy Philippe troisiéme) par laquelle lettre nous luy fismes entendre tout au long ce qui s'estoit passé dans cette nouuelle prison, & qu'elle se souuint que son Neueu estoit entre les mains de nos Parens, & qué l'on vengeroit sur luy l'iniure & le tort que l'on nous faisoit. Cette lettre mit la Vieille en grande peine; tellement qu'elle vint incontinent parler à la femme du Bassa, la priant instamment qu'elle ne voulût pas permettre qu'on nous maltraitast. Dequoy la femme du Bassa l'asseura, dont la Vieille nous fit donner auis, afin que nous ne craignissions plus, & aussi de peur qu'elle auoit que nous n'écriuissions en Flandres pour faire maltraiter les Turcs qui y estoient en prison.

Alli Pegelin n'eſtoit pas encore de retour de ſon voyage, & cependant nous eſtions reſerrez au Palais du Baſſa, ſans que perſonne de dehors pût venir chez nous : ce qui pourtant ſecretement ſe faiſoit quelquefois. On nous donnoit chaque iour pour ration deux petits pains : mais nous auions le bonheur, que le Dépenſier du Baſſa eſtoit François de nation renegat, qui auoit eſté Laquais de Monſieur Chamois, c'eſt le Cheualier de Malte cy deſſus mentionné ; & parce que ce Dépenſier ſçauoit que i'auois grande connoiſſance auec le meſme Monſieur Chamois au Bain d'Alli Pegelin, & que nous auions quelques mois dormy dans vne meſme retraite, il nous donnoit chaque iour quelque choſe, comme de l'huile, des figues, du tabac, ou quelque autre choſe pour manger. Ie vous puis aſſurer que nous enduraſmes icy la plus grande miſere de tout noſtre eſclauage : car, comme i'ay dit, nous dormions dans vne petite chambre auec dix ou douze garçons, qui eſtoient pleins de vermine, & quoy que nous employaſſions toute la iournée à nous nettoyer, vne heure apres apres nous en eſtions auſſi bien pourueus qu'auparauant.

Le Maiſtre d'hoſtel du Baſſa ſe promenoit toûjours auec vn baſton dans la main, & il y auoit toûjours quelqu'vn qui deuoit eſtre battu pour ſon diuertiſſement. Le ſeul contentement que nous auions, eſtoit, que tous les Eſclaues que le Baſſa auoit pour ſa huictiéme, venoient la premiere nuict dor-

mit chez nous, deuant qu'on les enuoyaſt au Bain du Baſſa; & comme il y auoit iournellement beaucoup de priſes, & par conſequent, de nouueaux Eſclaues, nous ſçauions tout ce qui ſe paſſoit en toute la Chreſtienté.

Apres auoir eſté dans cette miſere dix-huict iours, noſtre Patron Alli Pegelin reuint à la Ville d'Alger. Les deux Turcs qui eſtoient venus pour nous mettre en liberté, l'allerent incontinent ſaluer, & luy remonſtrerent comme ils eſtoient ſept Turcs échangez pour nous trois Chreſtiens, qui payeroient ce que nous auions couſté. Sur quoy Pegelin répondit, *I'ay achepté mes Eſclaues pour gagner, & non pour les changer contre des Turcs.* A quoy ils dirent: *Nous ſommes de pauures ſoldats. De plus, vous ſçauez noſtre Priuilege conformément aux Loix; c'eſt pourquoy nous vous ſupplions d'accorder noſtre requeſte.* Alli Pegelin entendant leurs raiſons, leur dit: *Ie ſçay tres-bien le Priuilege & les Loix; mais vn de vous autres eſt riche, & celuy-là ne doit pas ioüyr de ce Priuilege, parce qu'il n'eſt pas Turc, mais ſeulement Moriſco, & né dans Alger. Et celuy qui eſt né dans la Ville d'Alger au temps ſuſdit, ne peut eſtre ſoldat. Car vous deuez ſçauoir que les Turcs tiennent les Citoyens d'Alger pour ſujets, les ayans ſubjugués par force, à cauſe qu'ils ſe ſont voulu reuolter. Ainſi on ne les admet pas pour ſoldats, & ils ſont par conſequent incapables de ioüyr du Priuilege. Mais ſi vous voulez ſuiure mon auis, vous aurez les trois Chreſtiens, ſans qu'il vous en couſte beaucoup,*

& moy i'auray ſatisfaction. Ce conſeil fut fort agreable aux deux Turcs. Alors Alli Pegelin donna pour expedient, que ces deux Turcs au nom de leurs quatre compagnons priſonniers en Flandre, iroient accorder auec la Mere & grand'Mere de Moſtafa Ingles, (C'eſtoit le More né d'Alger, qui ne pouuoit ioüyr du Priuilege) qu'entre eux ſix ils acheteroient les deux Chreſtiens, à ſçauoir Emanuel Aranda, & Renier Saldens. Et que la Mere & grand'Mere de Moſtafa, acheteroient Iean Baptiſte Caloen.

Ce conſeil fut trouué bon des Turcs, qui le mirent auſſi toſt à execution. Ils allerent trouuer la grand'Mere de Moſtafa, & luy dirent qu'ils eſtoient tous pauures ; neanmoins qu'ils auoient reſolu entre eux ſix d'acheter les deux Chreſtiens, & qu'elle, à cauſe de ſes richeſſes s'obligeaſt d'achepter le troiſiéme, à ſçauoir Iean Baptiſte. La grand'Mere de Moſtafa accepta cette condition, faiſant de cela vn petit contract fortifié à leur mode Turqueſque. Ils allerent auertir Alli Pegelin, qu'ils acceptoient la condition ſuſdite, & luy demanderent ce qu'il vouloit auoir pour Emanuel de Aranda & Renier Saldens. Ils furent d'accord à cinq cent patagons pour eux deux. La grand'Mere de Moſtafa alla trouuer le meſme iour Pegelin, & luy raconta le mal-heur de ſon fils, qui eſtoit en eſclauage chez les Chreſtiens, & qu'il n'y auoit autre moyen pour le deliurer, qu'en rendant vn Eſclaue Dunquerquois en bien payant. Pegelin répondit, *Si vous voulez*

auoir vn Eſclaue Dunquerquois, ie vous en donneray vn pour vous obliger. Elle répondit: *Ie le veux bien payer; mais ce doit eſtre vn appellé Iean Baptiſte Caloen.* Pegelin répondit (en faiſant l'étonné) *Iean Caloen! celuy-là eſt proche-parent du Roy de Dunquerque, & partant il doit couſter ſix mille patagons.* La Vieille entendant cette réponſe fut toute étonnée, & ſans rien repliquer s'en retourna à ſon logis, nous faiſant dire qu'Alli Pegelin demandoit ſix mille patagons, qu'elle n'auoit pas tant d'argent; & qu'ainſi elle ne voyoit aucun remede pour obtenir noſtre liberté, ſi ce n'eſtoit que nous vouluſſions contribuer à cette ſomme. A quoy nous répondiſmes par le meſme meſſager que nous ne voulions pas contribuer vn denier, & que ſi elle ne vouloit pas nous racheter, qu'elle nous laiſſaſt mourir, mais qu'elle ſe ſouuint que ſon fils mourroit auſſi en Flandre, veu qu'il eſtoit au pouuoir de nos Parens.

Pendant que cette affaire s'accommodoit, il s'écoula neuf ſemaines & trois iours, que nous eſtions au Palais du Baſſa en grande miſere, en crainte, & en inquietude. A la fin la Mere de Moſtafa s'accorda auec Alli Pegelin touchant le rachat de Monſieur Caloen pour 1400. patagons, à condition que cet argent ſe payeroit auant que Baptiſte Caloen partiſt d'Alger. Auec cet accord nous ſortiſmes hors du Palais du Baſſa. Quand ie me pûs promener par les ruës, ie crûs eſtre en liberté apres tant d'ennuy, tant de crain-

te d'eſtre mal traité, & tant de miſere.

La premiere nuit Monſieur Caloen alla coucher chez la grand'Mere de Moſtafa Ingles, Renier Saldens & moy nous allaſmes au logis d'vn Turc, qui nous auoit deliurez, appellé *Cataborne Moſtafa*. Il demeuroit dans vne fondouque (c'eſt vne grande maiſon où beaucoup de ſoldats demeurent enſemble, comme en Flandre les baracques) qui eſtoit vn beau baſtiment auec ſes quatre Galeries en quarré, & haut de quatre étages, chaque ſoldat auoit là ſa chambrette, nettement entretenuë par les garçons: car preſque tous les ſoldats ont vn garçon, ou Chreſtien, ou renegat Eſclaue pour ſe ſeruir. Noſtre nouueau Patron Cataborne Moſtafa nous traita ce ſoir là tres-bien, ſelon la commodité de ſa bourſe, & nous fit ſes excuſes, diſant qu'il n'eſtoit pas cauſe que nous auions eſté ſi long-temps au Palais du Baſſa. Le lendemain Renier Saldens alla prendre ſon domicile chez vn Turc principal, appellé Mahomet Celibi Oiga: le neueu duquel eſtoit vn des cinq Turcs de noſtre échange.

La Mere & la grand'Mere de Moſtafa Ingles plaignoiẽt l'argent qu'elles auoient payé pour Monſieur Caloen, luy diſant tous les iours par des paroles iniurieuſes, afin de le contraindre à payer la moitié des 1400. patagons. D'autre part nous preſſions les Turcs, tant qu'il nous eſtoit poſſible, pour auoir noſtre liberté, conformément à l'accord fait en Flandre. Sur quoy ils diſoient (& non ſans raiſon) que c'eſtoit les mettre

en danger de perdre leur argent, & en hazard que leurs compagnons ne reuinſſent, pas : car le contract qu'ils auoient fait en Flandre auec nos parens, eſtoit conceu en cette ſorte, que les Turcs nous deuoient au plûtoſt enuoyer en la terre des Chreſtiens, apres nous auoir trouué. C'eſt pourquoy nous fuſmes contraints de faire auec eux vn nouuel accord, qu'ils dõneroient la liberté à vn de nous trois, lequel s'obligeroit d'amener les cinq Turcs reſtans en Flandre, à Ceuta ou à Oran en Affrique, Villes qui appartiennent au Roy d'Eſpagne, & les deux autres de nous trois demeureroient en oſtage.

Celà eſtant fait, la reſolution fut priſe ſur moy pour venir en Flandre, & de m'enuoyer auec les Galeres Corſaires d'Alger, qui me mettroiẽt en terre à la coſte d'Eſpagne. Mais mon mal-heur voulut qu'vn Roy Barbare appellé *Bennali* Tributaire du Royaume d'Alger ſe reuolta, & cette guerre ciuile fut cauſe que le Baſſa pour defendre le Païs, auoit meſme beſoin des Galeres, de ſorte qu'ils ne pouuoient cét Eſté aller en courſe à la coſte d'Eſpagne comme de couſtume. Au meſme temps il y eut vn nauire de Liuourne preſt à retourner & à faire voile, & noſtre compagnon Saldens qui deſiroit autant que moy ſa liberté, ſçeut ſi bien faire auec les Turcs, & auſſi auec Monſieur Caloen, qu'il fut élû pour aller au Païs-bas : & s'embarqua dans ce nauire de Liuourne. I'eſtois extrémement triſte en le voyant partir, & ſongeant que ie deuois encore demeurer ;

mais les grandes promesses qu'il me fit de retourner bien-tost, & d'amener auec luy les cinq Turcs, me donnoient de la consolation. Ce qu'il effectua en son temps, comme ie diray cy-apres.

Nous le laisserons voguer à la misericorde de Dieu & des vagues vers la Patrie tant desirée. Quant à moy ie demeuray chez mon nouueau Patron Çataborne Mostafa. Et encore qu'il ne fust qu'vn pauure soldat, i'auois bon temps auec luy : car il me disoit souuent, *Emanuel, ne soyez pas melancolique, imaginez vous que vous estes mon Patron, & que ie suis vostre Esclaue.* Ie mangeois auec luy, & du mesme plat, estant assis à son costé les iambes croisées à la mode Turquesque. Il aymoit à faire bonne chere, & me disoit souuent: *Emanuel, n'ay-je pas raison de faire bonne chere, car ie n'ay ny femme ny enfant: & quand ie viendray à mourir, le Bassa sera mon heritier, suiuant la coustume de ce Pays?* Ie luy disois, *Oüy, vous faites comme vn sage homme doit faire, & vous auez raison de viure à vostre aise :* car ie ne pouuois parler autrement, à cause que ie beuuois & mangeois auec luy. Mais ces paroles ne plaisoient aucunement à vn garçon renegat, qui le seruoit, gardoit l'argent, & lauoit le linge; enfin ce garçon faisoit l'office de femme dans sa famille, & murmuroit sans cesse, en disant: *Vous dépensez tout, & il y a encore tant de iours auant que la paye vienne; par ma foy, vous deuriez estre honteux de vous enyurer iournellement, ce n'est pas là la vie d'vn vray*

Turc: neantmoins mon Patron menoit toûjours la meſme vie.

Vne fois eſtant yure comme de couſtume, il eut quelque querelle auec vn Bulcebas (c'eſt à dire Capitaine d'Infanterie) & entr'autres iniures il l'appelloit *Chreſtien.* Le Bulcebas ſur ce fit ſes plaintes, & on mit mon Patron en priſon, & à la premiere aſſemblée de la Duvvane, c'eſt comme chez les Chreſtiens, le Conſeil, ou proprement, comme les Allemands diſent, la *Guemine*, mon Patron fut condamné d'auoir cent coups de baſton ſur les feſſes, & outre cela d'aller ſeruir en campagne contre le Roy Bennali pendant ſix mois. I'eſtois fort triſte pour le malheur de mon Patron, qui me dit: *D'oréna-uant vous irez demeurer chez Mahomet Celibi Oiga: i'eſpere auec l'aide de Dieu, qu'auant mon retour vous ſerez en liberté, & ſi i'auois de l'argent, nous le partagerions à nous deux:* Ie luy répondis: *Patron, ie connois voſtre bonne volonté & voſtre pauureté, ie vous baiſe les mains, vous remerciant autant qu'il m'eſt poſſible, du bon traitement que i'ay receu en voſtre maiſon.* Il me dit, *Quand vous ſerez en Flandre, ſaluez de ma part tous vos Parens. & principalement voſtre Couſin à Dunquerque, car il m'a ſouuent donné à boire de la bonne bierre.*

Apres le depart de mon Patron i'allay au logis de Mahomet Celibi Oiga, & en le ſaluant ie luy dis: *Cataborne Moſtafa eſt party pour l'armée, & il m'a enuoyé icy pour loger.* Sur quoy Mahomet me dit: *Ie le ferois vo-*

lontiers, mais ie n'ay pas place dans ma maiſon. Il diſoit celà, parce que mon compagnon Saldens, quand il auoit eſté logé chez luy, auoit trop familierement parlé à ſa femme, cauſe certaine qu'il en auoit eſté ialoux. Ie le priay auec grande inſtance, luy diſant que ie ne ſçauois où aller. A la fin il y condeſcendit, & me monſtra vne petite chambre au deſſus de l'Eſcurie; leſquelles Eſcurie & chambrette eſtoient entierement ſeparées de la maiſon.

Les premiers iours i'eſtois fort étonné de ce que la Patrone ne parloit point à moy: car elle ſçauoit tres-bien la langue Eſpagnole, & parloit auſſi Franco; puis les Femmes de ce Pays-là cherchent ordinairement l'occaſion de cauſer auec les Chreſtiens. Ie penſois le cheual de mon Patron, & i'allois tous les iours chercher de l'eau à la fontaine pour le ménage, faiſant celà ſans aucun commandement, & ie gagnay peu à peu les bonnes graces de ma Patrone. Le matin i'allois auec mon Patron à la Boucherie, de là il m'enuoyoit au logis auec la chair qu'il auoit achetée. D'autre coſté la Patrone me faiſoit acheter le fruict & les herbages neceſſaires au ménage. Alors la bouche de ma Patrone commença à s'ouurir, & à deuiſer auec moy tant & ſi ſouuent, que i'auois peur de donner quelque martel en teſte au Patron. Vne fois entr'autres elle me dit: *Chreſtien, Dieu vous donne voſtre liberté, dites moy, ie vous prie, eſtes vous pauure en voſtre Pays?* Ie répondis; *Ie ſuis vn pauure ſoldat.* Elle repliqua, vous direz ce qu'il vous plaira, neanmoins

moins vous n'eſtes pas comme Gregorio: c'eſtoit l'autre Eſclaue de la maiſon. Il eſtoit natif de Galice en Eſpagne, & Peſcheur en ſon Pays, il eſtoit lors Iardinier d'vn iardin qui appartenoit au Patron hors la Ville Cet Eſclaue auoit le corps propre au trauail, au reſte il eſtoit aſſez bien nourry ſuiuant ſa qualité.

Cette bonne femme me faiſoit tous les iours beaucoup de curieuſes demandes. Elle eſtoit grande de taille, belle de viſage, & graſſe, en quoy conſiſte la beauté d'vne femme, ſelon l'opinion des Affriquains. Tous les matins quand i'auois penſé le Cheual, porté de l'eau, eſté au marché & fait autres choſes, ie demãdois à ma Patrone permiſſion d'aller à la Meſſe au Bain d'Alli Pegelin: ce qu'elle m'accordoit toûjours. Touchant Mahomet Celibi Oiga, c'eſtoit vn homme fort bien fait de corps, tres bien nourry, & fort ſobre en ſon manger & en ſon boire: car il ne beuuoit que de l'eau. Il eſtoit fort deuot en ſa Religion, ou Secte. Il eſtoit curieux de ſçauoir & d'entendre des nouuelles des Pays éloignés. Il me demandoit les façons de viure des Eſpagnols, & des Flamans, & ſi les Flamans eſtoient Chreſtiens Papiſtes, voulant par ce mot ſignifier Catholiques, à cauſe que les Catholiques dépendent du Pape. Il ſçauoit quelque peu la Coſmographie. Il me demandoit pourquoy le Roy d'Eſpagne eſtant ſi puiſſant, il ne pouuoit auec les forces du Royaume de Dunquerque, c'eſt à dire, auec les Prouinces des Pays-bas, ſubjuguer

les Flamans : par Flamans ils entendent les Holandois : Ie luy disois que ces terres auoient esté autrefois à la Couronne d'Espagne, mais qu'elles s'estoit reuoltées.

Mon compagnon Monsieur Caloen, estoit chez la grand'Mere de Mostafa Ingles, où il estoit fort mal-traité : car estant au logis il demeuroit dans vne chambre auec quatre-vingt liures de fer à la iambe, & quelquefois il estoit à vne maison de plaisance, trois lieuës hors la Ville, où il n'auoit pas à manger à moitié. Les Parens de Mostafa Ingles, qui auoient donné tant d'argent pour Monsieur Caloen, commençoient à murmurer, de ce qu'ils n'entendoient aucunes nouuelles de Mostafa, & disoient à cause de cela que le Roy de France auoit pris le Royaume de Dunquerque; & le menaçoient de luy faire payer sa rançon, en cas qu'ils n'entendissent quelques nouuelles dans quatre mois. Et comme les choses de la mer sont dangereuses & sujetes à mille fortunes, & que mon Compagnon Saldens deuoit alors estre en chemin auec les cinq Turcs, la crainte me donnoit souuent des assauts de quelque malheur arriué.

Mais comme Dieu donne la medecine pour guerir les malades, ainsi en arriuoit il quand i'estois abbatu de melancolie: car ma Patrone me consoloit auec de bonnes paroles. Il y auoit six mois que ie demeurois dans cette maison, quand ie receus les premieres nouuelles de mon Compagnon Saldens par vne sienne lettre écrite de Ceuta, par laquelle

il me donnoit auis qu'il y estoit arriué auec les cinq Turcs, & que nous viendrions au plûtoſt dans la Ville de Tituan, au Royaume de Fez, pour faire l'échange, ſuiuant l'accord fait à Alger auec les deux Turcs. Il m'écriuit auſſi touchant les 700. patagons que les Parens de Moſtafa pretendoient de Monſieur Caloen, que ſon Pere auoit dit qu'il le laiſſeroit plûtoſt creuer aux Galeres, que de les payer; mais en la marge il y auoit écrit en Latin, *hæc propter bene ſtare*, leſquels mots nous effaçaſmes, & donnaſmes la lettre à la Mere de Moſtafa, afin qu'elle la fiſt lire & interpreter par quelques Eſclaues Flamans, ce qu'elle fit; & comme la lettre ne faiſoit mention que de cinq Turcs, ſans les ſpecifier particulierement par leurs noms, cette femme commença à dire que ſon fils n'eſtoit pas à Ceuta, & que Monſieur Caloen deuoit liurer ſon fils, ou qu'elle le feroit bruſler, ou bien qu'il payeroit pour ſa rançon 6000. patagons. Mais le meſme iour elle receut vne lettre de Ceuta écrite de la main propre de ſon fils, dont la Mere fut appaiſée, & nous tres-aiſes, eſperans qu'elle auroit entiere ſatisfaction.

Mais comme le déplaiſir eſt preſque toûjours l'ombre qui ſuit le contentement, à peine eut elle leu cette lettre, qu'elle fit mettre cent liures de fer à la jambe de Monſieur Caloen : diſant qu'il eſtoit cauſe que ſon Pere n'auoit pas voulu payer les 700. patagons. Mais nonobſtant cette diſgrace & trauerſe nous eûmes bon courage, iuſques à ce que

nous viſmes vn nauire qui n'attendoit que le vent bon pour faire voile vers Tituan, lieu deſtiné pour faire l'échange auec les Turcs, qui eſtoient à Ceuta. Et ce qui nous donnoit de la crainte, eſtoit que ſi ce nauire fût party ſans nous, nous euſſions eſté contraints d'attendre encore quatre ou cinq mois, auant que de trouuer vn autre embarquement.

C'eſt pourquoy nous trouuaſmes bon de demander conſeil à vn Renegat Maiſtre de camp reformé, appellé *Saban Gallan Aga*, eſtimé entre les Turcs & les Chreſtiens homme de bien, iuſte & ſage, & auſſi pour dire la verité c'eſtoit vn homme plein de vertus Morales, comme vous pourrez voir dans ma XIV. Relation. I'allay parler à luy, & luy dis: *La bonne renommée de vos vertus, tant parmy les Turcs que parmy les Eſclaues, m'a fait venir icy pour vous demander conſeil dans ma miſere.* Il me demanda qui i'eſtois; ie luy dis: *Ie ſuis Emanuel d'Aranda, natif de Flandre, vn de ces trois Chreſtiens, qui doiuent eſtre changez pour les cinq Turcs pris ſur la Caravelle de Barber Aſſan, & en ſuite de certain contract que nous auons fait, il y a ſix mois, à Alger, vn de nos compagnons eſt allé en Flandre, & maintenant il eſt retourné iuſques à Ceuta, où il nous attend auec les cinq Turcs, & conformement à ce contract ils nous doiuent liurer à Tituan, pour effectuer cét échange; mais ils ſont le contraire: car apres auoir ſupporté de ſi grandes & ſi exceſſiues dépenſes du voyage de noſtre troiſiéme compagnon par l'Italie, & par la France, & qu'il a amené les cinq Turcs*

par l'Angleterre, & de là en Espagne, à present qu'ils sont à Ceuta, comme ie vous ay dit, au lieu de nous y enuoyer, la Vieille grand' Mere de Mostafa Ingles a fait mettre les fers aux pieds de mon compagnon Iean Baptiſte van Caloen, & luy demande 700. patagons. De plus, elle veut que les cinq Turcs viennent à Alger, ce qui eſt directement contre noſtre contract. Saban Gallan ayant entendu mon procedé, me dit: *Ie m'informeray de voſtre affaire, venez demain à la meſme heure, ie vous donneray réponſe & conſeil.* Le lendemain à l'heure qu'il auoit dit, ie me trouuay dans ſon logis, & luy demanday, le mieux qu'il me fut poſſible, s'il s'eſtoit ſouuenu de moy. Il me répondit: *Ie me ſuis informé de voſtre affaire, & vous deuez ſçauoir que la Mere & grand' Mere de Moſtafa, ne font tout cela que pour voir s'ils ne ſçauroient attraper quelque argent de Iean Baptiſte Caloen; c'eſt pourquoy gardez vous bien de promettre quelque choſe, & ſoyez en repos. Vous partirez ſans faute auec ce nauire qui eſt preſt au port, & encore que la grand' Mere de Moſtafa vous menace, cela n'eſt rien: car elle n'oſeroit pour tout l'or du monde vous tenir icy, vous, ny Monſieur Caloen, parce que les deux Turcs & les amis des autres Turcs ſe plaindroient au Baſſa.* Ie le remerciay fort ciuilement de ſon bon conſeil, en recompenſe duquel ie luy donnay vne obligation de ma main, par laquelle ie m'obligeois à luy payer la ſomme de 25. patagons, quand ie ſerois à Tituan: ce que i'ay apres accomply ſelon ma promeſſe.

I'allay faire raport à Monſieur Caloen de cette réponſe. Il eſtoit dans vne petite caue auec vne chaiſne à la jambe, & ayant entendu que nous partirions auec le nauire, qu'il ſçauoit eſtre preſt au port, le courage luy augmenta de beaucoup, & de ce que nous ne payerions pas vn denier. Pendant que ie parlois à Monſieur Caloen, la grand'Mere de Moſtafa luy vint propoſer, s'il vouloit donner les 700. patagons ; mais Monſieur Caloen ſe mocqua d'elle. Ce qui luy fit conjecturer que ie luy auois donné quelque auis, comme il eſtoit vray, de quoy elle eſtoit fort fâchée contre moy. Et le lendemain elle vint parler à ma Patrone, luy diſant: *Pourquoy ne mettez vous pas les fers aux pieds de voſtre Eſclaue Dunquerquois, afin qu'il ne vienne plus donner de mauuais conſeils à ſon compagnon?* Ma Patrone luy répondit ; *Pourquoy ferois-ie celà? mon Eſclaue Dunquerquois me ſert fidelement, & ainſi ie n'ay pas raiſon de luy mettre les fers aux pieds.*

La meſme apreſdinée allant chercher de l'orge pour le Cheual, par hazard mon Patron n'eſtoit pas au logis, & ma Patrone eut le loiſir de me conter tout ce qui s'eſtoit paſſé auec la grand'Mere de Moſtafa. Le lendemain i'allay derechef viſiter Monſieur Caloen, & comme i'eſtois empeſché à raconter ce que la grand'Mere de Moſtafa auoit dit à ma Patrone, cette Vieille arriua, & me dit, *Dernierement eſtant au logis de voſtre Patron, ie parlé pour vous à voſtre Patrone, laquelle ſans moy vous eut mis les fers aux pieds de cent*

liures peſant. Ie la remerciay de ſa bonne volonté, luy diſant pour réponſe, que i'eſtois bien informé de la recommandation qu'elle auoit faite à mon égard. A cette parole elle ſe mit en colere, & le meſme iour enuoya vn Turc chez mon Patron, pour faire ſes plaintes de ce que i'eſtois la cauſe que mon compagnon ne vouloit pas donner les 700. patagõs qu'elle pretẽdoit, & qu'elle le prioit qu'il me voulût mettre vne chaiſne à la iambe, ou pour le moins que le Patron m'enuoyaſt à mon logis, pour eſtre mis à la cadene auec ſon compagnon. Ce qui fut fait à l'inſçeu de ma Patrone: car ie fus pris dans la ruë, & mené au logis de la grand'Mere de Moſtafa, où ils m'enchaiſnerent auec Monſieur Caloen à vne chaiſne de cent liures, me faiſans marcher dans vne petite caue, où nous ne ſçauions quelle fin prendroient nos affaires: car nous craignions qu'on ne nous fiſt promettre quelque choſe à coups de baſton.

Apres auoir eſté en ce lieu trois ou quatre heures, vn Eſclaue Chreſtien appellé *Grégorio* nous vint viſiter, lequel eſtant enuoyé par ma Patrone, me vint dire qu'elle eſtoit fort triſte, & qu'elle n'auoit rien ſçeu de cette affaire, & que ſi i'auois beſoin de manger, qu'elle m'en enuoyeroit; au reſte que ie pris courage & qu'il ne m'arriueroit point de mal; Que tout celà eſtoit ſeulement fait par la grand'Mere de Moſtafa, pour auoir noſtre argent. Ce meſſage de Gregorio nous conſola beaucoup, & nous l'enuoyaſmes auec vn billet au Bain d'Alli Pegelin chez vn Tauer-

nier, où nous auions du credit, pour vn flacon de vin, auec vn plat de viande. Ce qui fut fait : & comme ce Gregorio eſtoit enuoyé de ma Patrone, la Vieille ne luy oſoit refuſer de venir où nous eſtions.

Quand la nuit fut venuë, la Vieille nous vint voir auec les clefs de la caue, & nous dit : *Regardez, regardez bien ce que vous faites, c'eſt aujourd'huy la derniere nuit, demain le nauire partira pour Tituan, c'eſt pourquoy ſi vous aymez la liberté, donnez 700. patagons, autrement ie vous laiſſeray icy creuer comme des chiens.* Monſieur Caloen répondit : *Puis que mon Pere ne veut rien donner, & que vous auez veu la lettre, quant à moy vous ſçauez bien que ie n'ay rien à donner, partant pendez moy, ſi bon vous ſemble, mais ſouuenez vous que voſtre Moſtafa eſt entre les mains & au pouuoir de mon compagnon, vous le connoiſſez, & qu'il n'eſt pas pour endurer vne iniure faite à ſes amis & à ſes compagnons.* La vieille ridée entendant celà deuint preſque enragée & hors de ſon ſens, & vſant de ſes menaces accouſtumées, elle ſe retira fermant la caue apres elle.

Le lendemain (c'eſtoit le iour de S. André) il n'eſtoit pas encore iour, qu'elle nous vint dire : *Le vent eſt du leuant, & le nauire partira aujourd'huy, partant depeſchez vous de reſoudre ſi vous voulez vous mettre en liberté.* Nous répondiſmes : *Enuoyez nous, ſi vous auez enuie de voir voſtre Moſtafa, ſinon, nous demeurerõs Eſclaues.* Sur le midy deux ou trois

Eſclaues Chreſtiens qui deuoient partir auec ce nauire, nous vinrent voir (nous les auions apoſtez) pour faire les Adieux les vns au autres. Ils demanderent à parler à la Vieille, & luy dirent : *Madamoiſelle, nous auons entendu par nos cempatriottes, ces deux Eſclaues, que voſtre fils eſt à Ceuta ; nous partons dans vne demie heure auec le nauire pour Tituan, & de là à Ceuta : s'il vous plaiſt nous commander quelque choſe, nous ne manquerons pas d'executer voſtre commandement.* La Vieille entendant que le nauire alloit partir, commença à crier & à tempeſter comme vne folle, *des marteaux, des limes, pour oſter les chaiſnes, afin que mon Moſtafa reuienne, ô Chreſtiens, pour l'amour de Dieu aſſiſtez nous à oſter les fers à ces deux Chreſtiens.* Eux qui ſçauoient bien qu'il n'y auoit pas encore apparence de partir ſi toſt, feignirent de ne la pas entendre; & nous dirent, *Adieu Compatriots, nous ferons raport à voſtre Compagnon Saldens de l'eſtat auquel nous vous auons laiſſez*, & auec cela ils s'en allerent.

Elle comme deſeſperée appella ſes femmes Eſclaues, qui n'auoient pas le maniment du marteau ; elle appella vn de ſes voiſins qui trauailla fort & ferme pour rompre ou défaire le cadenas, cependant nous murmurions, diſans : *Par voſtre auarice inſatiable vous ſerez cauſe que nous demeurerons peut-eſtre encore ſix mois icy, & voſtre fils autant de temps à Ceuta auec les quatre autres Turcs, les amis deſquels vous ſouhaiteront mille & mille fois au diable, de ce que vous prolongez de cette*

façon leur misere. Pendant ce discours la chaisne fut ouuerte. Elle me dit : *Courez viste au logis de vostre Patron, & dites luy de ma part qu'il aille parler au Maistre du nauire.* Ie sçauois bien qu'il y auoit encore du temps assez, & que mon Patron estoit alors à la Mosquée (c'est l'Eglise) ie feignois d'auoir haste, & allay droit au logis remercier ma Patrone du grand soin qu'elle auoit eu de moy. Elle me dit qu'elle estoit bien-aise de ma deliurance, & de ce que i'auois la iambe hors du fer, & que i'estois en esperance de ioüir bien-tost de ma liberté entiere.

C'estoit iustement l'heure & le temps que la Sala se deuoit acheuer (*la Sala* c'est à dire la priere des Turcs ;) i'allay à la porte de la Mosquée attendre mon Patron, & nous allasmes ensemble parler au Maistre du nauire, qui dit qu'il n'y auoit pas d'apparence de partir ce iour là, mais qu'il partiroit au premier vent fauorable. Ie retournay auec mon Patron au logis, faisant tout mon possible pour auoir quelque matelotage pour manger sur la mer: car ie sçauois bien que nous n'aurions autre chose à manger que du vieil biscuit. Ma Patrone me donna vn demy fromage de Malorca, & 12. ou 15 liures de biscuit blanc; Monsieur Caloen receut aussi de la mere de Mostafa quelque matelotage. Quand nous fusmes prests à partir, il suruint vne autre difficulté, à sçauoir qu'vn Turc deuoit venir auec nous à Tituan, qui auroit pour sa peine 50. patagons, laquelle somme ils nous vouloient faire payer; mais il fut

conclu, que nous en payerions la moitié, & eux l'autre.

C'estoit le huictiéme de Decembre, iour de N. Dame, l'an 1641. que le vent se tourna entierement à nostre faueur. Ie dis Adieu à mon Patron, & à ma Patrone, qui me donnerent mille bons souhaits : Apres celà ie m'embarquay auec Monsieur Caloen. Nous trouuâmes dans les vaisseaux quelques Esclaues Chrestiens qui alloient à Tituan, pour y negocier leur liberté, auec quelques Marchands Iuifs & Mores. Apres que nous fusmes tous embarquez, on tira vn coup de Canon pour signal que les Fermiers du tol vinssent visiter le Nauire, & principalement pour voir si les Chrestiens qui estoient rachetez, auoient payé le droit : car encore que le Patron soit satisfait, auant qu'vn Chrestien puisse partir, il doit payer vn tantiéme. Apres qu'ils eurent visité le nauire, ils retournerent auec l'esquif à la Ville, d'où ils donnerent le signal que le nauire partiroit, parce qu'ils ne peuuent entrer dans la Ville iusques à ce que le nauire soit en mer. Et celà se fait, afin qu'ils ne dérobent point d'Esclaues.

Nous commençâmes donc nostre voyage auec vn vent fort fauorable iusques à la malheureuse place, Cabo de Tenes, située à trois lieuës d'Alger. I'appelle cette place malheureuse, parce que l'Empereur Charles le Quint en l'an 1541. le 17. d'Octobre y perdit par tempeste vne bonne partie de ses Galeres & Nauires ; ce fut quand l'entrepriſe d'Alger

manqua. Icy le vent deuint entierement contraire. Ce qui nous obligea de retourner d'où nous eſtions venus ; & le lendemain nous arriuaſmes à Alger fort triſtes. Ie retournay chez mon Patron Mahomet, dont luy & ſa femme auſſi me donnerent la bienvenuë. Nous fuſmes là encore quelques iours auant que le vent fût bon. Et nous nous embarquaſmes pour la ſeconde fois. Le vent nous fut fort fauorable, tellement qu'en trois iours nous paſſaſmes les Iſles de Frumentera & Yvica, & nous viſmes la coſte de Valencia. Mais en vain: car au bout de huict iours nous fuſmes bien-heureux de pouuoir retourner derechef à Alger, où nous arriuaſmes le 19. de Decembre.

Ceux de la Ville voyans retourner ce Nauire, crurent qu'il auoit acheué ſon voyage, & qu'il eſtoit déja de retour ; mais ils furent trompez. I'eſtois fort las de ce voyage, & bien degouſté de la mer, à cauſe que nous auions eſté entre nous ſeize Chreſtiens huict iours & huict nuits enfermez dans la chambrette de la prouë longue de neuf pieds, & large de ſept. Et entre ces ſeize Chreſtiens, il y en auoit de malades qui nous incommodoient beaucoup. Et tout bien conſideré, ie m'étonne comment nous ne ſommes point deuenus tous malades, parce que durant ces huicts iours la tempeſte ne ceſſa point du tout. De ſorte que pas vn de nous ſeize durant ce temps n'alla ſur le tillac pour ſe nettoyer de la vermine ou pour ſe lauer: mais nous demeuraſmes dans noſtre cham-

brette, comme des chiens dans leur lict.

Auſſi toſt qu'on eut moüillé l'ancre, ie m'en allay à terre, & retournay chez mon Patron, qui fut tout étonné de me reuoir. Ie luy contay la miſere où nous auions eſté durant huit iours. I'eſtois fort triſte de ce que nous n'auions pas ſçeu auancer noſtre voyage. Mais le rafraichiſſement en terre me donnoit quelque conſolation. D'ailleurs i'eſtois fort aiſe de voir les ſolemnitez que les Turcs font quand ils celebrent leur Paſque, qu'ils appellent Paſque de *Ramadan*; car ils ont de differentes Paſques. Et l'année de deuant que i'eſtois à Alger, ie n'auois rien veu de toutes ces ſolemnitez: car au temps de Paſque i'eſtois enfermé dans le Palais du Baſſa, d'où ie ne pouuois ſortir, comme i'ay dit cy-deſſus. Cette Feſte dure huict iours. Elle eſt celebrée auec grande pompe & réjouïſſance: hors la Ville ſe fait tous les iours des caualcades & des ieux à cheual, que l'on appelle en Eſpagnol *Iuego de Cagnas*. Et les Enfans des Turcs ſe font tirer dans de petits chariots de triomphe, & les Eſclaues Chreſtiens ſeruent de Cheuaux, qui ſçauent ce que l'on leur doit donner. Il y en auoit quelques-vns qui durant ces huict iours gagnoient quinze ou ſeize patagons. Les autres Eſclaues Chreſtiens vendoient aux enfans des bagatelles, comme on fait en Flandre aux Kermeſſes. D'autres auoient leur petite table à trifler, où ils ſçauoient auſſi attraper l'argent des enfans, & chaque iour il y auoit des ieux de luite, auquel ieu i'ay veu

des Mores fort adroits: & la plus grãde partie celebroit la Paſque à s'enyurer, (quoy que ce ſoit directement contre le commandement de leur Alcoran) à boire du vin, & du brandeuin, en faiſant bonne chere auec vn tres-grand appetit. Car ils ieûnent vn mois deuant leur Paſque, à quoy ils ſont ſujets ſeulement de iour. Ce Careſme, ou pour mieux dire, ce ieûne, eſt ſi rigoureuſement obſerué, que ſi on ſçauoit que quelqu'vn eût mangé vn morceau pendant le iour, on luy verſeroit du plomb fondu dans la bouche, ſelon leurs loix; mais de nuict il leur eſt permis de manger. Et pour les auertir qu'ils doiuent manger, ils font marcher & ſonner le Tambour toute la nuict par toutes les ruës. Cette Paſque eſt auſſi fort agreable aux Chreſtiens: car comme l'on donne en Flandre le iour du nouuel An vne étreine, ou quelque choſe aux ſeruiteurs & aux ſeruantes; de meſme les Turcs font le iour de Paſque de Ramadan quelque gratification; & les trois ou quatre premiers iours on ne fait trauailler aucun Eſclaue.

Apres auoir veu toutes ces ſolemnitez, le vent demeura toûjours contraire iuſques au 14. de Ianuier 1642. que nous nous embarquâmes pour la troiſiéme fois. A peine eûmes nous quitté le port que le vent deuint tout contraire. Mais parce que nous eſtions retournez deux fois, & que quelques Turcs s'eſtoient mocquez de noſtre Maiſtre, diſans qu'il ne ſçauoit pas ſon meſtier, l'appellans ignorant & bouuier, noſtre Maiſtre irrité de

ce reproche iura que quand il s'embarqueroit vne autre fois, il ne retourneroit plus à Alger, ſans auoir acheué ſon voyage, encore qu'il deût demeurer vn an ſur la mer. Le vent nous fut entierement contraire, de ſorte que vous euſſiez dit & iugé proprement que Neptune eſtoit ialoux & enuieux de noſtre liberté. Neantmoins nous louyaſmes, eſperans le vent bon. Le huictiéme iour nous fuſmes deuant Oran; c'eſt enuiron à quarante lieuës d'Alger.

Cette meſme nuict les Turcs qui faiſoient la garde ſur le Nauire, découurirent en mer deux autres Nauires, qui ſuiuoient le noſtre continuellement. Le Maiſtre de noſtre Nauire & ſes gens craignoient que ces deux Nauires ne fuſſent Chreſtiens. Mais le iour eſtant venu, l'on apperceut que c'eſtoient deux Corſaires d'Alger: l'vn eſtoit l'Admiral, appellé *Amet Arrais*, natif de Dunquerque. Noſtre Maiſtre leur demanda s'ils n'auoient point veu de Nauires Chreſtiens; ayant répondu que non, nous pourſuiuiſmes noſtre chemin. Et quatre iours apres nous moüillaſmes l'ancre deuant Tremeſen, où nous déchargeaſmes quelques marchandiſes. Pluſieurs Marchands auſſi demeurerent à terre: à ſçauoir des Iuifs & des Mores, qui eſtoient venus en noſtre Nauire. Tremeſen eſtoit autrefois vn puiſſant Royaume, & le Roy d'Alger eſtoit ſon Tributaire. Mais aujourd'huy il eſt Tributaire d'Alger, & le Baſſa d'Alger met à Tremeſen ſon Caja, (c'eſt ſon Lieutenant.) Ce Royaume eſt des der-

nieres limites du grand Seigneur : car c'eſt en cet endroit que commence le Royaume de Maroc & de Fez. Le grand Seigneur eſt confederé auec ces Roys. Mais nonobſtant cette confederation les Roys de Fez & de Maroc font ſouuent la guerre à ceux d'Alger, ſans violer toutefois la confederarion; comme ceux d'Alger font auſſi ſouuent la guerre à ceux de Thunis, ſans que le grand Seigneur ſe meſle de ce que font ſes Baſſas. Et ces deux Royaumes ſont à luy. Ils n'eſtiment pas faire la guerre, quand on ne prend pas des places d'importance.

Apres auoir demeuré trois iours ſur l'ancre deuant Tremeſen, le vent nous vint ſaluër du Leuant, dequoy nous auions beſoin. Nous commençaſmes d'auancer noſtre voyage, ſinglans en pleine mer auec le vent en poupe, tellement, que nous nous éloignaſmes en peu d'heures de Tremeſen. Et comme pluſieurs Marchands Iuifs & Mores eſtoient demeurez à terre à Tremeſen, nous eſtions preſque autant de Chreſtiens que de Mores & de Turcs ſur noſtre Nauire. Il eſt vray qu'il y auoit encore vingt trois Iuifs ſans les Turcs. Et comme nous autres Eſclaues, auant que de nous embarquer la troiſiéme fois, auions reſolu à Alger de nous rendre Maiſtres du Nauire, & de tuër tous les Turcs, ſi l'occaſion s'en preſentoit, comme nous auions eſté deux fois embarquez, nous auions à ce ſujet épié toutes les occaſions. Et voyans celle-cy fort à propos, nous nous reſolûmes d'effectuer noſtre

entrepriſe. Nous auions pour celà auſſi quelques preparations. L'Entrepreneur eſtoit vn Eſpagnol, qui dormoit ſur le tillac auec ſept autres Eſclaues Chreſtiens, & nous ſeize nous couchions en bas dans la chambrette de la prouë, comme i'ay dit cy-deſſus; mais quoy que nous fuſſions enfermez, auec l'aſſiſtance de nos compagnons qui eſtoient ſur le tillac, nous pouuions ſecretement ouurir l'eſcotille, ſans que les Turcs l'euſſent apperceu. Mais la meſme nuict que nous penſions mettre à execution noſtre entrepriſe, l'Entrepreneur, qui deuoit donner le ſignal, ſe negligea, ou n'eut pas aſſez de hardieſſe. Et l'entrepriſe n'eut pas ſon effet, comme ie le dis plus amplement en ma Relation XXXIII. Apres cette nuict-là, nous n'euſmes plus l'occaſion: car plus nous approchions la coſte d'Eſpagne, plus les Turcs eurent peur de perdre le Nauire, & plus de ſoin pour renforcer la Garde.

C'eſtoit le 9. de Février 1642. & nous eſtions ſur la hauteur de Malaga. Le lendemain ſur les 7. heures nous aperceûmes deux Nauires qui venoient à voiles tenduës droit à nous; qui donnerent beaucoup de crainte au Maiſtre de noſtre nauire, & aux Turcs. Car noſtre Nauire ne ſe pouuoit excuſer de paſſer ſous leur canon. Noſtre maſt eſtoit fendu, de ſorte que nous ne pouuions nauiger à pleine voile, pour gagner la mer. Ils venoient ſi proche, que l'on voyoit leurs pauillons Holandois. Le Maiſtre de noſtre Nauire commanda que tous les Chreſtiens

ſe retiraſſent en bas pour nous reſerrer. Apres il fit preparer l'eſquif pour abandonner ſon Nauire, & s'enfuir auec les principaux Turcs à la coſte de Barbarie (comme apres celà m'a conté le Turc qui auoit ſoin de Monſieur Caloen & de moy.) Mais ces deux Nauires eſtans marchands, ainſi que nous le ſçeûmes deux iours apres, n'auoient pas enuie de ſe battre ſans eſtre preſſez. Noſtre Patron eſtoit fort aiſe de voir paſſer ces deux Nauires ſans nous attaquer. Le iour ſuiuant à la meſme heure nous viſmes vn Corſaire de Sala, qui nous vint demander, ſi nous ne ſçauions point de nouuelles de quelques Nauires Chreſtiens; nous diſant que les deux Nauires Holandois, que nous auions veu le iour precedent, eſtoient des Nauires marchāds, qui trafiquoiēt ſur la coſte de Barbarie.

Nous auions toûjours le vent fauorable, de ſorte que le 12 Février de l'an 1642. ſur le ſoir nous mouïllaſmes l'ancre à vne Baye ſituée à vne lieuë & demie de Tituan. Il y a là vne Riuiere qui ſe décharge dans la mer: l'embouchure de laquelle ſeruoit autrefois de port aux Nauires qui venoient pour charger & décharger les marchandiſes de Tituan. Mais le grand pere du Marquïs de Sancta Crux, eſtant General des Galeres d'Eſpagne, rendit cette Riuiere inutile par quelques vieux Galions Indiens, chargez de pierres & de terre, qu'il fit jetter au fonds. Et celà fut fait pour empécher les Nauires Corſaires qui incommodoient entierement les ports & les coſtes d'Eſpagne.

Eſtans icy ſur l'ancre nous penſions auoir ſurmonté tous les dangers que la fortune nous pouuoit preparer, & nous eſperions la meſme nuict dormir ſur terre ferme. Mais c'eſtoit (comme l'on dit) compter ſans ſon Hoſte : car la mer eſtant fort émeuë à cauſe du vent de Leuant, qui pouſſe la Mediterranée dans l'Ocean, le Maiſtre du Nauire ne vouloit pas permettre qu'on miſt l'eſquif en mer, craignant quelque malheur. Car vous ſçaurez que cette place eſt preſque entre deux mers, ce qui cauſoit vne plus grande alteration à la mer.

Nous fuſmes donc contraints de mettre encore deux ancres en mer : & le plus grand mal de tous eſtoit que nous ne pouuions engolfer la mer à cauſe du grand vent, & que cette Baye eſt comme vne demie-Lune de terre, & que le vent, qui venoit de la mer, eſtoit tres-vehement. Ioint que l'orage & la tempeſte s'augmentoient d'heure en heure, de ſorte que le lendemain il nous fut entierement impoſſible de deſembarquer. Le Maiſtre du Nauire & les Turcs furent en grande peine. Et voyans que l'orage s'augmentoit toûjours, ils ne ſçauoient plus quel remede apporter, craignans que les cables ne ſe rompiſſent, & que le Nauire ne donnaſt contre vn rocher, & ne ſe rompiſt en mille pieces, ſans aucune eſperance de pouuoïr ſauuer perſonne de tous ceux qui eſtoient dans le Nauire.

Le Maiſtre deſeſperé de pouuoir donner aucun remede, fit appeller d'entre nous

ſeize Chreſtiens (attendant à tout moment le naufrage) vn Eſclaue Chreſtien, natif de Norvveghe, appellé *Hans Maurus*, homme fort expert en la nauigation; il luy demanda s'il ne ſçauoit point de remede pour euiter ce danger euident. L'Eſclaue répondit: *Si vous voulez ſuiure mon auis (auec l'aſſiſtance de Dieu) ie vois encore vn moyen pour ſauuer nos vies à tous tant que nous ſommes icy, mais le Nauire ſe rompra.* Le Maiſtre demanda: *Que faut il faire pour ſauuer les vies? Il faut appreſter*, dit-il, *la voile de la proüe, afin qu'on la puiſſe en vn moment mettre au vent. Et il faut tourner le Nauire, pour donner à pleine voile ſur le ſable*, monſtrant la terre enuiron à la portée du mouſquet de nous. *Autrement le vent nous iettera contre ce rocher tout en pieces.* Ce conſeil, fut trouué bon, & l'on prepara la voile comme il auoit ordonné.

C'eſtoit vers le Midy que celà ſe faiſoit, & la tempeſte continuoit toûjours. Ce que voyans les Turcs, comme ils ſont fort ſuperſtitieux, ils dirent leur Sala auec les Ceremonies accouſtumées, faiſans des vœux de donner l'aumoſne, quand ils ſeroient à terre. Mais comme ils n'apperceurent aucun miracle, ils reſolurent de faire vn Sacrifice à leur Prophete Mahomet, qui eſt le dernier refuge des Turcs, quand ils ſont en danger ſur la mer. Et celà ſe fait de cette façon: Ils prennent vn Mouton tout en vie (c'eſt pourquoy les Nauires ſont toûjours pourueus de Moutons vifs, pour s'en ſeruir en

telles occasions) & s'il y a par hazard quelqu'vn entre eux qui ait esté à la Meque visiter la place où est le corps de leur Prophete, celuy-là auec beaucoup de prieres & de solemnitez ridicules, couppe le mouton tout viuant en quatre quartiers & les iette aux quatre costez du Nauire dans la mer. Nous autres Chrestiens, nous nous recommandasmes à la Bonté diuine.

Hans Maurus, de qui i'ay parlé cy-dessus, nous dit, que la tempeste s'augmenteroit iusques à minuit, & qu'alors les cables se romproient. Il iugeoit celà par la grande experience qu'il auoit de la mer. La nuict approchoit, & le Turc qui auoit soin de fermer l'escotille de la chambrette de la proüe, où nous estions, vint comme il auoit accoustumé. Nous le priasmes qu'en cas que le Nauire s'en allast à la mercy des ondes, qu'il nous vint ouurir l'escotille, afin que chacun se pût sauuer & prolonger sa vie le mieux qu'il luy seroit possible, à la nage ou autrement. Ce que le Turc nous promit de faire. A minuit comme la Lune estoit iustement pleine, le cable de nostre grand ancre se rompit, auec les deux autres ancres, à cause qu'ils n'auoiẽt que quinze brassées de cable, & que par l'ébranlement du Nauire, ils ne mordoient plus, mais estoient trainés. Alors nous nous preparasmes tous à mourir sans assistance, dans la proüe où nous estions enfermez, mais le Turc nous tint sa promesse. Il ouurit l'escotille, en disant, *Chrestiens tous en haut, nous deuons mourir tous ensemble*, on

ne pouuoit passer qu'vn à la fois par l'escotille. Ce qui causa vne tres-grande confusion : car chacun vouloit sortir le premier.

Comme ie vins sur le tillac, ie vis là vne vraye image du iugement dernier : car les Turcs estoient tous sur la poupe, crians à gueule ouuerte & à gorge déployée pour implorer l'assistance de leur Prophete Mahomet. A l'entour du grand arbre il y auoit quelques Iuifs qui prioient Abraham, Isaac, & Moyse, & nous autres Chrestiens Catholiques nous addressasmes nos prieres à Iesus-Christ, & à sa glorieuse Mere. Les autres Chrestiens reformez & Schismatiques prierent aussi Dieu de bon cœur à leur mode. Ie vous puis asseurer que le plus méchant de la trouppe estoit tres-deuot. Nous fusmes dans cette misere & dans cette confusion vn bon espace de temps. Et voyans que les deux ancres n'arrestoient pas le Nauire, mais qu'ils trainoient continuellement sur le fonds, les Cables furent coupés. Incontinent on mit le voile de la prouë au vent; & le Nauire d'vne viteſſe & force incroyable se tourna auec la prouë vers la terre. Hans Maurus cria en Flaman : *Gardez vous de l'arbre, ie crains qu'il ne tombe.* Mais rien ne tomba, que dix ou douze Turcs du tillac dãs la mer. Et comme le vent iettoit la mer auec tant de force en terre, ceux qui estoient tombez dans la mer, estoient par l'assistãce de la mer aussi-tost iettez à terre. Tout celà arriua en moins d'vn *miserere*; & le Nauire touchant

la terre creua, & preſque tous ceux qui eſtoient dedans ſauterent dans la mer, craignans que le Nauire ne ſe fendiſt. Comme ie vis que le Nauire panchoit d'vn coſté vers la terre, & du coſté que tous ſautoient dans la mer, ie craignis qu'il ne tombaſt auec le remuëment continuel, à cauſe du vent, ſi bien que ie n'oſois plus demeurer ſur le tillac. Et comme le Nauire eſtoit fabriqué à l'Italienne, que l'on appelle *Pollaces*, leſquels ont des épaulons comme les Galeres; i'allay à vn des épaulons le plus commode, d'où ie ſautay dans la mer, où par bon-heur ie trouuay fonds, & demeuray debout; mais non pas long-temps. Car la mer émuë & agitée par le grand vent me renuerſoit à tout moment: de ſorte que ie fus contraint de nager trois ou quatre braſſées. Et auec celà ie fus ietté à terre.

Ie remerciay Dieu de bon cœur, cherchant incontinent Monſieur Caloen. Car encore que ie l'euſſe veu ſauter en mer, ie ne ſçauois pourtant pas s'il auoit gagné la terre ou non. Luy d'autre part eſtoit auſſi en peine de moy. Apres nous eſtre trouuez l'vn l'autre, nous rendiſmes graces à Dieu d'eſtre échappez de ce peril. De là i'allay chercher le Turc qui eſtoit venu auec nous d'Alger, pour auoir ſoin de nous. Ie le trouuay parmy vne troupe de Chreſtiens Eſclaues, Turcs, & Iuifs, qui ſe preſſoient l'vn contre l'autre, comme des Moutons, pour ſe réchauffer. Car comme nous eſtions mouillez, nous mourions preſque tous de froid. On compta ceux qui s'e-

ſtoient ſauuez, dont plus de vingt manquoient; mais peu à peu ils s'aſſemblerent tous à la grande trouppe, excepté deux ſeulement, a ſçauoir, vn garçon Iuif qui fut noyé, & vn Turc à demy fol. Graces au bon Dieu, nous eſtions hors du danger de la mer, non pas hors du danger des Barbares, qui font leur demeure le long de cette coſte en grand nombre. Et s'ils euſſent ſçeu noſtre mal-heur, & que le Nauire eut deû donner à terre, ils fuſſent aſſurement accourus en foule, pour dérober tout ce que nous auions, & pour nous tuër ſans aucune miſericorde; mais le Maiſtre de noſtre Nauire enuoya incontinent deux Turcs, qui ſçauoient le chemin de Tituan, à vne lieuë & demie de là, qui auertirent le Gouuerneur de noſtre infortune, & luy demanderent quelque aſſiſtance contre les Barbares.

Tout cecy arriua à minuict, lors que nous eſtions mouïllez & que nous mourions de froid. Mais par bon-heur vn des Turcs qui aymoit le Tabac, auoit vn petit fuſil dans vne boüette de fer blanc, dont nous euſmes incõtinent du feu, & allumaſmes ce que nous trouuions à la main, baſtons, tonneaux, & ſemblables choſes que la mer auoit iettées en terre. Nous paſſaſmes cette nuict le mieux qu'il nous fut poſſible. Au point du iour les Barbares vinrent de loin regarder s'il n'y auoit rien à dérober: mais comme nous eſtions 70. perſonnes, ils n'oſerent pas approcher. Ioint que ceux de la Ville de Tituan vinrent incontinent auec vne quantité de Che-

de Cheuaux pour emporter à la Ville la marchandiſe que nous auions ſauuée. Le Gouuerneur de Tituan vint en perſonne auec vne Compagnie de vingt Cheuaux armez à l'Affriquaine, auec de longues lances.

Le Turc qui auoit ſoin de nous, loüa vn Cheual pour luy, & pour ſon bagage, c'eſt à dire, le reſte de ce qu'il auoit ſauué. Car comme la tempeſte au point du iour commença à ceſſer, on déchargea le bagage des paſſagers: & la plus grande partie de la marchandiſe fut ſauuée, mais mouïllée & gaſtée. Quand on entra le matin dans le Nauire pour ſauuer la marchandiſe, comme i'ay dit, on trouua le Turc Alli, que nous croyons noyé. Il eſtoit dans la chambre ſur la poupe, où il auoit trouué vn flaçon de Brandevin du Capitaine, & là s'eſtoit enyuré comme vne beſte, ſans auoir eu aucune connoiſſance du danger paſſé.

Monſieur Caloen & moy loüaſmes pour nous deux vn Cheual, & le montaſmes tous deux, l'vn en croupe, & arriuaſmes ſur le midy à Tituan. Le Iuif qui eſtoit auec nous, nous fit auoir vn logis pour noſtre argent dans la Iuifuerie, (c'eſt la place où tous les Iuifs demeurent.) Apres auoir eſté deux iours à Tituã, il partit pour Ceuta vne Cafila (c'eſt vne trouppe de gens, qui marchent enſemble:) auec laquelle partoient auſſi deux Mores; perſonnes de condition, qui alloient à Ceuta, pour y demeurer en oſtage, afin que les Peres Redempteurs (qui alors eſtoient arriuez à Ceuta) vinſſent

auec plus d'assurance à Tituan, pour traiter auec le Gouuerneur du rachapt des Chrestiens Esclaues. Nous estions fort aises d'auoir cette occasion, pour écrire à nostre compagnon Saldens, qui deuoit estre, comme nous pensions, à Ceuta auec les cinq Turcs: car il arriue quelquefois, que quand il y a du differend entre les deux Gouuerneurs de ces deux places, ils n'ont aucune communication entre eux pendant deux ou trois mois.

Par le moyen de cette Casila nous écriuismes à Ceuta (croyans que nostre compagnon Saldens y fût: parce qu'il nous auoit écrit de ce lieu là) & deux iours apres la Casila reuint auec deux Peres Redempteurs de la sainte Trinité. Leur arriuée causa vne grande réjouïssance, tant aux Esclaues Chrestiens, qu'aux Citoyens. Car les vns esperoient leur liberté, & les autres de l'argent. Nous allasmes incontinent saluër les Peres Redempteurs, qui nous donnerent vne lettre écrite de Ceuta par vn Gentil-homme Espagnol, appellé *Dom Martin de Pegnalosa*. Cette lettre estoit conceuë en ces termes: *Vostre compagnon Renier Saldens, ennuyé d'estre icy, est allé à Gilbratar pour vn peu se réiouyr; mais il m'a laissé ordre pour vous pouruoir de ce que vous pourriez auoir affaire; & comme ie vois par vostre lettre que vous desirez auoir* 200. *patagons, i'enuoye ordre à vn Marchand More appellé Alli Tigarino, pour vous donner cette somme, & le mesme Marchand sera pleige pour vous autres, afin que vous puissiez de-*

meurer dans la Ville, sans estre obligez d'entrer en la Masmore (la Masmore est vne prison dessous terre) *& i'écriray incontinent à Renier Saldens qu'il reuienne icy, pour faire effectuer l'échange des cinq Turcs* (*lesquels graces à Dieu se portent tous bien*) *pour vous deux.*

Ces nouuelles nous donnerent vn grand contentement; mais nous auions déja oublié que la tristesse suit immediatement la réjouïssance. Les cinq Turcs se promenoient par les ruës de Ceuta, & le faisoient sur la caution des deux Marchands Mores, qui ordinairement residoient à Ceuta. Et comme nostre compagnon Saldens estoit à Gilbratar, Mostafa Ingles croyant qu'il estoit ou retourné en Flandre, ou quelque part en Espagne loin de là; écriuit vne lettre à Tituan au Turc qui nous gardoit, que Renier Saldens auoit promis estant en Flandre 700. patagons pour contribuer au rachapt que ses Parens auoient payé pour Monsieur Caloen: & que l'on nous mist dans la Masmore iusques à ce que nous eussions promis de payer cette somme. L'architecte de cette inuention fut Hibraim Arrais, vn des cinq Turcs, qui fit courir à Ceuta, que Monsieur Caloen & moy auions promis 700. patagons auant nostre depart d'Alger. Ce Turc qui nous gardoit ayant receu cette lettre, la communiqua auec les correspondans des Parens de Mostafa Ingles, qui trouuoient à propos de nous mettre dans la Masmore, tant pour voir s'ils pourroient auoir les 700. patagons.

que pour monſtrer acte de deuoir aux Parens de Moſtafa. Le Turc qui nous gardoit, nous raporta ce qu'ils auoient reſolu,& nous dit qu'il n'y auoit pas de ſa faute en celà. Et nous mena dans la Maſmore.

C'eſt vne voute 30. pieds ſous terre, diuiſée en trois parties. La plus grande partie peut eſtre enuiron longue de 28. pieds, & large de 24. les deux autres parties ſont moindres. Et là eſtoient detenus ordinairement 170. Eſclaues Chreſtiens. Cette priſon n'a point d'autre lumiere que trois treilles qui ſont en haut, au milieu de la ruë: & à chacune de ces treilles il y a vn crochet auec vne corde: & quand de iour il y paſſe quelques Chreſtiens, par charité ils portent aux pauures Eſclaues de l'eau: ou bien s'ils ont de l'argent, ils leur achetent quelque choſe. Et cette corde auec le crochet ſert pour deualer ce que l'on a enuie de donner aux pauures. Le Geolier de cette priſon n'y laiſſe entrer perſonne, ſans donner quelque choſe. Dans cette priſon n'y a aucun priué, mais les priſonniers & les Eſclaues qui y ſont, ſe doiuent ſeruir de pots à la mode d'Eſpagne: ces pots ſont pendus tout alentour des murailles,ce qui ſert de tapiſſerie & d'encens tout enſemble. Car ie vous iure que nous eſtions, les matins principalement, aſſez bien parfumez. Outre cela il n'eſt permis de les vuider que le ſoir, & alors le Concierge ouure vne treille entiere, & auec le crochet on les tire en haut. Et chaque pot doit payer au Concierge vne borbe (c'eſt comme vn de-

my liard en Flandre) ce qui me ſemble eſtre vne grande cruauté, & tous ceux qui demeurent dans cette miſerable priſon, ſont contraints de coucher ſur le paué : ſi ce n'eſt qu'on leur permet de pendre des carres de cordes contre les murailles, comme l'on fait aux Nauires. Mais il y a tant de monde, & la place eſt ſi petite, comme i'ay dit, que ces pauures Eſclaues couchent empaquetez cõme des harengs. Ce qui cauſe (principalement en Eſté à cauſe de la chaleur) tant de vermines & tant d'autres calamitez; que l'on eſtime preſque autant de peine d'eſtre là, que de ramer en Galere. Nous y eſtions en hyuer. Mais ce qui nous incommodoit le plus eſtoit la nuict; quand chacun eſtoit rangé en ſa place pour dormir: car quelques méchants garçons Mores, pour incommoder les pauures Chreſtiens, venoient ietter des ordures, des pierres, de l'eau, & autres choſes par les treilles; & cela arriuoit quelques nuicts trois ou quatre fois; & cette alarme obligeoit tous ceux qui eſtoient couchez alentour, à ſe leuer : car comme ils eſtoient tous couchez à terre, celuy qui ne ſe leuoit pas viſtement, eſtoit en danger d'eſtre foulé aux pieds de ſes compagnons, le paué eſtant tout couuert de corps.

Monſieur Caloen & moy nous couchaſmes dans vn trou, où nous ne fuſmes point contraints de nous leuer pour cette alarme. Et cela à la faueur que nous faiſoit vn Cheualier de S. Iacques, Eſpagnol, appellé *Dom Geronimo de Figuroa*, natif de Cordouë, auſſi

Eſclaue, qui nous fit grand plaiſir. Il nous diſoit qu'il achetoit ſa table dans la Maſmore, auec quatre autres Eſclaues à dix reaux (ſimples comme l'on dit) par mois, Monſieur Caloen & moy demandaſmes pour eſtre de la partie. Nous y fuſmes receus, en payant comme les autres: & nous eſtions fort bien traitez, en qualité d'Eſclaues, & auions à manger autant que la nature en auoit beſoin, à vne table couuerte. Noſtre hoſte eſtoit vn Eſpagnol, qui auoit eſté treize ans de ſuite dans cette priſon, en gagnant ſa vie de cette façon, & entre ces 170. Eſclaues, il n'y en auoit que cinq qui auoient le pouuoir d'eſtre ſi bien traitez.

Comme nous eſtions dans cette miſere, noſtre compagnon Renier Saldens retourna à Ceuta, où il receut vne de mes lettres, par laquelle ie luy deduiſois tout ce qui ſe paſſoit: & que nous eſtions dans la Maſmore, dont eſtoient cauſe les cinq Turcs qui eſtoient à Ceuta, parce qu'ils auoient donné ordre au Turc, qui nous gardoit, de nous y mettre, iuſques à ce que nous euſſions promis de donner les 700. patagons qu'il auoit promis eſtant en Flandre, comme les meſmes Turcs diſoient. Et pour monſtrer que Monſieur Caloen & moy n'auions rien promis touchant cette ſomme, comme ils diſoient à Ceuta, i'enuoyay auſſi vne lettre en langue Turque écrite par le Turc qui nous gardoit, par laquelle il diſoit que nous n'auions promis que 25. patagons pour luy: & de payer la voiture de nos perſonnes

sur le Nauire d'Alger à Tituan. Mais nonobstant que ce Turc dist qu'il auoit écrit ce que dessus, & qu'il m'auoit donné la lettre ouuerte, i'écriuis neantmoins à Saldens en cette sorte: *Faites la lire & interpreter; & si vous trouuez à propos, addressez-la, mais ne manquez pas de faire enchaisner les cinq Turcs: & faites les entrer dans la Masmore de Ceuta*, qui est encore plus incommode que celle de Tituan; place qu'elle est sous vn four, ce qui cause vne chaleur insupportable.

Les Peres Redempteurs, desquels i'ay parlé cy-dessus, retournerent à Ceuta sans auoir racheté pas vn Chrestien. Et la raison fut parce qu'ils n'auoient pû s'accorder auec le Gouuerneur de Tituan: Car ils accordent ordinairement en cette forme; qu'ils payeront vn tiers en argent, & les deux tiers en telles & telles marchandises à l'équipollent d'autant la liure, ou la mesure, ou le nombre; en faisant voir vne monstre de toutes sortes. Et le differend fut que le Gouuerneur ne vouloit pas receuoir les marchandises au prix que les Peres les estimoient. Et outre celà, il vouloit contraindre les Peres de s'obliger à racheter premierement trente Esclaues qui luy appartenoient, pour la somme de deux cent ducats chacun. A quoy les Peres ne vouloient aucunement entendre, parce que tous ces Esclaues estoient ou Portugais ou François, & les Peres disoient (non pas sans raison) *Tant qu'il y aura des Espagnols Esclaues, nous ne pouuons pas rachepter des Esclaues d'autres Nations: parce que les*

aumoſnes que nous portons, ſont données en Eſpagne pour racheter des Eſpagnols, & il eſt raiſonnable qu'ils ayent la preference. Cela fut la cauſe que les Peres Redempteurs ſe retirerent de là ſans rien faire.

Ie donnay ma lettre à vn Chreſtien libre, qui alloit en la compagnie de ces Peres à Ceuta, luy recommandant de la donner és mains propres de Saldens. Ce qu'il fit, en diſant, qu'il nous auoit laiſſez le iour precedent dans la Maſmore de Tituan. Ce que Saldens ayant appris, il ſe mit extrémement en colere. Et comme il eſtoit rude & prompt au poſſible, ayant appris la confirmation de cette nouuelle par ma lettre, il fit incontinẽt venir les cinq Turcs à la Maſmore de Ceuta; & eſtans deuant l'entrée d'icelle il dit au Capitaine Hibraim Arrais, qui eſtoit vn de ces cinq, *Pilla Baſſo*, c'eſt à dire en langue Franco, *mettez-le ſur la terre, & que quatre luy tiennent les bras & les iambes, pour eſtre batu à coups de baſton ſur le dos & ſur les feſſes:* car Saldens auoit le baſton à la main. Ayant appris cette forme de iuſtice quand il eſtoit auec nous à Alger, Hibraim Arrais commença à ſe des-habiller en pleurant auec beaucoup de belles paroles, & les autres quatre Turcs trembloient comme la feüille ſur l'arbre, de peur de paſſer par le meſme chemin. Tous ceux qui paſſoient (car cela ſe faiſoit dans la ruë) s'arreſtoient pour voir la fin de cette tragedie. Entr'autres ſpectateurs deux Marchauds Turcs, qui eſtoient à Ceuta pour leur commerce,

passoient aussi en ce lieu, qui dirent à Saldens: *Que voulez vous faire de ces Esclaues, ne sont ils pas assez mal heureux d'estre Esclaues sans estre batus?* Saldens tout en colere leur répondit: *Ie veux tuër deux ou trois de ces traîtres ingrats à coups de baston, ie les ay laissé librement promener icy par la Ville: & nonobstant cette courtoisie, ils ont fait mettre mes compagnons dans la Masmore de Tituan (quoy qu'ils eussent donné bonne caution) où ils sont encore pour le present en misere, & ces Chiens se promenent icy par la Ville à leur aise, & ils ont écrit mille mensonges à Tituan, pour attraper nostre argent par leurs malicieuses inuentions contre toute sorte de Iustice.*

Alors les deux Marchands parlerent auec les cinq Turcs en leur langage. Apres ils dirent à Saldens: *Ne batez pas ces Esclaues, nous donnerons icy caution, que vos compagnons sortiront de la Masmore, & viendront icy auec la premiere Casila; nous écrirons demain que l'on les laisse sortir de la Masmore.* Saldens feignoit n'estre pas content auec cela, mais qu'il les vouloit batre. Nonobstant ce à la priere de quelques Capitaines de la Garnison, il se laissa induire d'aller auec les deux Marchands Turcs chez le Gouuerneur, qui estoit alors le Marquis de Miranda: & Saldens, & les deux Turcs dirent leurs raisons. Apres qu'il eut oüy les deux parties, les ayant enfin mis d'accord, il écriuit vne lettre qui contenoit ces mots au Gouuerneur de Tituan: *Enuoyez-moy auec la premiere Casila deux Chrestiens appellez Iean Baptiste Caloen*

& Emanuel de Aranda, vous promettant foy de Chreſtien & de Cheualier, qu'auſſi-toſt que ces Chreſtiens ſeront icy à la porte de Ceuta, ie donneray la liberté aux cinq Turcs, appellez Moſtafa Ingles, Hibraim Arrais, Alli Tagarino, Rodes Moſtafa, & Moſtafa Oiga.

Et comme i'ay dit cy-deuant, que les Peres Redempteurs eſtoient retournez à Ceuta, parce qu'ils auoient eu quelque difficulté auec le Gouuerneur de Tituan, & qu'il demeuroit à Ceuta vn Iuif de grande reputation pour ſa richeſſe, qui ſe meſloit d'accommoder (ou bien de tromper des deux coſtez) le differend d'entre les Peres Redempteurs & le Gouuerneur; & qu'il deuoit partir le iour ſuiuant, on luy donna la lettre du Marquis, auec ordre de la donner és mains propres du Gouuerneur de Tituan, ce qu'il fit le iour ſuiuant à ſon arriuée. Et le meſme ſoir on nous laiſſa ſortir de la Maſmore, auec permiſſion de nous promener par la Ville, & dehors, quand il nous plaiſoit. Nous allaſmes incontinent à la Iuifuerie à noſtre chambre, qui auoit eſté occupée pendant noſtre abſence par le Turc qui auoit ſoin de nous. Au reſte, vous pourrez voir en mes Relations VII. & XIII. ce qui ſe paſſa dans la Maſmore durant le temps que nous y fuſmes enfermez.

Nous nous promenaſmes dedans & dehors la Ville auec le Turc qui nous gardoit: attendans la Cafila pour aller à Ceuta. Monſieur Caloen & moy nous acheta ſmes chacun vn manteau blanc, appellé en langue Moriſ-

que vn *Albornos*, & vn bonnet rouge, habits propres pour vn Chreſtien qui a obtenu ſa liberté. La plus grande partie des Eſclaues Chreſtiens, nous donnerent des lettres pour les addreſſer à leurs amis & à leurs Parens. Et comme il n'y a choſe au monde qui n'ait ſon commencement & ſa fin, le bon Dieu voulut finir noſtre eſclauage. Le Iuif mediateur entre les Peres Redempteurs & le Gouuerneur de Tituan, ayant vuidé le differend (ou pour mieux dire trompé tous les deux) auoit deſſein de partir le iour ſuiuant, qui eſtoit le 23. de Mars de l'an 1642. Vne heure nous duroit vn an; nous priſmes deux cheuaux de loüage d'vn More, qui alloit auec la meſme Cafila à Ceuta. Nous fiſmes accommoder deux poulets auec du ſel & du poiure, pour manger ſur le chemin, & vn grand pot plein de vin.

Nous partiſmes de la Ville de Tituan, accompagnez du Cheualier Philippe de Cherf, & de quelques autres Chreſtiens Eſclaues nos amis, iuſques enuiron vn quart de lieu hors la Ville, où ſe raſſemblerent tous ceux qui deuoient partir auec la Cafila. Nous montaſmes à cheual forr contens, diſans Adieu à ceux qui nous auoient accompagné, qui eſtoient triſtes de ce qu'ils deuoient encore demeurer en ce miſerable eſtat d'eſclauage. Ils retournerent à la Ville, & nous auançaſmes noſtre chemin ce ſoir là enuiron deux lieuës dans vne campagne, dont la terre iuſques à Ceuta n'eſt ny cultiuée ny habitée, mais entierement deſerte, quoy que le

terroir ſoit bon & fertile: Nous miſmes pied à terre dans la campagne ; & déchargeans les mulets, trois ou quatre Turcs auec leurs coutelas couperent quantité de bois,& firent du feu. Car la nuict en ce Pays-là, auſſi bien qu'en Eſpagne,au mois de Mars eſt fort froide. Chacun ſe rangeoit alentour du feu, & mangeoit ce qu'il auoit apporté. Nous priaſmes quelques principaux Turcs de la troupe de manger auec nous, dont ils s'excuſerent, diſans que les Poulets auoient eſté tuez par quelque Chreſtien, & que pour cette raiſon ils n'en pouuoient pas manger. Ie iurois qu'vn Turc les auoit tuez:ce qui eſtoit vray, car nous portions ces Poulets pour les traiter en chemin, & ie ſçauois bien leurs grimaces, principalement des Marchands Turcs ; s'ils euſſent eſté Corſaires d'Alger, ils n'euſſent pas eſté ſi ſcrupuleux. Apres que nous euſmes bien ſoupé, nous dormiſmes prés du feu.

Le iour ſuiuant vne heure auant que le Soleil fut leué, nous partiſmes pour Ceuta, & de ce champ, où nous auions dormy, iuſques à Ceuta, nous ne trouuaſmes perſonne, ny aucune trace que les hommes y euſſent iamais habité, excepté les ruines d'vne maiſon. Sur le chemin vn Turc eſtant à cheual auec ſon fuſil ou mouſqueton, tira vn Sanglier: mais comme les Turcs n'en peuuent pas manger, Monſieur Caloen leur promit deux patagons, s'ils le vouloient porter iuſques à la Ville pour nous. Ce qu'ils firent tres-volontiers, le coupant en quatre quar-

tiers, que l'on mit sur les mulets. Quand la Casila commence à approcher d'vne lieuë de Ceuta, il faut prẽdre vn certain chemin pour estre découuert de la sentinelle de la ville; & quand on vient par ce chemin, cela signifie amis. Quand nous fusmes approchez enuiron à deux portées de mousquet de la Ville, vn More dit à Monsieur Caloen & à moy: *Chrestiens demeurez icy, i'ay ordre de vous y tenir iusques à ce que les cinq Turcs soient aussi icy.* Il n'y auoit rien à repliquer; ie donnay mes heures à vn Iuif qui alloit à la Ville, afin de seruir de signal à Saldens, sçachant bien qu'il connoissoit mes heures, & qu'il luy diroit que nous estions là, afin que nous pussions entrer dans la ville. Ces choses se passoient sur les neuf heures du matin, & nous demeurasmes là iusques à trois heures apres midy, sans apperceuoir autre homme que le More qui nous gardoit: attendans les cinq Turcs en bonne deuotion. Nous ne pouuions deuiner la raison pourquoy on nous faisoit attendre si long-temps. Mais entre trois & quatre heures apres midy nous vismes ouurir la porte, & abaisser le pont-leuis: sortant quant & quant vne compagnie de trente cheuaux legers armez à la Moresque, garnis de lances & d'écus de cuir, qu'on appelle en Espagnol *Adarga*, & vn de cette troupe monté à l'auantage, courut la portée d'vn canon pour découurir la campagne. Alors il mit son bonnet sur sa lance pour signal qu'il n'y auoit point d'embuscades. Ceux de la troupe ayans veu ce signal se separerent, se

mettans ſur quelques auenuës. Le Capitaine de cette troupe nous ſouhaitoit le bon-heur auec noſtre liberté : & nous dit, voſtre compagnon parle auec le Gouuerneur de la Ville pour vous faire entrer. En parlant à ce Capitaine, ie vis ſortir de la Ville vne troupe d'Infanterie d'enuiron cent-cinquante hommes, laquelle troupe formoit vn petit bataillon entre les cheuaux & la Ville. Apres cela ie vis ſortir enuiron cent Eſclaues Turcs & Mores, chacun chargé de deux peſantes chaiſnes de fer, auec vn grand pot ſur le dos, & ils venoient entre le bataillon d'Infanterie & la Ville chercher de l'eau de fontaine dans leurs pots : & cela ſe faiſoit deux ou trois fois par ſemaine auec la meſme vigilance, tant pour la peur d'eſtre ſurpris des Barbares, que de perdre leurs Eſclaues.

Ayans veu tout ce qui ſe paſſoit, nous eſtions fort étonnez d'où venoit que Saldens tardoit tant à venir. La raiſon eſtoit que le Gouuerneur de la Ville de Ceuta par ſa lettre cy-deuant mentionnée, auoit promis au Gouuerneur de Tituan de donner liberté aux cinq Turcs, dés que nous ſerions arriuez aux portes de Ceuta. Ce qu'il n'oſoit pas faire en ce temps-là, parce que l'on ſçauoit publiquement à Ceuta, que l'on y attendoit vn Nauire de Tanger. Et ſi ces cinq Turcs fuſſent partis alors pour Tituã, aſſurement qu'ils en euſſent dõné auis aux Corſaires de cette Ville, & ainſi le Nauire eut eſté en grand danger d'eſtre pris. D'autre part nous eſtions en grand peril & hazard auſſi, ou

d'estre contraints de retourner à Tituan, d'où nous estions venus; ou bien de demeurer hors la Ville en grand danger des Barbares, qui souuent viennent sous le Canon de la Ville: mais nostre compagnon Saldens, auec l'assistance de Dom Martin de Peñalosa, sçeut si bien mener cette affaire que le Gouuerneur appella les cinq Turcs, & leur dit: *Il est vray que i'ay engagé ma parole au Gouuerneur de Tituan, de donner la liberté à vous cinq, aussi-tost que les deux Chrestiens seroient icy à la porte; & maintenant qu'ils y sont arriuez, ie n'ose & ne puis vous donner la liberté suiuant ma promesse, à cause que vous sçauez qu'on attend icy vn Nauire richement chargé de Tanger. Mais pour monstrer que ie suis vn Cheualier de parole, les deux Chrestiens retourneront à Tituan, ou bien ils demeureront là dehors, iusques à ce que le Nauire soit arriué. Mais si vous estes contens que ces deux Chrestiens entrent dans la Ville, ie vous promets comme Caualier qu'aussi-tost que ce Nauire sera arriué, ie vous laisseray aller, & cependant ie vous declare dés à present libres.*

Les Turcs accepterent cette condition, se confians aux promesses du Gouuerneur, faisans neantmoins faire vn acte par écrit. Dont sur les quatre heures du soir, Saldens nous enuoya auertir, & qu'il nous viendroit trouuer, mais qu'il deuoit encore auparauant parler au Gouuerneur. Et vne demie heure apres, il nous vint trouuer accompagné de Dom Martin de

Peñaloza, qui l'aſſiſtoit en toutes ſes affaires par courtoiſie. Il eſt impoſſible d'exprimer la ioye, le contentement & la ſatisfaction que nous euſmes voyans noſtre compagnon en bonne ſanté: apres la preſence duquel nous auions tant de fois languy. Luy de ſa part n'eſtoit pas moins content. Apres les embraſſemens faits, tous ceux qui eſtoient preſents nous ſouhaiterent le bonheur pour noſtre liberté. Et nous entraſmes tous enſemble dans la Ville de Ceuta, plus contens que les Empeteurs Romains, quand ils entroient triomphans dans la Ville de Rome. Nous allaſmes baiſer les mains au Gouuerneur: luy preſentans la teſte du Sanglier dont nous auons parlé: & en ſortant de ſon Palais, les cinq Turcs nous vinrent ſouhaiter la bien-venuë: nous deſirans le bon-heur pour la liberté. Ils vinrent auec nous dans noſtre hoſtellerie, où nous les fiſmes boire. Ils nous demanderent des nouuelles de leurs amis d'Alger, & nous nous raconraſmes l'vn l'autre nos fortunes paſſées. Ce fut alors que ſe paſſerent entre nous trois les plus grands contentemens & les plus grands plaiſirs que nous ayons iamais eu, & que nous aurons iamais de noſtre vie.

Mais, comme i'ay dit ſouuent, que la réjouïſſance & le contentement ont toûjours pour ombre de leurs corps quelque choſe de faſcheux, & d'incommode: noſtre compagnon Saldens nous commença à raconter que l'vn des cinq Turcs eſtant à Bruges

en prison, estoit deuenu Chrestien. Nous consultasmes entre nous l'affaire: sçauoir ce que nous ferions en cette conjoncture. Car si nous disions qu'il estoit deuenu Chrestien, le Gouuerneur ne le pouuoit pas laisser aller. Et pource qu'il auoit engagé sa parole au Gouuerneur de Tituan, sans doute il nous eut renuoyé. Car c'estoit vn Caualier qui entendoit bien son fait, touchant ce qu'il estoit obligé, quand il auoit donné sa parole à vn Gouuerneur Mahometan: & il se mocquoit de ceux qui enseignent qu'on n'est pas obligé de tenir sa parole à des gens d'autre Religion ou Secte. De le laisser aller, sçachans qu'il estoit Chrestien, celà estoit contre nostre conscience. Nous demandasmes conseil à vn vieil Caualier, qui connoissoit mieux le naturel des Turcs, que celuy qui auec vn bon zele sans prudence, auoit conuerty ce Turc. Son auis fut que Saldens parleroit seul au Turc, & qu'il luy diroit en cette maniere: *Alli* (c'estoit son nom) *vous sçauez que vous estes deuenu Chrestien en Flandre, quelle est maintenant vostre intention?* Au cas qu'il dise, *Ie suis Chrestien, & ie veux demeurer en la Foy Chrestienne, Apostolique & Romaine*; alors Saldens luy dira: *Allez chez le Gouuerneur, & dites luy que vous estes Chrestien, & que vous voulez demeurer icy; & allez dire le mesme à vos quatre Compagnons.* Alors le Gouuerneur en presence de ses Compagnons luy demandera s'il veut retourner à sa Patrie; s'il répond que non, & s'il dit qu'il est Chrestien, il demeurera: & le

Gouuerneur en ſera déchargé. Saldens mit cet auis à execution; mais Alli répondit qu'il vouloit retourner à ſa Patrie. C'eſt pourquoy apres ce deuoir, nous quittaſmes cet affaire, & ne nous en meſlâmes pas dauantage.

Le 24. de Mars 1642. fut le iour de noſtre pleine liberté, ſur quoy vn de mes amis a fait ces deux Chronographes, l'vn deſquels monſtre le iour de ma priſe, & l'autre celuy de mon rachat.

Chronicum Captiuitatis.

MENSIS AVGVSTI DIE XXII. CAPTVS.

Chronicum Redemptionis.

MARTII XXIIII. REDVCTVS FVIT.

Le iour d'apres noſtre arriuée nous allaſmes tous trois dans la grande Egliſe de Ceuta faire nos deuotions : cette Egliſe eſt appellée l'*Egliſe de Nueſtra Segnora de Africa*, & eſt l'Egliſe Metropolitaine. Nous baiſaſmes les mains à l'Eueſque, qui eſtoit vn bon Vieillard, tout ſon train conſiſtoit en vn Eſclaue noir. Il demanda ſi nous eſtions Chreſtiens, (il vouloit dire Catholiques) Nous luy répondiſmes, que nous eſtions

Catholiques, Apoſtoliques, Romains, & Vaſſaux tres-fideles de ſa Majeſté d'Eſpagne. Sur cette réponſe le bon Eueſque nous donna ſa Benediction, demeurans à Ceuta huit huit iours pour aller vers Gilbratar auec vn brigantin bien armé: car ce paſſage eſt fort dangereux. Ce brigantin eſtoit de quinze bancs, & ſur chaque banc deux ſoldats pour voguer, qui auoient leurs armes preſtes. Nous paſſaſmes en quatre heures d'Afrique en Europe, non ſans grande crainte d'eſtre encore vne fois pris des Turcs: car ie connoiſſois que ces ſoldats eſtoient auſſi bons Mariniers, que le Maiſtre Anglois quand nous fuſmes pris, ſe mõſtra valeureux ſoldat.

Mais par la grace de Dieu nous arriuaſmes à Gilbratar. Nous demeuraſmes là trois iours, & allaſmes faire nos deuotions à vne Chapelle ſituée à vn quart de lieuë hors la Ville: & directement où eſt la moindre diſtance entre l'Afrique & l'Europe, appellée *la Chapelle de Noſtre Dame de l'Europe*, fort frequentée de tous ceux qui ont leurs Parens & amis en eſclauage. Nous partiſmes de Gilbratar à cheual pour Cadis, qui ſont deux iournées, Monſieur Caloen & moy auec nos manteaux blancs & bonnets rouges: c'eſt pourquoy, ſur le chemin & aux Villages où nous mettions pied à terre, tous ceux qui auoient quelqu'vn de leurs amis en eſclauage, venoient nous voir, pour ſçauoir ſi nous n'auions point de lettres, ou pour le moins quelques nouuelles de leurs Parens ou amis. Eſtans à Cadis nous fiſmes faire des

habits Chreſtiens, & de là nous partiſmes pour Madrid, où nous ſejournaſmes deux mois tous trois enſemble.

Peu de iours apres Saldens partit auec ſon ancien Maiſtre, le Marquis de Solero, pour l'armée de Catalogne; & Monſieur Caloen & moy vinſmes à ſaint Sebaſtien en Biſcaye: & paſſaſmes ſans paſſeport toute la France, nous fians ſur vne atteſtation des Peres Redempteurs, que nous venions d'eſclauage. Mais nous nous diſions Hollandois, ſans monſtrer atteſtation. Eſtans à Paris nous fuſmes informez qu'à Diepe & auſſi à Calais, les Gouuerneurs examinoient fort rigoureuſement les étrangers, quand ils vouloient paſſer en Angleterre. Et pour n'eſtre ſujets à cet examen, nous nous embarquaſmes à Rouën ſur vn Nauire Hambourgois, qui alloit en Eſcoſſe. Eſtans ſur la mer nous diſmes au Maiſtre que nous euſſions bien voulu aller en Angleterre, luy diſant qu'il nous fiſt mettre à terre proche de Douvres, & que nous donnerions quelque choſe pour boire aux mâtelots qui vogueroient. L'eſquif fut mis en mer: & on nous mit ſelon noſtre deſir à terre, à vne demie lieuë de Douvres; où nous allaſmes à pied. Et le iour ſuiuant nous partiſmes de là auec le Pacquet-Boot pour Dunquerque.

Ainſi donc apres diuerſes fortunes & auentures i'arriuay à Dunquerque; repaſſant dans mon eſprit les trauaux, les dangers, les belles eſcapades, les vaines eſperances, les bonheurs, les mal-heurs, & mille autres rencon-

tres que i'auois eu durant tout le temps de mon triſte voyage, alternatiuement agité de mon corps, mais bien dauantage de mon eſprit. Et me repreſentant les choſes paſſées, ie n'eſtois pas ſi agité qu'émeu; cõme les vagues de la mer apres la tempeſte paſſée, ne ſe peuuent appaiſer en vn moment. Ainſi donc ie me ſentois tres-aiſe de voir les clochers de ma chere Patrie, à laquelle i'auois mille & mille fois enuoyé mes ſouhaits & mes ſoûpirs, me repreſentant la tres-douce entreueuë de mes chers amis, & de ma chere & bonne mere, à laquelle iuſques à ce temps là mes Freres & Sœurs pour des raiſons importantes, auoient celé ma captiuité, & mes autres diſgraces, luy faiſans accroire, tantoſt que i'eſtois malade, tantoſt d'autres choſes controuuées, mais pour le moins vray-ſemblables. Et m'entretenant de telles & ſemblables penſees j'arriuay le 20. iour du mois d'Aouſt de l'an 1642. en la Ville de Bruges, rendant vn millon de graces ſelon mon deuoir à la diuine bonté & à ſa Clemence, laquelle en tant de dangers, tant par mer que par terre, m'auoit conduit iuſques à la porte de la Ville de ma naiſſance, en bonne diſpoſition; me donnant le temps & le loiſir de louër ſa glorieuſe Mere la Vierge Marie, que tous Chreſtiens doiuent inuoquer comme la ſolide conſolation des affligez: mais moy pour des raiſons infinies, ie confeſſeray tous les iours de ma vie que ie ſuis particulierement obligé, de l'honorer, de la ſeruir, & de luy rendre toutes les graces poſſibles, comme

vn Chreſtien à la Mere commune de tous les Chreſtiens. Et apres, ſuiuant le commandement de Dieu, honorer ma bonne mere naturelle, laquelle ie trouuay auec mes Freres & Sœurs. I'aurois bien de la peine à exprimer le plaiſir & la joye que nous receuſmes, nous trouuans les vns & les autres en bonne ſanté, en doutant iuſques à maintenant de quel coſté eſtoit la plus ſenſible ; mais comme vous auez appris par le cours de mon voyage, que le deüil & la triſteſſe ſont l'ombre, qui ſuit toûjours la joye & le contentement, vous le pourrez encore apprendre icy: car peu de iours apres mon retour mon Beau-frere & ma tres-chere Mere finirent leurs jours, auſquels ie ſouhaite le repos eternel, laiſſant auſſi repoſer ma plume, en vous remerciant, Amy Lecteur, de la peine que vous auez priſe de lire mes auantures.

SOMMAIRE DE L'ANTIQVITE' DE LA VILLE D'ALGER.

LA Ville d'ALGER eſt ſituée en vne Prouince d'Afrique, qu'on appelloit anciennement *Mauritania Cæſarienſis*, à la coſte de la mer Mediterranée. Son éleuation eſt de 37. degrez. On ne ſçait les Fondateurs de cette Ville, que par des conjectures, qui me ſemblent fabuleuſes. Mais ce que nous en auons de plus aſſuré, eſt que Strabon, Autheur de grande authorité, traitant de la Mauritanie Ceſarienne, dit, qu'en la coſte de la mer Mediterranée il y auoit vne ville appellée *Iol*, qui fut rebaſtie par Iuba, Pere de Ptolomée, lequel changea le nom de Iol, en *Iol-Cæſaria*: & dit que cette Ville auoit vne petite Iſle

deuant le Port ſituée au 37. degré. Ce qui nous oblige à croire fermement qu'il parle d'Alger. Car au trente ſeptiéme degré en la coſte d'Afrique, il ne ſe trouue autre Ville que celle là, qui a vne Iſlette deuant le Port.

Il faut entendre qu'on parle icy du jeune Iuba, fils du Roy Iuba, premier de ce nom, & neueu de ce grand Boucho Roy de la Mauritanie. Ce Iuba duquel ie parle, fut pris à la bataille où les troupes de Pompée, retirées en Afrique, furent défaites par les Ceſariens. Et ce jeune Iuba fut amené dans la ville de Rome, attaché au Chariot de triomphe de l'Empereur, ſuiuant la couſtume des Romains. Ce jeune homme Iuba fut nourry à Rome, & s'adonna aux lettres auec tant de ſuccez, que l'Empereur Auguſte, qui ſucceda à Iule Ceſar, non ſeulement luy donna ſa liberté; mais il le maria auec vne fille de Marc Antoine, & de Cleopatre, appellée Silene, Reyne d'Egypte, comme dit Suetone, liu. 1. & pour dot luy rendit le Royaume de ſon Pere, à ſçauoir toute la Mauritanie, qui comprenoit en ce temps là les Royaumes de Maroc, Trudante, Fez, Tremeſen, Oran, Tunis, Alger, Bugy, iuſques à Bona, qui eſt vn tres-grand eſpace de terre fertile & riche. C'eſt pourquoy Plutarque dit, que Iuba auoit eu vn heureux eſclauage; & (comme dit Suetone liu. 2.) Iuba pour reconnoiſtre le bienfait, qu'il auoit receu, & pour ſe conſeruer les bonnes graces de l'Empereur, donna le nom à cette Ville de *Iol Ceſaria*.

C'eſt

C'eſt pourquoy l'on peut aiſement conjecturer, que cette ville deuoit eſtre en ce temps là de grande conſideration ; puis que Iuba la choiſit entre toutes celles de ſon Royaume, pour eterniſer le nom de ce glorieux Prince Ceſar Auguſte : qu'il la refit, & y tint ſa Cour, comme dit Pline au liu. 5. chap. 2. Apres la mort de Iuba, Ptolomée ſon fils ſucceda au Royaume de ſon Pere; mais l'Empereur Caligula le fit tuër : & ſe fit par ce moyen Maiſtre de tous ces Royaumes, les diuiſant en deux Prouinces, appellant l'vne Mauritanie Tingitenſe, du nom de la ville de Tingis, aujourd'huy appellée Tanger, ſelon Suetone liu. 2. faiſant cette ville Metropolitaine de la Prouince Tingitenſe ; & appellant l'autre partie, Mauritanie Ceſarienne: prenant ce nom de Iol Cæſaria, parce que cette ville eſtoit Metropolitaine de cette grande Prouince. On tenoit dans cette ville les Eſtats, que les Romains appelloient *Conuentus Prouinciarum*, & les Gouuerneurs Romains tenoient là leur reſidence. L'Empereur Claude, qui ſucceda à Caligula, fit enrichir cette ville de colonies Romaines, auec les meſmes Priuileges & Franchiſes qu'auoient lors les Citoyens Romains.

En l'an de Noſtre Seigneur 427. Guntario & Genſerico Roys des Vvandales & Alans, ayant ſubjugué l'Eſpagne, paſſerent en Afrique, détruiſirent & ſaccagerent les deux Mauritanies, & principalement ces deux Villes Metropolitaines. Et en l'an

697. les Alarbes ou Arabes détruisirent presque toute l'Afrique : mais nonobstant cette deuxiéme destruction, cette Ville fut toûjours habitée, & cela à cause de sa bonne situation. Car la Mer bat ses murailles, & vne petite Isle, distante de la Ville d'vn traict d'arbaleste, luy sert de Port. Les fortifications en ce temps là estoient tres-bonnes, & le terroir tres-fertile; à cause d'vne grande quantité de Fontaines qui arrosent les jardins. Ce qui fut cause que cette Ville ne manqua jamais de Citoyens. Le changement du nom de *Iol-Cæsaria* fut causé par les Alarbes, qui conquirent l'Afrique : car ils l'appellerent, comme on fait encore à present, *Algezir*, qui signifie *Isle*, dautant qu'il y a vne petite Isle deuant la ville; voulans dire par Algezir la Ville de l'Isle: mais comme les Estrangers ne sçauent pas bien prononcer ce mot *Algezir*, les Italiens & les Espagnols l'appellent *Argil*, & les François *Alger*.

Quand les Alarbes furent Maistres absolus de l'Afrique, & qu'ils firent la diuision de toutes les Prouinces; la Mauritanie Cesarienne tomba en partage au Roy de Tremesen : auquel Roy ceux d'Alger payerent long-temps tribut; iusques à ce qu'Albuferiz Roy tres-puissant de Tunis, se fit Maistre de la Ville de Bugy, contraignant le Roy de Tremesen mesme à estre son Tributaire. Le Roy de Bugy venant à mourir; il partagea ses Estats à ses trois enfans, & donna au plus jeune, qui s'appelloit *Habdulhaziz*, la ville de Bugy, faisant cette ville

comme la Metropolitaine de ce nouueau Royaume. Ce Roy Habdulhaziz fit la guerre au Roy de Tremeſen; ceux d'Alger ſe ſentans incommodez de la guerre, & voyans que le Roy de Tremeſen (auquel ils payoient grand Tribut) n'auoit point de ſoin, ny de forces ſuffiſantes pour les defendre; furent obligez de payer le tribut au Roy de Bugy; & ainſi ils ſe declarerẽt ennemis du Roy de Tremeſen. Cette obeïſſance dura iuſques à ce que le Comte Pedro Nauarro l'an de Noſtre Seigneur 1509. gagna pour le Roy d'Eſpagne la ville d'Oran, & celle de Bugy. Ceux d'Alger craignans le meſme ſuccez d'Oran & de Bugy, trouuerent à propos de ſe mettre ſous la protection du grand Prince des Alarbes, appellé *Selim Eutemi*, qui auoit toûjours vécu dans les campagnes d'Alger. Celuy-cy vint prendre ſa reſidence en la Ville d'Alger, pour la defendre. Ce qu'il fit quelques années, iuſques à ce que les Turcs par tyrannie ſe firent Maiſtres d'Alger, comme vous verrez au diſcours ſuiuant.

Comment la Ville d'Alger a eſté miſe ſous la puiſſance des Turcs.

L'Exercice ordinaire des Citoyens de la Ville d'Alger en ce temps là, eſtoit d'écumer la mer auec leurs barques à rames. Et cet exercice s'augmentoit de iour en iour. L'an 1492. auquel le Roy Ferdinand gagna la Ville de Grenade, grande quantité de Mores paſſerent tant de Grenade, que de

Valence,& Arragon en Afrique,qui auoient eſté nourris en Eſpagne : de ſorte que ſçachans les chemins , la langue,& le métier de la guerre , ils ne faiſoient qu'endommager auec leurs courſes les coſtes d'Eſpagne , de Mayorque , Minorque , Yviça , & les autres Iſles.

Dés que la Ville d'Oran fut ſubjuguée l'an 1509. comme nous auons dit cy-deſſus, le Roy Dom Ferdinand enuoya vne puiſſante armée nauale , pour détruire entierement la Ville d'Alger auec tous ſes Corſaires,& pour nettoyer la mer de cette nation Barbare. Ceux d'Alger voyans cette grande armée nauale , qui alloit fondre ſur eux , ſe rendirent au Roy d'Eſpagne , s'obligeans à payer vn Tribut annuel : Et comme le principal ſujet eſtoit de détruire les Corſaires, les Eſpagnols firent vn fort dans la Ville, où il y auoit toûjours vn Capitaine auec deux cent ſoldats. Cette place fut toûjours bien garnie , tant de munitions de guerre, que de viures ; ce Fort ſeruant de bride aux Corſaires & aux Citoyens. Pendant que ce grand Monarque vécut , ceux d'Alger payerent leur Tribut , & ſupporterent patiemment l'incommodité de ce Fort, ſans auoir l'aſſurance de murmurer ſeulement , iuſques à l'an 1516. que ce Roy mourut.

La mort de ce Roy les fit reſoudre de ſe defaire de leurs voiſins Chreſtiens , & du Fort de l'Iſle , afin de ne plus payer le Tribut annuel aux Eſpagnols. Pour mettre leur deſſein à execution , ils appellerent Aruch

Barberoſſa, qui eſtoit alors à Higir, place ſituée ſur le bord de la mer Mediterranée, diſtante de la Ville d'Alger, vers le Leuant, 180. milles Italiennes; le ſupplians, comme il eſtoit valeureux ſoldat (car il eſtoit en ce temps là fort renommé par ſes victoires) de vouloir promptement venir à Alger auec ſes Turcs & ſes Galleres, pour les deliurer des Chreſtiens, qui les incommodoient beaucoup dans ce Fort, & qu'ils le recompenſeroient dignement de ſon trauail. Barberoſſa ayant receu cette ambaſſade, en fut fort aiſe, eſtimant cette occaſion propre pour ſe faire Seigneur d'Alger, & pour acquerir quant & quant de grands Eſtats dans la Barbarie. Il témoigna qu'il eſtoit fort faſché de ce que les Chreſtiens donnoient tant d'incommoditez à ceux d'Alger; & répondit qu'il n'y auoit rien au monde qu'il ſouhaitaſt plus que de les deliurer de cette miſere, & que dans peu de temps il les iroit ſecourir. Les Ambaſſadeurs réjouis & tres contents de cette promeſſe, retournerent à Alger.

Cependant Barberoſſa ne perd point de temps. Il enuoye dix-huit Galleres chargées de Turcs, de munitions de guerre & d'artillerie, & luy auec ſes troupes Turqueſques & Mores vint par terre. Selim Eutemi Seigneur d'Alger, & les principaux Citoyens eſtoient fort aiſes du prompt ſecours que Barberoſſa leur donnoit: ils allerent au deuant de luy vne bonne iournée hors la Ville, pour le ſaluer, penſans qu'il venoit droit à

Alger. Mais Barberoſſa s'excuſa, diſant que pour quelques affaires de grande importance il deuoit permierement aller à Sargil, à 60. milles d'Italie d'Alger, ſitué ſur la mer, vers le Ponent, promettant de retourner en bref, & de faire ce qu'ils deſiroient de luy, & encore dauantage. Sur ces entrefaites il s'en va auec ſes troupes par terre vers Sargil, donnant ordre à ſes Galleres, qui eſtoient déjà à Alger, de nauiger incontinent vers Sargil, où eſtoit Car-azan, vn de ſes Capitaines, qui auoit commandé quelques Nauires Corſaires de ſon eſcadre.

Mais comme ce Car-azan penſoit faire plus de profit, & acquerir plus d'honneur en commandant, que d'eſtre commandé, il auoit debauché quelques Nauires de Barberoſſa, & eſtoit venu à Sargil, y faiſant des courſes profitables ſur la coſte d'Eſpagne, par l'aſſiſtance des Mores, qui demeuroient là, preſque tous natifs de Grenade, & de Valence, & ils s'y eſtoient retirez, quand Dom Ferdinand conquit la ville de Grenade l'an 1492. Car-azan étonné de voir ſi prés de luy Barberoſſa, trouua à propos de l'aller ſaluer, & de luy rendre les Vaiſſeaux & les ſoldats Turcs qu'il luy auoit débauchés: ſe fiant que Barberoſſa auec cette ſatisfaction ſeroit content. Mais bien loin de cela; Barberoſſa ſans receuoir aucunes excuſes, fit en ſa preſence trencher la teſte à Car-azan, prit tous ſes Nauires, Eſclaues & meubles pour butin, & les Soldats Turcs furent incorporez dans ſes troupes. Et aprés celà il contraignit le

peuple à le declarer pour leur Roy & pour leur Maistre. Et laissant vne Garnison de ses plus fideles soldats dans cette place, il retourna auec ses troupes vers Alger; & son armée Nauale fit de mesme. Estant venu à Alger, tout le monde le congratula, & principalement Selim Eütemi, logeant Barberossa dãs son Palais, luy faisant tout l'honneur, & le bon traitement, dont il se pût auiser.

Ce politique Pirate voulant faire accroire qu'il n'estoit venu à autre dessein, que pour les deliurer de la sujection des Chrestiens, le lendemain qu'il fut arriué fit faire vne trenchée, & dresser vne batterie pour battre le Fort des Chrestiens sur l'Isle. La batterie estant dressée, auant que de tirer, il enuoya dire par vn Turc au Capitaine qui y commandoit, que s'il se vouloit rendre, on luy donneroit des Nauires suffisants pour retourner luy & tous ses soldats en Espagne: & en cas de refus, qu'on les tailleroit tous en pieces. Le Capitaine répondit à cette sommation, que c'estoit en vain qu'on luy offroit des Nauires, & qu'on le menaçoit de la mort, & que cela n'estoit que pour des poltrons. Barberossa ayant entendu cette réponse, donna ordre de tirer continuellement; quoy que cette Isle ne fust distante de la ville que de trois cent pas, les balles nonobstant faisoient fort peu d'effet, & cela parce que son artillerie consistoit en petites pieces de campagne.

Au bout de vingt iours & autant de nuicts qu'on auoit continuellement battu le Fort

ſans aucun effet; les Bourgeois d'Alger commencerent à murmurer & à ſe plaindre ouuertement, de ce qu'ils auoient introduits dans leur ville tant de Turcs, qui faiſoient des violences inſuportables, & des menaces arrogantes aux Bourgeois. Le Prince Selim Eutemi eſtoit las de voir le peu d'eſtat que Barberoſſa faiſoit de luy, tant dans ſon propre Palais qu'en public, & Barberoſſa ne penſoit iour & nuit qu'aux moyens de ſe rendre Maiſtre de cette Ville & de ſon territoire. A la fin il prit reſolution (nonobſtant la grande courtoiſie qu'il receuoit) de tuer ſon hoſte Eutemi de ſes propres mains, & à force d'armes de ſe faire declarer Roy par ſes ſoldats, & meſme de contraindre les Citoyens d'Alger de le reconnoiſtre pour tel.

Pour executer ce deſſein, ſans quelque tumulte populaire, vn iour ſur le midy que Selim Eutemi entroit dans le bain de ſon Palais, pour ſe lauer auant que de faire la Sala ou Oraiſon du midy (comme c'eſt la couſtume des Turcs & des Mores, ſuiuant leur Alcoran) Barberoſſa qui eſtoit logé au meſme Palais, entra ſecrettement dans le bain aſſiſté d'vn de ſes gens: & trouuant le Prince ſeul, nud, & ſans armes quelconques, il le ſuffoqua & l'étrangla, laiſſant le corps ſur la place, & ſe retira ſecrettement du bain. Vn quart d'heure apres il retourna publiquement au bain, & faiſant l'étonné de voir le corps mort de ſon hoſte, il appella les domeſtiques, & leur dit que leur Maiſtre eſtoit

mort d'vne foibleſſe. Celà fut incontinent diuulgué : mais les Bourgeois connoiſſans déja le naturel cruel de Barberoſſa, iugeans qu'il auoit eſté l'autheur de la mort de leur Seigneur, ſe retirerent chacun dans leur maiſon, craignans quelque tumulte ou quelque maſſacre. D'autre part les Turcs eſtans déja auertis de ce qui s'eſtoit paſſé, parurent dans les ruës armez : & par l'aſſiſtance de quelques Mores menerent Barberoſſa à Cheual par les ruës principales de la ville, & à haute voix le publierent Roy d'Alger ſans que perſonne y contrediſt.

Le fils de Selim Eutemi, craignant la tyrannie de Barberoſſa, aſſiſté de ſes Domeſtiques ſe retira à Oran, où il fut bien receu des Chreſtiens. Ce Tyran ayant eſté declaré Roy par ſes ſoldats, fit appeller par deuant luy les plus riches Bourgeois, & leur promit de grandes franchiſes & priuileges, s'ils le vouloient reconnoiſtre pour Roy abſolu. Ce qu'ils firent plus par contrainte qu'autrement Il commença incontinent à faire forger de la monnoye, à fortifier l'Alcaçar (qui eſt le nom d'vne forteresſe de la Ville) où il fit mettre de l'artillerie & quantité de Turcs en garniſon. Apres quelques iours les Turcs ſe voyans Maiſtres abſolus d'Alger, commencerent à mal-traitter les Bourgeois, au commencement de paroles injurieuſes, & enſuite en les volant publiquement ; de ſorte qu'ils apperceurent clairement qu'il eſtoit bien plus doux d'eſtre tributaires des Chreſtiens, que ſujects des Turcs. Le gou-

uernement du nouueau Roy fut si rude, que les Bourgeois commencerent secretement d'auoir correspondance auec le Capitaine qui commandoit le Fort sur l'Isle, declarant que leur intention estoit de massacrer tous les Turcs, & de payer derechef tribut au Roy d'Espagne. Ce Capitaine leur promit assistance. D'autre part les Mores du pays du defunct Prince Selim Eutemi promettoient aussi assistance aux Algeriens, pour se venger tant de la mort de leur Seigneur, que pour s'exempter du grand tribut que ce nouueau Tyran Barberossa leur faisoit payer.

Les desordres de ce Pirate causerent vne ligue, qui se fit entre les Algeriens, les Mores de Mutija (Mutija est le Païs de Selim) & les Chrestiens de la forteresse. Le complot fut fait, sçauoir que grande quantité de ces Mores vn iour destiné entreroient dans la ville auec des armes cachées, sous pretexte de faire leurs marchandises, & qu'ils mettroient le feu à vingt deux Galliottes qui estoient à terre des deux costés de la ville. Et quand les Turcs sortiroient pour éteindre le feu, que les Bourgeois fermeroient les portes de la ville, & au mesme temps que les Chrestiens de la forteresse de l'Isle viendroient auec de petites barques à la ville pour donner secours aux Bourgeois. Mais cette entrepriſe fut découuerte par la grande vigilance de Barberossa, qui dissimula sagement ce qu'il sçauoit de leur dessein. Et aussi-tost il redoubla les gardes tant dans ses

Galliottes qu'aux portes de la ville, de ſorte que les Mores n'eurent iamais l'aſſeurance non pas de brûler les Galliottes, mais de les approcher.

Vn certain iour de leur Iuma (c'eſt le Vendredy qui eſt comme le Dimanche des Turcs) ce nouueau Roy vint comme de couſtume à la grande Moſquée pour dire la Sala, & comme les plus riches Algeriens eſtoient entrez, on ferma ſoudainement les portes ſur eux: & grande quantité de Turcs ſe preſenterent alentour de la Moſquée; de ſorte que les Algeriens ſe trouuerent aſſiegez, & de cette façon priſonniers. Alors Barberoſſa commença à declarer qu'il connoiſſoit & ſçauoit tres-bien leur deſſein, & commanda qu'on les liaſt pieds & mains. Ce commandement fut executé, & ſans differer dauantage il fit couper les teſtes à vingt Bourgeois: qu'il iugeoit les plus coupables, & ietter les corps & les teſtes dans les ruës. Apres que ces corps & ces teſtes eurent ſeruy de ſpectacle, on les enterra dans vn fumier. Tout celà arriua l'an 1517. Et depuis ce temps là iuſques à preſent les Algeriens ont ſouffert le gouuernement des Turcs de gré ou de force, ſans aucune parole de contradiction, & par conſequent ſujets des Turcs.

En la meſme année 1517. le fils de Selim Eutemi (lequel, cõme i'ay dit, s'eſtoit retiré à Oran) à la priere du Marquis de Comares General d'Oran par l'aſſiſtance du Cardinal Franciſco Ximenes, & de tous les Con-

seils d'Espagne, obtint vne armée nauale de dix mille hommes, pour chasser Barberossa & les Turcs d'Alger: car les Conseils d'Espagne iugeoient qu'il n'estoit point raisonnable, que ce grand Corsaire Barberossa se seruist d'Alger pour le refuge des Corsaires & des Pirates, qui incommodoient les Royaumes voisins. Cette armée, sous la conduite d'vn Cheualier appellé *Dom Francisco de la Vexa*, & du fils de Selim Eutemi, arriua proche de la ville d'Alger, mais il luy suruint vn mal-heur, comme l'an 1541. à Charles V. Empereur: car vne grande tempeste le surprit de telle sorte, que les Nauires se rompirent les vns contre les autres, & le reste donna en terre. Tellement que la plus grande partie de cette armée fut engloutie dans la mer, & les soldats noyez. Ceux qui auoient surmonté les dangers de la mer, furent ou tuez des Turcs, ou faits Esclaues, & fort peu retournerent en Espagne.

Ce malheur des Chrestiens augmenta de beaucoup le courage de Barberossa, & le rendit plus redoutable que iamais: car par ce desastre les forces du fils de Selim Eutemi, le vray heritier du Royaume d'Alger, estoient perduës, & luy sans espoir de se pouuoir remettre, & aussi les forces Chrestiennes fort affoiblies. Tous ces heureux succez rendirent aussi Barberossa si orgueilleux, si superbe, & si insupportable, que les Alarbes, qui demeuroient dans le plat Païs, sous la iurisdiction de ce Royaume, se

voyant si rudement traitez par le gouuernement du Turc, se resolurent de prendre pour leur Protecteur le Roy de Tunis: (c'est vn Païs distant d'Alger vers le Ponent de trente milles) les Ambassadeurs des Alarbes traitterent cette affaire auec le Roy de Tunis appellé *Hamidalabde*. Ce Roy considerant que Barberossa deuenoit de iour en iour plus puissant, & craignant ce mauuais voisin, promit secours aux Alarbes, à condition qu'ils feroient la guerre ensemble à ce Pirate : & en cas qu'ils le pussent chasser d'Alger, que les Mores donneroient ce Royaume à luy & à ses descendans. Cette condition fut acceptée par les Mores.

Le Roy Hamidalabde assembla dix mille Mores à cheual, tant de ses sujets, que de ses amis & confederez, & fit marcher cette armée au mois de Iuin de l'an 1517. vers Alger. Les Alarbes de la Iurisdiction du Royaume d'Alger, voyans cette armée, se declarerent ouuertement ennemis du Tyran. Ce qui fut cause que cette armée s'augmenta de iour en iour, tant de Caualerie que d'Infanterie. Barberossa bien auerty de tout ce qui se passoit entre les Alarbes & le Roy Hamidalabde, prepara les affaires pour la guerre, non seulement defensiue, mais offensiue. Toute sa confiance estoit en la valeur de ses Turcs Arquebusiers, desquels ses ennemis manquoient. Il laissa le Gouuernement de la ville d'Alger à son Frere Cheredin auec vne petite garnison. Et pour assurer la ville, il

mena auec luy vingt des plus riches Bourgeois. Il commença sa marche vers ses ennemis auec mille Turcs Arquebusiers, & cinq cent Mores de Grenade & de Valence.

Barberossa ayant marché 12. lieuës vers le Ponent, rencontra l'armée ennemie : & la bataille se donna fort rudement. Les Turcs & les Mores bien dressez auec la bonne conduite de leur Chef, mirent en déroute leurs ennnemis. Le Roy de Tunis voyant la confusion se retira plus viste qu'il n'estoit venu, & Barberossa poursuiuit sa victoire, le suiuant iusques à Tunis, où le Roy n'osa demeurer, de peur d'y estre assiegé. Il se retira de là vers le mont Atlas : & Barberossa sans aucune resistance prit la ville de Tunis, pillant tout ce que ce mal-heureux Roy auoit laissé dans son Palais : les soldats pillerent les maisons des Bourgeois. Barberossa demeura quelques iours pour se rafraischir à Tunis, & se fit peu de temps declarer par force Roy de Tunis par les Bourgeois, qui estoient restez. La renommée de cette victoire courut par toute l'Afrique : & comme en ce temps là les Mores du Royaume de Tremesen (qui est situé à cinquante lieuës de Tunis vers le couchant) eurent quelque different auec leur Roy : ils firent sçauoir à Barberossa, que s'il vouloit venir auec ses Turcs, ils le feroient Maistre de la ville, & de tout le Royaume.

Barberossa ayant entendu cette fauorable proposition, crût qu'il ne deuoit pas perdre

vne si belle occasion ; il écriuit vne lettre à son frere, qui estoit demeuré à Alger, qu'il luy enuoyast incontinent par mer dix petites pieces d'artillerie auec leur attirail ; ce que son Frere (ayant receu l'ordre) accomplit aussi tost, luy enuoyant cinq Galliotes chargées tant d'artillerie, que de poudre, balles, & autres munitions. Barberossa ayant receu cette prouision de gûerre, prit vne bonne quantité de viures, qu'il fit charger sur des cheuaux, & commença sa marche à grandes iournées vers Tremesen. Beaucoup de peuples Mores, par où il passoit, luy rendirent obeïssance, & quelques-vns le suiuirent, sous esperance de faire quelque bon butin.

Mais Aruch Barberossa se voyant si auant engagé dans ce Païs, eut peur que le Roy de Tunis, qui estoit chassé de son Royaume, ne retournast auec quelques Mores pour recouurer son Estat, & qu'il ne luy empeschast sa retraitte ; ou bien que le General d'Oran ne sortist auec ses troupes, & ne luy coupast chemin. Cela n'empescha pas qu'il ne fist marcher ses troupes dans le Pays, commandant à son troisiéme frere, appellé *Isaac Benijoub* de garder la Ville de Tunis auec deux cent Mousquetaires Turcs & quelques Mores. Il marcha quatre lieuës par de là Oran, où il rencontra Abuziien Roy de Tremesen, qui ne sçauoit rien de l'infidelité de ses sujets ; mais estant seulement auerty que Barberossa venoit, il trouua plus à propos de l'aller rencontrer en campagne auec

ſes troupes, que de l'attendre, & de ſe laiſſer enfermer dans vne ville, ne ſe fiant pas trop aux Citoyens de Tremeſen. Son armée conſiſtoit en ſix mille Cheuaux, & trois mille Fantaſſins.

Si toſt que ces deux armées furent à la veuë l'vne de l'autre, elles furent rangées en bataille à leur mode. La place eſtoit fort propre: car c'eſtoit la campagne raſe alentour d'Aganel. La bataille commença auec grande furie des deux coſtez: mais Barberoſſa eut incontinent l'auantage, à cauſe de la grande quantité d'Arquebuſiers, & de ſes petites pieces d'artillerie; de ſorte que les meilleures troupes du Roy furent deffaites, & luy contraint de ſe retirer à Tremeſen, où les Bourgeois ſes ſujets le prirent priſonnier, & luy trencherent la teſte, deuant que Barberoſſa y pût arriuer: & enuoyerent cette teſte par leurs Deputez à Barberoſſa, auec les chefs de la ville, luy promettant, comme ils auoient fait auparauant, obeïſſance. Deux iours apres il fit ſon entrée ſolemnelle dans Tremeſen, confiſquant les biens du Roy defunct, tant pour payer ſes ſoldats, que pour faire quelques fortifications à ladite ville: car il iugeoit que ſon voiſinage ſeroit peu agreable à ceux de la ville d'Oran (tout cecy arriua l'an 1517.) & pour s'aſſurer il fit incontinent confederation auec Muleyhamet, Roy de Fez, luy promettant aſſiſtance contre le Roy de Maroc, contre lequel Muleyhamet eſtoit en guerre ouuerte; à condition que Muleyhamet defen-

droit le Royaume de Tremeſen contre les Chreſtiens leurs communs ennemis. Barberoſſa pour jouïr plus à loiſir de ſes victoires, reſida toute l'année 1517. à Tremeſen, laiſſant à Alger pour ſon Lieutenant ſon ſecond Frere Cheredin.

Mais tous ſes bons ſuccez furent trompez par la Iuſtice diuine, parce que ſon troiſiéme frere appellé Iſaac Benijoub, qui commandoit les nouuelles conqueſtes de Tunis, & autres places, par ſes grandes exactions & tyrannies eſtoit deuenu odieux aux Mores du Pays : de ſorte qu'ils ſe reuolterent, & le tuerent auec tous ſes Turcs, excepté quarante, qui penſans ſe ſauuer furent tous taillez en pieces. Barberoſſa regrettoit grandement la mort de ſon frere, en differant la vengeance à vn temps plus propre. C'eſtoit au mois de Septembre de l'an 1517. qu'en Eſpagne arriua le Roy Charles (qui fut apres Empereur) auec vne puiſſante armée nauale. Le Marquis de Comares eſtant auerty de l'arriuée du Roy, alla en perſonne luy baiſer les mains, & luy donner vne ample relation de tout ce qui ſe paſſoit en Afrique. Et comme le Pirate Barberoſſa ſe rendoit de iour en iour plus puiſſant & plus redoutable, il conſeilla à ſa Majeſté d'éteindre ce nouueau feu. Et pour animer dauantage ſa Majeſté, il mena auec luy Abuchenmen Roy de Tremeſen, refugié à Oran, lequel obtint de ſa Majeſté dix mille ſoldats, pour faire la guerre à Barberoſſa, & aux Turcs. Ce qu'ayant entendu le Pirate;

il demanda auec instance secours au Roy de Fez, conformement à leur confederation mutuelle: mais voyant que le secours tardoit à venir, & que le Marquis de Comares estoit déja à Oran, & qu'il marchoit auec ses troupes vers luy; il iugea à propos, sans plus attendre le secours de Fez, de sortir de Tremesen auec 1500. Turcs & Andalous Arquebusiers, & cinq mille Mores à cheual.

Mais considerant que ce nombre de 1500. Arquebusiers estoit incapable de faire resistance à dix mille Chrestiens: (car il ne se fioit pas trop à sa Caualerie Morisque) il resolut de demeurer à Tremesen, attendant tous les iours le secours du Roy de Fez. Mais quand le Marquis de Comares fut à la veuë de Tremesen, Barberossa remarqua que les Bourgeois commençoient à branssler: c'est pourquoy il prit la troisiéme resolution, qui fut de se retirer auec ses Turcs de nuit, sans en donner auis aux Bourgeois, & de se retirer en fuyant vers Alger.

Cette resolution fut executée; mais à son premier giste le Marquis en fut auerty, lequel auec quelques Arquebusiers le suiuit auec vne telle promptitude, qu'il l'attrapa à huict lieuës de Tremesen, au passage d'vne Riuiere, qui s'appelle *Huexda*. Barberossa se voyant chausser les éperons de si prés, & tuer ses Turcs, se seruit de ce stratageme, pour gagner du temps à passer cette riuiere. Il fit semer sur le chemin grande quantité d'argent, de vaisselles, & autres choses de grand prix, croyant ainsi amuser les Chre-

ſtiens, tandis qu'il paſſeroit la riuiere ; mais ce valeureux Marquis encouragea ſes gens de tant de viues raiſons, qu'ils mépriſerent toutes ces richeſſes, pour prendre Barberoſſa vif, qui eſtoit à la riuiere, comme i'ay dit, pour la paſſer, quand les Chreſtiens chargerent furieuſement les Turcs qui fuyoient. Ce que voyant Barberoſſa, il tourna face vers ſes ennemis, ſe reſoluant de mourir en combattant genereuſement. Les quinze cent Turcs & Barberoſſa parmy eux ſe defendoient comme des Lions ; mais en peu de temps ils furent tous tuez, & ſe Tyran Barberoſſa auſſi.

Icy finirent tous les grands deſſeins de Barberoſſa, qui fut le premier qui introduiſit les Turcs en Barbarie, & leur enſeigna le moyen de tirer les richeſſes du Ponent, donnant le commencement à ce que les Turcs tiennent aujourd'huy en Barbarie. Le Marquis de Comares tres-content de cette victoire, retourna à Tremeſen auec la teſte de ce Tyran ſur vne pique pour trophée: & ſans aucune contradiction du peuple, il mit le Roy Abuchen-men en poſſeſſion de ſon Royaume. Et quatorze iours apres cette bataille le Roy de Fez Abdedu arriua proche de Milta auec vingt mille Mores à cheual, pour donner ſecours à Barberoſſa. Mais ayant entendu la deffaite de ſon armée auec ſa mort, craignant vn ſemblable malheur, il retourna par le meſme chemin qu'il eſtoit venu; & le Marquis laiſſant le Roy de Tremeſen rétably en ſon Royaume, retourna à Oran.

Vous voyez icy la mort de Aruch Barberoſſa, apres auoir demeuré quatorze ans en Barbarie, faiſant d'incroyables dommages aux Chreſtiens par mer, & aux Mores de Barbarie encore plus grand mal par terre: car il eſt le premier qui les a reduits en l'eſtat, où ils ſont maintenant, d'eſtre ſujets, & comme à demy Eſclaues des Turcs. Les nouuelles de la mort d'Aruch Barberoſſa en peu de iours furent annoncées à Cheredin Barberoſſa, frere Cadet du defunct, qui gouuernoit l'Eſtat d'Alger. Ce qui luy fut doublement ſenſible; pour la mort de ſon frere, & parce qu'il craignoit que le Marquis victorieux ne le vint aſſieger dans la ville d'Alger meſme: il prit donc reſolution d'abandonner la place, & de ſe retirer auec 22. Galiotes vers le Leuant. Mais quelques Corſaires luy conſeillerent d'attendre encore, pour voir où les Chreſtiens victorieux prendroient leur marche. Et voyant que le Marquis eſtant de retour à Oran, fit embarquer ſes gens pour retourner en Eſpagne: les ſoldats Turcs auec les Corſaires élurent Cheredin pour Roy & Capitaine general du Royaume d'Alger; auſſi ſa grande capacité meritoit la ſucceſſion de ſon frere.

Eſtant mis en poſſeſſion de ce Royaume, la premiere choſe qu'il fit, fut d'enuoyer vne gallere auec quelques lettres au grand Seigneur, luy donnant à entendre la mort de ſon frere, & pour luy demander protection & ſecours contre les Chreſtiens, promettant de payer Tribut, ou de remettre ce Royaume

entre ſes mains, auec tout ce qu'il poſſedoit en Barbarie. Le grand Seigneur ayant entendu cette nouuelle, non ſeulement y répondit, mais il luy enuoya vn ſecours de deux mille Turcs, acceptant l'offre qu'il luy faiſoit, à ſçauoir qu'on mettroit entre ſes mains la ville d'Alger auec ſes Eſtats. Tout cecy arriua au commencement de l'an 1519.

Vous voyez donc icy quand & comment la ville d'Alger eſt venuë entre les mains des Turcs. Il m'a ſemblé à propos de raconter en peu de mots cette petite Hiſtoire: parce que i'ay veu ſouuent des perſonnes mediocrement verſées manquer aux Hiſtoires, croyans qu'Aruch Barberoſſa auoit fait ces conqueſtes en Barbarie en qualité de General du grand Seigneur: mais il les a faites pour ſon propre intereſt, ſans aucun autre titre que de Pirate de mer, & de Tyran par terre.

L'an 1530. Cheredin ſe trouuant fort incommodé à cauſe de la fortereſſe, que les Chreſtiens tenoient ſur l'Iſle deuant le Port, reſolut de raſer cette Fortereſſe à coups de canon, & apres de faire vn Port de la ville iuſques à l'Iſle: qui eſtoit le meſme deſſein qu'Aruch auoit l'an 1516. car cette Fortereſſe eſtoit cauſe que les Nauires eſtoient obligées de ſe ſauuer à vn coſté de la ville proche la Porte de Babazon, en fort grand danger de perir auec la moindre tempeſte.

Cheredin Barberoſſa pour ſe rendre mai-

ſtre de cette Fortereſſe, commença ſon entrepriſe par ce ſtratageſme : Deux garçons Mores, par ſon ordre ſecret, s'allerent rendre à ceux de la Fortereſſe, diſans qu'ils vouloient ſe faire Chreſtiens. Ils furent bien receus, & le Capitaine qui commandoit dans la Fortereſſe, appellé *Martin de Vargas*, les prit en ſa maiſon, & les fit catechiſer pour les rendre capables de receuoir le ſaint Sacrement de Bapteſme. Et le iour de Paſque, quand le Gouuerneur & tous ſes ſoldats eſtoient à l'Egliſe, ces deux garçons allerent ſur vne petite tour, d'où ils donnerent le ſignal à ceux de la ville auec vn drapeau ; ce qui fut veu par vne ſeruante du Gouuerneur, laquelle auſſi-toſt fut auertir ſon Maiſtre de cette trahiſon, lequel ſortit incontinent de l'Egliſe auec tous ſes ſoldats ; & craignant les ennemis, il mit ces deux garçons en priſon, & les fit incontinent pendre tous deux à vne eminence, d'où ceux de la ville voyoient ce ſpectacle.

Cheredin Barberoſſa en fut auerty ſur l'heure, dont il fut faſché extrémement, comme ſi cela eut eſté fait au mépris de la Religion Mahometane. Il enuoya vn Eſquif de paix à la Fortereſſe, auec vn Renegat, appellé *Alcade Huali*, pour demander au Gouuerneur s'il ſe vouloit rendre, qu'on feroit bonne compoſition à luy & à ſes gens, autrement qu'on les feroit paſſer par les armes : le Gouuerneur fit réponſe, qu'il eſtoit étonné que Cheredin Barberoſſa, ſi eſtimé pour ſon experience dans les armes,

ne ſçauoit pas bien qu'il auoit affaire à des Eſpagnols, qui eſtiment l'honneur, & ſe moquent des menaſſes de leurs ennemis. De plus, qu'il eſtoit de la maiſon de Vargas, qu'il ne faiſoit pas gloire de l'antiquité de ſa nobleſſe, mais profeſſion d'imiter la vertu heroïque de ſes anceſtres, & qu'excité de ce bon deſir il attendroit tous les efforts de Cheredin Barberoſſa, & qu'il monſtreroit les armes à la main, qu'il eſtoit fidele à ſon Dieu, & à ſon Roy.

Cheredin ayant receu cette réponſe, fit prendre quelques groſſes pieces d'artillerie d'vn Galion François, qui eſtoit par cas fortuit deuant Alger, & quelques pieces qui auoient eſté fonduës à Alger à ce meſme deſſein, il y auoit quelques mois. Il fit dreſſer vne batterie le 6. iour de May de l'an 1530. auec laquelle il fit battre cette fortereſſe quinze iours & autant de nuits ſans ceſſe: & comme la diſtance n'eſt que de 200. pas, ou enuiron, les Mouſquetaires ne ceſſerent de tirer continuellement; de ſorte que le 16. de May, les murailles eſtans preſque toutes abatuës, & grande quantité des aſſiegez ou tuez, ou bleſſez, Cheredin s'embarqua auec 1300. Mouſquetaires & Archers Turcs dans 14. Galiotes; & eſtans arriuez à la Fortereſſe, ils mirent pied à terre ſans aucun obſtacle : car le Gouuerneur eſtoit bleſſé auec 53. ſoldats, dont la plus grande partie eſtoient bleſſez ou fort fatiguez, comme on peut facilement conjecturer, ayant eſté ſeize jours en alarme continuelle.

Le Capitaine Martin de Vargas se rendit sous quelques conditions, & au bout de trois mois qu'il eut esté en prison, il fut tué en la presence de Cheredin, sans aucune raison, à coups de baston; c'est ainsi que mourut ce valeureux Capitaine, emportant au Ciel la couronne du martyre, & laissant à ses successeurs vn exemple de valeur & de fidelité; lesquelles vertus sont tellement enracinées en cette illustre famille, que iusques à maintenant on trouue icy au Païs-bas des Cheualiers, non seulement heritiers de cette Maison illustre, mais aussi imitateurs des vertus de leurs ancestres, & qui seruent à l'Vniuers d'exemples de valeur & de fidelité. Apres le massacre de ce braue Capitaine, il fit faire par les Chrestiens Esclaues vn mole depuis la ville iusques à la Fortereſſe, qui fut acheué au bout de deux ans.

La Situation, Force, & Police de la Ville d'Alger.

LA Situation de cette fameuse demeure des Corsaires est sur le panchant d'vne Montagne, laquelle s'éleue peu à peu depuis la marine dans le Païs, representant à ceux qui passent sur la mer les degrez d'vn theatre, la varieté des edifices, qu'on y voit presque entiers, & fait trouuer la veuë fort agreable: il n'y a point de maison, de laquelle on ne puisse voir toutes les autres, de quelque part que l'on tourne les yeux, quand on est sur les terrasses d'icelles, dont elles

elles sõt couuertes. Elles jouïſſent auſſi toutes du plaiſir de pouuoir porter la veuë en mer iuſques à la circonference de la Sphere. La figure en eſt preſque quarrée, ayãt quelques trois mille pas de tour. Les murailles ſont de brique, baſties à la façon ancienne, de fortifier auec de petites tours quarrées: les foſſez ſont larges ſeulement de ſeize pas, & profonds d'vne pique, ſecs, pleins d'ordures, & mal entretenus, sãs eſtre couuerts d'aucunes fortifications au dehors; toute la ville eſt commandée des Collines qui l'enuironnent; les murailles ne peuuent ſeruir aux Habitans d'aucune defenſe, dautant qu'il n'y a aucun terre-plain derriere, mais le manquement de place en la ville les a contraints de mettre les maiſons ſur les ramparts, dont ils ſeruent de parois. Les ruës ſont fort étroittes, & ſe ferment de nuict auec des grilles de fer, hormis la principale, qui trauerſe la ville dés la porte de Babaloet, entre la grande Moſquée & le Palais du Baſſa, iuſques à la porte de Babazon, laquelle eſt ſans aucune cloſture. Il y a pluſieurs Moſquées; le Palais du Baſſa eſt vn baſtiment public pour ceux qui ſont pourueus de cette Charge, fort bien conſtruit à la moderne. Depuis l'an 1650. vne partie de la garniſon eſt logée en cinq grandes maiſons publiques, baſties en quarré, auec vne grande court au milieu, laquelle peut ſeruir de place d'armes; la grandeur de chacune d'icelles contient enuiron 600. ſoldats, leſquels ont chacun leur demeure particuliere ſans

rien payer: les ſoldats les mieux accommodés, loüent vn apartement en d'autres grandes maiſons de tres-bonne fabrique moderne, qu'ils appellent *Fondouques*, qui appartiennent aux particuliers. Le Chaſteau qu'ils appellent *Alcazabar*, n'eſt autre choſe que la partie de la ville, qui regarde le midy, coupée & retranchée d'vn mur, qui commence depuis le rempart qui eſt à l'Orient, iuſques au rempart qui eſt à l'Occident. A trois cent pas de la ville, il y a dans la mer vne petite Iſle, laquelle l'an 1530. fut jointe à la ville par vn mole, fait pour la ſeureté des Nauires & des Galeres, laquelle au commencement de l'année 1562. a eſté emportée d'vne furieuſe tempeſte auec la perte de pluſieurs vaiſſeaux & Galeres. Il y a encore quelques fortereſſes de peu de conſideration hors la ville, dont la principale eſt celle qui fut baſtie par Aſan Baſſa, l'an 1545. à 1700. pas de la ville, ſur vne colline, au meſme lieu, où l'Empereur Charles le Quint auoit planté ſa Tente l'an 1541. Prés de ce lieu eſt la ſource de la Fontaine, laquelle fournit à la ville l'eau douce qu'on y a beſoin, ſans en auoir autre que de la pluye conſeruée en quelques Ciſternes: elle eſt conduite ſur des arcades à la Romaine, & ſe diuiſe dans la ville par des tuyaux ſous terre, leſquels rempliſſent les Reſeruoirs qui ſont en pluſieurs endroicts tant au haut qu'au bas de la ville, iuſques auprés de la porte de la marine, où toutes les branches ſe raſſemblent en vn tuyau, lequel porte le

reſte de l'eau à la mer, où les Vaiſſeaux & les Galeres viennent prendre leur prouiſion neceſſaire. Il y a à chaque Reſeruoir vne canelle, qui verſe continuellement de l'eau de cette ſource auec vn gobelet, qui y eſt attaché, pour la commodité de ceux qui veulent boire. Ceux qui deſirent auoir de l'eau de ces Fontaines, ſont obligez de garder leur rang, & d'attendre leur tour, horſmis les Iuifs, leſquels doiuent auoir patience & ceder à tout Eſclaue, qui vient apres eux, & d'y aller les derniers. L'eau qui coule à terre, entre dans les troux qui ſont auprés de ces Fontaines, & va dans de certains conduits & cloaques ſous terre, qui emportent auec eux toutes les immondices des priuez de la ville, qui répondent tous ſur ces cloaques, leſquels de tous les endroits de la ville s'vniſſent en vne ſeule, auprés des trois portes des Magazins, où toutes ces ordures roulent en la mer continuellement iour & nuict. Les cent mille ames qui compoſent le peuple de cette ville, ſe partagent en douze mille Turcs ſoldats de la garniſon ordinaire, trente ou quarante mille Eſclaues de toutes les Nations du monde, & le reſte Bourgeois Algeriens, Mores, Moriſques, & Iuifs, & quelques Marchands Chreſtiens. Le ſouuerain gouuernement de tous ceux-là eſt chez le Baſſa, lequel ne ſe faſche point d'eſtre flatté du nom de Sultan. Il reconnoiſt le grand Seigneur de bouche, mais il tient fort peu de compte de ſes ordres, de ſes paſſeports, ou des Traictez qu'il a faits

auec les autres Princes Souuerains, s'il ne les a auoüé. La ſoldateſque luy eſt plus redoutable que le grãd Seigneur, auſſi n'a-t-il autre ſoin que de leur faire liurer promptement la paye au renouuellement de chaque Lune, ſans laiſſer écouler trois heures, s'il ne veut eſtre maſſacré, ou à tout le moins mis en priſon. Les Finances pour cét effet luy reuiennent des tributs que les Alarbes & quelques Roytelets, Mores d'Afrique des enuirõs d'Alger, luy payent, des contributions du peuple, & du tantiéme des priſes. Le Baſſa doit prẽdre garde à ne pas exceder ſon droict, & de ne prendre pas plus qu'il ne luy appartient, à peine d'attirer ſur luy la furie des ſoldats, laquelle luy pronoſtique vne mort inéuitable; comme elle fit l'an 1661. au mois de Septembre à Ramadan Baſſa, auquel & à 28. perſonnes de ſon Conſeil, les ſoldats couperent la gorge, iettans les corps aux chiens dans la ruë, pour s'eſtre fait adjuger par ceux de ſon Conſeil vne portion de bled d'vne priſe, plus grande que n'eſtoit ſon droict de tantiéme. Le reſte de ſon Conſeil eſtant contraint de s'enfuir vers la marine, où ils s'emparerent d'vne barque de Peſcheur, auec laquelle ils s'éloignerent de terre, & de la furie des ſoldats mutinez, mais ils furẽt pris des Maltois. Apres cét exploict les Soldats tirerent de priſon vn autre Baſſa, qu'ils auoient empriſonné, il y auoit quelques années, pour n'auoir pas ponctuellement payé la ſolde, & luy donnerent derechef le gouuernement en l'exhortant à

bien-faire; ce qu'il oublia trois iours apres, ne ſongeant qu'à ſe vanger d'vn Aga ou Maiſtre de Camp, lequel auoit pourſuiuy ſon premier empriſonnement : & pour executer ſon deſſein, il promit dix mille Patagons à deux ſoldats, à condition d'aſſaſſiner ſon ennemy; ce qu'ils entreprirent, & allerent auec reſolution chez l'Aga, & demanderent à luy parler. L'Eſclaue Chreſtien, natif de Majorque, qui leur parla, iugeant à leur mine & aux cimeterres qu'ils auoient, contre la couſtume des ſoldats, qui ne portent que de longs coûteaux, lors qu'ils vont par la ville, qu'ils cachoient en leur cœur quelque mauuaiſe entrepriſe, répondit que ſon Patron eſtoit ſorty, encore qu'il ne le fuſt pas; & le rapporta auſſi-toſt à ſon Maiſtre, qui ayant deſcouuert le deſſein du Baſſa, en fit ſes plaintes aux ſoldats, qui ſe mutinerent, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & l'enfermerent entre quatre murailles ouuertes par deſſus, ſans y laiſſer plus d'eſpace que de pouuoir eſtre aſſis, auec vn trou pour luy bailler à manger. L'Aga remercia les ſoldats de leur prompte Iuſtice, s'offrant pour Baſſa, auec promeſſe d'augmenter leur paye d'vne double par Lune, ce qu'ils accepterent. La neceſſité de cette prompte paye oblige le Baſſa de n'auoir autre but en toutes ſes actions que d'auoir de l'argent, ſoit par iuſtice ou par violence, par rupture de traittez, ou par vne mauuaiſe interpretation d'iceux. Cette derniere raiſon fut la cauſe que ſa Majeſté de la grand'Bretagne en Aouſt

1661. enuoya ſon Admiral Milord Montagu auec dix-huict Nauires de guerre deuant Alger, pour demander reparation de ce que les Corſaires auoient enleué hors des Vaiſſeaux de ſes Sujets les perſonnes qui n'eſtoient point Anglois, auec leurs Marchandiſes, contre la paix faite auec l'Angleterre. L'Admiral arriua deuant cette ville le 22. d'Aouſt 1661. enuoyant en terre ſon Lieutenant auec lettres de creance, pour faire ſes plaintes au Baſſa, & à la Duane; mais l'Admiral n'eut point d'autre ſatisfactiõ, que d'auoir retiré de la Ville le Conſul Anglois, & fait greſler ſur les baſtimens d'icelle vn nombre de balles de ſon Canon. Ce Baſſa trompe ſouuent ſes Confederez, & prend leurs Marchandiſes, forçant à coups de baſton les Maiſtres des Nauires de confeſſer que les biens chargez appartiennent à d'autres Nations; ou s'il n'vſe de cette rigueur, l'on ſequeſtre les biens ſur le meſme ſujet; & pendant qu'on fait mine de verifier le fait, on vend le tout, & puis ſous quelque mauuais pretexte, l'on declare la priſe bonne. Et pour auoüer la verité, il eſt tres-difficile au Baſſa de bien obſeruer la paix, auec quelque Nation que ce ſoit, s'il veut eſtre aymé des ſoldats, dautant que le tantiéme qui luy reuient des priſes, fait la plus grande ſomme de ſes Finances; ce qui ne ſeroit pas, s'il obſeruoit exactement la paix auec quelque Nation, laquelle auroit tout le trafic par la nauigation libre, & ainſi il y auroit fort peu de priſes ſur les autres Nations, & ſon

reuenu de tantiéme se reduiroit à vne petite somme, ou à rien. Les 12000. soldats, auſquels consistent les forces ordinaires du Bassa, sont presque tous Renegats, gens perdus, sans Religion & sans conscience, fugitifs de la Chrestiété & de la Turquie pour l'enormité de leurs crimes, auſquels cette ville sert d'azyle & de refuge, meſme contre la colere du grand Seigneur, comme i'ay veu l'an 1640. à mon arriuée à Alger, lors que l'on me monstra Sigala, fils de ce fameux Admiral, Renegat Genois du meſme nom, lequel s'estoit refugié en cette ville, pour éuiter d'estre estranglé, comme c'est leur coustume, à cause qu'en l'an 1636. estant commandé par le grand Seigneur, d'escorter auec vne esquadre de Galeres les Nauires du tribut annuel d'Egypte, & des autres richesses qui s'y ioignent pour la seureté; il auoit abandonné ses Galeres, & estoit descendu à terre, pour s'amuser aux femmes, & pour faire bonne chere; & pendant son absence les Maltois prirent l'occasion d'enleuer celuy des nauires qui portoit le Tribut & les plus pretieuses marchandises, ce qui auoit contraint Sigala de se sauuer auec sa galere à Alger, où il s'entretenoit de ce qu'il gagnoit en course, iusques à la mort du Sultan Amurat, & qu'il eut obtenu pardon du Sultan Hybraïm son frere & successeur. Les Soldats obseruent les ordres du Bassa s'ils les approuuent, ils l'obligent de les changer s'ils n'ont pas enuie de les suiure, & commandent plus au Bassa, qu'ils ne sont commandez de luy.

L'an 1642. vn Roy tributaire d'Alger refusa de payer le Tribut, se mettant en campagne auec vne armée, le Bassa Yssouf n'auoit pas enuie de luy faire teste, s'excusant sur son indisposition ; mais son excuse ne fut point receuë, il fallut y aller, s'il vouloit conseruer sa vie & sa Charge: les soldats neantmoins luy firent la grace de faire le voyage auec la commodité d'vne galere autant qu'il se pouuoit ; mais comme ils auoient la pensée, que le Bassa les abandonneroit par sa fuite, ils l'accompagnerent d'vne autre galere mieux equipée de vogueurs & de soldats, auec ordre de contraindre le Bassa à reprendre terre au lieu assigné, ce qu'il fit sans replique.

Il y a des Renegats de toutes les Nations Chrestiennes, ayant trouué de mon temps entr'eux plus de trois mil François. Autrefois les Renegats ne pouuoient seruir de soldats entre les Turcs & les Ianissaires, & les Turcs & les Ianissaires ne pouuoient aller en course, mais Mahomet Bassa, pour remedier aux ialousies & aux querelles qui en arriuoient, reconcilia les Renegats auec les Turcs, permettant l'an 1568. aux vns & aux autres la solde & la course sans difference. Les Mores, les Morisques, les Algeriens, les fils des Turcs nez d'Alger, les Iuifs renegats, ne sont point receus pour estre Soldats ; mais les Iuifs qui veulent seruir deuant que de renier, mangent du lard, & disent que par ce moyen ils sont deuenus Chrestiens, & alors ils renient auec les solemnitez que font les Chrestiens.

Le gage des ſoldats eſt de huict doubles Moriſques par Lune, comme nous diſons par mois, chaque double vaut douze patars de noſtre monnoye, ſelon le nombre des années de ſeruice, s'accroiſſent les doubles du gage, & ils reçoiuent tous les ans vne double parLune plus qu'auparauant. De meſme, s'il eſt nay au grand Seigneur vn fils de la Sultane, vne double; ſi quelque ſoldat a tué ſon ennemy en eſcarmouche, & s'il en a apporté la teſte, vne double; s'ils ont quelque rencontre d'importance auec les Alarbes rebelles, le Baſſa leur promet vne double par Lune d'augmentation : mais toutes les doubles accruës par Lune ne peuuent exceder le nombre de quarante.

Les ſoldats libres ont plus de priuilege que ceux qui ſont mariez, ceux-cy n'ont point de pains par iour, les libres en ont quatre. La paye doit eſtre exacte & preciſe, comme i'ay dit cy-deuant. La crainte qu'ils ont des Chreſtiens n'eſt pas la raiſon pour laquelle le Baſſa entretient vn ſi grand nombre de ſoldats, mais c'eſt afin qu'il ſe rende redoutable à ceux d'Alger, aux Alarbes, & aux petits Roys, qui luy payent tribut, contre leſquels on les enuoye, s'ils ne viennent aſſez toſt eux-meſmes. Les ſoldats font peu ou point de garde dans la ville d'Alger, mais vn Guet qu'ils appellent *Meſuart*, fait toutes les nuicts la ronde par les ruës, auec 25. perſonnes. Aux portes il n'y a que deux ou trois hommes. En Eſté Alger eſt preſque depourueu de garniſon, car vne partie des ſoldats

eſt lors à Tremeſen, Bugy, Sargel, & autres places qui dependent d'Alger ; ils ont couſtume de changer ſouuent les garniſons, & de renuoyer celle d'vne place à l'autre. Vne autre eſt enuoyée par bandes de cinq ou ſix cent, trente ou quarante lieuës dans le Pays, pour preſſer les Alarbes, & pour receuoir le Tribut : & la plus grande partie eſt occupée à la courſe ſur la mer.

Ie vis l'eſté de l'an 1641. que les 65. Nauires Corſaires & quatre Galeres, qui furent lors en mer, chacun à ſa fortune, eſtoient preſque tous équipez des ſoldats de la garniſon. Le reſte qui ne vont point en courſe, ny aux poſtes cy deſſus ſpecifiez, ſont à leur aiſe, & ſe vont diuertir en leurs maiſons des champs, à deux ou trois lieuës de la ville. Les Bourgeois & les originaires du Pays, ſont ennemis irreconciliables de la garniſon.

Il n'y a qu'vn Conſeil, qu'ils appellent *la Duane*, lequel auec le Baſſa reſoud toutes les affaires d'Eſtat & de Iuſtice. Ce Conſeil s'aſſemble ordinairement trois fois la ſemaine dans vne galerie du Palais du Baſſa ; Il eſt compoſé de 40. perſonnes. Le Baſſa eſt aſſis comme les Tailleurs ſur vne table, de la hauteur de deux pieds, éloignée du mur, couuerte d'vn tapis velu, & ſi longue, que douze des principaux y peuuent prẽdre place, de la meſme façon que celle du Baſſa, ſix à droite, & ſix à gauche ; le reſte des Conſeillers ſe tiẽnent debout, rangez aux deux bouts de la table, au trauers de la galerie, formans vn cercle, auec le ſeuïl de l'Arcade. Le Baſſa

tient le plus ſouuent dans ſa main vn Eſuentail de plumes : c'eſt luy qui prononce ſur l'affaire deliberée, & la pluralité des voix l'emporte ; mais ils ont cela de particulier, qu'ils recommencent à recueillir les auis de tous, tant que quelqu'vn, encore qu'il ſoit le dernier, aura allegué de nouuelles raiſons, pour, ou contre. Ce Conſeil prend connoiſſance de toutes les cauſes des ſoldats : les Procez des Bourgeois ſe terminent deuant le Caya ſeul, qui eſt comme le Lieutenant du Baſſa, chacun doit pourſuiure & defendre ſa cauſe en perſonne, ſans aſſiſtance d'Aduocat, Procureur, ou Greffier. Les fameux Larrons, homicides, & autres grands criminels ſont punis de mort, s'ils ſont Mores ou Iuifs ; mais les ſoldats ſont ſupportez de leurs Agas, qui trouuent toûjours des excuſes, ſi le delict n'eſt contre vn autre ſoldat. Vne accuſation prouuée par deux témoins, ſuffit pour la condamnation. Celuy qui perd ſa cauſe, reçoit quelques coups de baſton par deſſus l'obligation, d'accomplir le iugé. Si l'accuſation eſt trouuée malicieuſe, l'Accuſateur doit porter la punition conforme au crime impoſé. Le peché abominable n'eſt point puny. Pour ce qui regarde les grimaces de leur Religion, elles ſont ſemblables aux autres de toute la Turquie. Voilà briévement l'eſtat & le gouuernement de la ville d'Alger, en laquelle les miſeres de l'eſclauage ont conſomé la vie de ſix cent mille Chreſtiens, depuis l'an 1536. que Cheredin Barberoſſa l'amit ſous ſa puiſſance. On ne peut s'imagi-

ner la raiſon, pourquoy ſon gouuernement ſi mal ordonné, a pû durer ſi long-temps, rendant ce trou redoutable à toute l'Europe, veu que ſon aſſiette, munition, & forteresſe ne ſont aucunement conſiderables. I'aduouë que les Princes Chreſtiens auront toûjours raiſon de ſe ſouuenir de l'entrepriſe de ce grand Monarque Charles le Quint, faite ſur cette ville l'an 1541. auec vne iſſuë infortunée; mais i'eſpere que cela ne détournera pas leurs genereuſes penſées, de trauailler au bien de la Chreſtienté. Pluſieurs accidens concoururent au voyage de ce grand Empereur, qui ſe peuuent éuiter, ou ſont particuliers à cette expedition; la ſaiſon pour l'execution de la priſe d'Alger fut l'Automne, auquel la mer Mediterranée n'eſt pas moins troublée que les autres, pour les tempeſtes & les orages, leſquelles couperent les viures a cette armée, & mirent à fond le bagage, & l'artillerie. La garniſon eſtoit pour lors toute de retour, les vns de leur courſe, les autres de leurs expeditions ſur les Alarbes & les tributaires; la diſſenſion des Capitaines de l'Empereur y concourut auſſi; & nonobſtant toutes ces trauerſes, Aſan Baſſa Capitaine genereux, Renegat natif de Sardaigne, éleué par Cheredin Barberoſſa, & tout le peuple d'Alger, ne laiſſerent pas d'eſtre en peine faute d'eau douce, dont on auoit detourné la ſouree, auſſi ils n'oſerent iamais attribuer la deliurance à leur valeur, mais leur opinion dure encore, qu'vn Marabout ou Sanſon, qui viuoit alors prés de la ville,

fit vn miracle, battant la mer auec ſon baſton, ce qui cauſa cette horrible tempeſte; ayans erigé à la memoire de ce Marabout vne Chapelle hors la porte de Babaloet à gauche, où il eſt enterré, que les Turcs ont en reuerence, comme nous les lieux de deuotion, aſſurans que ſi l'armée Chreſtienne retourne les voir, qu'ils exciteront la plus grande tempeſte qui fût iamais, iettans dans la mer les os de ce Marabout. Voilà en quoy ils ſe perſuadent, que conſiſtent leurs forces pour ſe defendre contre les Chreſtiens.

I'eſpere que le Lecteur aura la bonté de m'excuſer, ſi i'ay abuſé de ſa patience au recit de l'antiquité & aſſiette d'Alger, croyant y eſtre obligé par la faute de quelques Chronologiſtes, qui confondent les années, les noms, & les Nations, prenans les Turcs pour les Mores. Touchant la deſcription plus ample, de la ville & de ſes fortereſſes, les mœurs des habitans, des Corſaires, des Marchands, des Meſtiers, de leurs habillemens, des Marabouts ou Santons, des ceremonies, des exercices des femmes, des Feſtes de Paſques, des vices & des vertus, & ce qui s'eſt fait au ſiecle paſſé en cette ville, ie l'ay eſtimé ſuperflu, comme eſtant choſes vulgaires, rapportées par quantité d'Hiſtoriens, qui parlent des Turcs en general; les curieux le ſçauent, & les ignorans le feroient paſſer pour friuole; comme ils feront peut eſtre tout ce que ie dis & écris, tant au diſcours de mon voyage, qu'en mes Relations.

RELATIONS PARTICVLIERES DV SIEVR EMANVEL D'ARANDA, durant son Esclauage.

RELATION I.

Histoire d'vn Religieux Espagnol, Esclaue à Alger.

VN Espagnol, qui s'appellera icy Domingo, ayant l'an 1626. pris à Seville l'habit de Religieux, d'vn des principaux Ordres; apres auoir acheué l'an de son Nouitiat, s'obligea aux trois vœux accoustumez: quelques années apres il fut promeu à la Prestrise dans le mesme Ordre.

Mais cette vie ne plut point du tout à Domingo, tellement qu'il abandonna le Cloistre, & se retira en habit de Prestre au Royaume de Portugal, en vne petite Bour-

gade : où apres auoir ſéjourné quelque tẽps, par ſon addreſſe il obtint vne Cure aux champs. Cette vie à la fin ne luy fut pas plus agreable que celle de Religieux : de ſorte qu'il changea l'habit de Preſtre en celuy de ſeculier ; & fit ſa reſidence à Liſbone, ville Metropolitaine de Portugal, où il ſe maria, & au bout d'vn an il eut vn fils. Quelque temps apres ſa femme ſe trouua encore enceinte : Domingo ſe voyant chargé d'enfans, & n'ayant pas dequoy ſubſiſter, ſe fit ſoldat, pour aller habiter vn Païs nouuellement conquis par les Portugais, ſitué ſur la riuiere des Amazones aux Indes; où il deuoit receuoir gages pour ſa femme, pour ſon fils, & pour les enfans, qu'il auroit en ce Païs.

Domingo ſous telles conditions s'embarqua l'an 1639. & apres auoir eſté quelques heures en mer, les douleurs d'enfant pritent à ſa femme, qui accoucha d'vn ſecond fils dans le vaiſſeau, où l'on baptiſa l'enfant, & le Capitaine, que ie connois, fut le Parrain. Quelques iours apres ils apperceurent quelques Corſaires Turcs : & apres vne petite eſcarmouche le nauire fut pris & mené à Alger.

On vendit les priſonniers: Domingo pour euiter l'eſclauage, va trouuer les Iuifs, & leur dit qu'il eſtoit Iuif, les priant de le vouloir rachepter auec ſa femme, & ſes enfans. Les Iuifs qui ſont ordinairement plus auares que prodigues, commencerent à l'examiner: il répondit ſur le champ à leurs demãdes en langage Hebraïque; de ſorte qu'ils

adjouſtoient foy à ſes paroles. Enfin ils dirent qu'ils le racheteroient, s'il pouuoit dire ſa Tribu, & dans quel Regiſtre eſtoient écrits les noms de ſes parens : il répondit auec vne merueilleuſe aſſurance, *Au Regiſtre de la Sinagogue de Veniſe, où vn tel Rabi donnera atteſtation de tout ce que i'ay dit.* Les Iuifs écriuirent incontinent à Veniſe, où ayant examiné tous les Regiſtres, on n'y trouua rien touchant Domingo. Les Iuifs d'Alger ayant receu cette réponſe de Veniſe, furent bien eſtonnez, & crurent qu'il eſtoit vn trompeur.

Domingo, qui ſe trouua priué de l'eſperance de ſa liberté par ce moyen, prit vne autre voye : il s'addreſſa à deux Peres Redempteurs, qui eſtoient venus de Valence en Eſpagne ; & ſçeut ſi bien faire, qu'ils racheterent ſa femme & ſes deux enfans, & les menerent auec les autres Eſclaues rachetez en liberté : il demeura cependant eſclaue au logis d'vn tres-honneſte homme, Meſtre de Camp reformé, qu'on appelloit *Saban Galan Aga.*

Apres le depart de ſa femme & de ſes deux enfans, il deuint amoureux d'vne Eſclaue tres belle Angloiſe au logis de ſon Maiſtre: mais par la bonne garde de ſa Maiſtreſſe, il ne pouuoit paruenir à l'effet qu'il deſiroit: neantmoins l'amour qu'il auoit, luy fit trouuer vn moyen pour amuſer ſa Maiſtreſſe, & tromper l'Angloiſe. Il dit à l'Angloiſe que ſa femme eſtoit morte, & qu'au cas qu'elle ſe voulût marier auec luy, qu'il la rachete-

roit, & qu'il eſtoit arriué dans la ville vn ordre de trois mille ducats pour luy, qui ſuffiroient pour la rançon de tous deux. L'Angloiſe amoureuſe en apparence de Domingo, accepte l'offre; & Domingo pour faire reüſſir ſon deſſein, alla chez vne vieille femme More, riche & auaricieuſe, & luy dit: *Mademoiſelle, l'eſperance d'vne bonne recompenſe me fait venir icy, pour vous donner auis d'vne marchandiſe, à laquelle vous gagnerez pour le moins deux mille ducats.* Cette auaricieuſe demanda incontinent, quelle ſorte de marchandiſe c'eſtoit, auec promeſſe d'vne grande recompenſe; Il luy dit: *Il y a au logis de mon Maiſtre vne Eſclaue Angloiſe de bonne maiſon, ce que mon Maiſtre ne ſçait pas: & outre cela il y a en la ville vn ordre ſecret pour la racheter quand elle deuroit couſter trois mille ducats. Si vous ſçauez bien tenir le ſecret de ce que ie vous dis, vous l'acheterez de mon Maiſtre pour quatre ou cinq cent ducats.*

Ce conſeil pleut ſi fort à l'auaricieuſe, que ſans delay & ſans s'informer dauantage, elle alla trouuer la femme de Saban Galan, & luy demanda ſi elle vouloit vendre ſon Eſclaue Angloiſe; mais la femme de Saban Galan répondit qu'elle n'auoit point affaire d'argent. La Vieille auaricieuſe repliqua: *Eſtimez-la autant qu'il vous plaira, ie la voudrois bien auoir.* Enfin apres vne petite conteſtation le marché ſe fit pour cinq cent ducats. On liura l'Angloiſe à la Vieille, qui la receut auec vn grand contentement. La mal-

heureuſe Angloiſe ſe voyant venduë, & liurée, & le prix payé, croyoit que tout cela ſe faiſoit auec l'argent de Domingo, s'imaginant fermement ioüir déja de ſa liberté, & ſe tenant heureuſe d'auoir rencontré (comme il luy ſembloit) vne bonne fortune: mais elle eſtoit bien loin de ſon compte. Domingo cependant ne ceſſa de l'importuner, y appellant (pour la confirmation de ſon amour vray & ſincere) Dieu & le Ciel pour témoins, & luy faiſant mille promeſſes auec ſermens. Dequoy il la ſçeut ſi bien aueugler, qu'elle condeſcendit entierement à ce qu'il voulut, s'abandonnant à luy, eſperant auec impatience de partir delà pour la Chreſtienté: & la Vieille d'autre coſté n'attendant pas auec moindre impatience les 3. mil ducats.

Domingo les entretint de ſes tromperies, ſans que l'vne ſçeut rien de l'autre: continuant cependant toûjours le ieu. L'Angloiſe à la fin ſe trouua enceinte, & au bout du terme accoucha de deux enfans. Bon butin pour l'auaricieuſe au lieu de ſes trois mil ducats. Ce fut alors que la tromperie de Domingo fut découuerte: & qui pis eſt, ſon Maiſtre entendant l'affaire, le voulut mettre ſur la galere, comme vn trompeur & vn impoſteur: car il auoit promis à ſon Maiſtre vne bonne rançon. Domingo pour éuiter le mal, dont ſon Maiſtre le menaçoit, trouua vne nouuelle ruſe: il vint à vn des bains, où ſont les Egliſes des Catholiques, voulant dire la Meſſe, pour viure auec les aumoſnes, comme font les Preſtres Eſcla-

ues. Les Eſpagnols & les Portugais, qui cõnoiſſoient Domingo & ſa femme, s'y oppoſerent, diſant qu'il eſtoit vn *Schelm*, & qu'il eſtoit marié. *Il eſt vray*, dit-il, *que ie ſuis marié, mais ce mariage eſt nul, parce que ie ſuis & eſtois Religieux & Preſtre auant que de me marier*; ſouſtenant nonobſtant le paſſé, qu'il demeuroit Preſtre. Les Maiſtres de l'Autel de l'Egliſe trouuerent qu'il eſtoit à propos d'écrire ſur cette affaire à l'Eueſque de Ceuta: (car Alger eſt compris dans ſon Dioceſe) l'Eueſque ayant receu ces nouuelles, deffendit à Domingo de dire Meſſe, ſur peine d'eſtre excommunié. Surquoy Domingo répondit: *Ie ſuis Religieux, & ſous mon Prouincial, & ſubjet à ſon commandement: ainſi l'Eueſque n'a aucun pouuoir ſur moy.*

Diſpute trop difficile pour eſtre demeſlée par les Eſclaues Chreſtiens. On enuoya l'affaire à Rome, & peu de temps apres il arriua à Alger vn Pere Capucin, enuoyé exprés de Rome, Italien de nation; qui venoit ſur vn Nauire de Marſeille, ſous pretexte de faire le rachat de quelques Chreſtiens, & auec lettres du Roy Tres-Chreſtien, pour des affaires particulieres. Ce bon Pere entendit les raiſons de Domingo d'vn coſté, & d'autre part ce que les Chreſtiens diſoient de luy; & faiſant droit, il ordonna que Domingo ne pouuoit dire la Meſſe, mais qu'il pouuoit bien frequenter les Egliſes. Ce que les Portugais auoient voulu empeſcher. Ie l'ay veu depuis chanter dans cette Egliſe, comme il faiſoit encore, quand ie fus mis en liberté.

RELATION II.

De la valeur d'vn Capitaine Hollandois, qui se deffendit seul contre cinq Galeres Turques, & deux Brigantins, & les mit en déroute.

L'An 1641. au mois de Septembre le Caja du Bassa de Tripoli arriua à Alger (Caja est le Lieutenant) auec vne Galere ornée d'étendarts, de drappeaux, & banderolles de soye, brodées auec des croissans Ottomans entrelassez, quelques trompettes, & autre Musique nauale: les soldats estoient tous Turcs éleus ou renegats, bien couuerts, & mieux encore armez à leur mode. Les Esclaues vogueurs de cette Galere estoient presque tous Russes, & Moscouites, qui semblent par leur naissance estre destinez au trauail.

Ce Caja estoit venu à Alger pour acheter deux cent cinquante Esclaues, tous Espagnols ou Italiens, que le Vice-Roy de Tripoli vouloit enuoyer pour present à Constantinople au grand Seigneur. Cette Galere auoit esté quelques jours deuant Alger, durant lesquels Alli Pegelin Capitaine general des Galeres en preparoit quatre, pour faire la derniere course de cette année. Le Caja commandant sur cette Galere de nopees (ie l'appelle ainsi: car elle estoit plus propre à porter vne nouuelle mariée, qu'à écumer) dit à Pegelin, qu'il vouloit aller auec luy, & suiure sa fortune, esperãt quelque bon butin. Il part d'Alger auec Pegelin, & au bout de quatre iours ils rencontrerent vn nauire Anglois, armé de quarante pieces de canon. Pegelin comme General proposa aux autres

Capitaines des Galeres d'attaquer ce nauire; mais les Capitaines ne le trouuerent pas à propos, craignans de perdre leurs Eſclaues vogueurs, & ſur tout doutoient de la victoire. Cependant le nauire Anglois durant le conſeil gagna la nuit, ſe haſtant tellement d'auancer ſon voyage que les Turcs le perdirent de veuë. Les cinq Galeres auec deux Brigantins qui les accompagnoient, commencerent à croiſer la mer : & proche de Mayorca ils rencontrerent vne petite Fregate auec vn Conſeiller & ſa famille, qui ſe retiroit de Barcelone. Pegelin voyant que ce butin eſtoit de peu d'importance, commença à ſe mocquer des autres Capitaines, en leur diſant : *Il faloit attaquer le nauire Anglois.* Ces Capitaines faſchez de ſe voir mocquez, ſe reſolurent d'attaquer le premier nauire qu'ils trouueroient pour fort qu'il fuſt. Cette reſolution plut à Pegelin, & deux iours apres ils découurirent vn nauire Hollandois armé de 28. pieces de canon, & de quarante hommes. Le temps eſtoit fort calme, ce qui eſtoit cauſe que le Hollandois ne ſe pouuoit ſeruir de ſes voiles. Pegelin fit approcher les galeres à la portée du canon prés du nauire, & voyant que la banderole eſtoit Hollandoiſe, il enuoya vn des Brigantins auec vn Renegat Zelandois vers le nauire, auec vne banderolle blanche, lequel approchant du Capitaine Hollandois, il luy demanda ce qu'il vouloit : *Le Capitaine General Alli Pegelin*, luy répondit-il, *vous mande que ſi vous voulez vous rendre ſans vous battre, il vous mettra*

auec tous vos gens sur la terre des Chrestiens ce qu'il a iuré par la teste du grand Seigneur : c'est pourquoy ie vous conseille d'accepter l'offre que ie vous presente, pendant qu'il est temps, autrement sur ma foy ie crains que vous ne vous repentiez trop tard. Le Hollandois ennuyé d'écouter vne telle harangue, répondit brusquement : *Ie connois fort bien Alli Pegelin* (car il auoit esté Esclaue) *le nauire appartient aux Armeurs, & la marchandise aux Marchands : partant ie ne puis donner ce qui n'est pas à moy : mais s'il a tant d'enuie d'auoir le nauire, comme il en fait le semblant, qu'il vienne à bord, & il verra si nous le pourrons contenter.*

Le Renegat retourna incontinent porter cette réponse; Pegelin impatient & irrité au possible d'entendre les brauades du Hollandois, donna ordre à ses galeres de se ranger en forme de demie lune, & en tel ordre de voguer vers la poupe du nauire, & de décharger tous à la fois en batterie croisée. Leurs pieces portoient des balles de 48. liures, mais ordinairement ils ne tirent que des balles de pierre. Son commandement fut executé, mais estant prests à mettre le feu au canon, le Capitaine Hollandois hõme adroit & experimenté, autant qu'il est possible; à la faueur d'vn petit vent que Dieu luy enuoya, sans perdre temps, tourna son nauire de l'autre costé. Et par ce mouuement mit les ennemis en confusion, & rompit leur dessein : car les cinq galeres venans à pleine voile & à force de rames contre le nauire, au

lieu d'eſtre en ordonnance de demie lune à la poupe du nauire, comme ils auoient reſolu, ils ſe trouuerent peſle meſle, ſe choquans & ſe rompans l'vne contre l'autre, neantmoins la Galere de Pegelin arriua à bord; & ſoixante & dix Turcs & Renegats mõterent ſur le nauire, le coutelas au poing, commençants à coupper les cordages, & à ietter des feux d'artifice pour bruſler le nauire. Mais le Capitaine Hollandois, qui auoit tous ſes gens au dedans, commença auec quelques pieces chargées de balles de mouſquets, à tirer de poupe & de proüe, dont les Turcs receurent grand dommage. Cependant la Galere qui eſtoit venuë à bord, n'oſoit demeurer plus long-temps, à cauſe que le nauire eſtoit chargé & les bouches du canon à cauſe de cela eſtoient ſi baſſes, qu'elles flanquoient iuſtement le bord de la Galere. Ce que voyant Pegelin (car la peur commença à le ſaiſir) il commanda promptement la retraite aux Galeres. Les Turcs qui au commencemẽt du combat eſtoient montez ſur le nauire, furent bien étonnez de voir que les Galeres les abandonnoient, les laiſſans à la miſericorde de leurs ennemis. Ils commencerent à perdre courage. Ceux qui ſçauoient nager, ſe ietterent dans la mer, les bleſſez & ceux qui ne ſçauoient pas nager, demeurerent ſur le tillac du nauire comme ſpectateurs du cõbat. Le Capitaine Hollandois fit tirer le canon du coſté qu'il eſtoit chargé à cloux, balles de mouſquet, & pieces de fer dãs les Galeres, & en moins d'vn quart

d'heure furent tuez plus de deux cens hommes tant Turcs, que Renegats & Eſclaues vogueurs, qui eſtoient Chreſtiens. Choſe déplorable! les Galeres ainſi traitées ſans auoir veu aucuns ennemis (car le Hollādois, cõme i'ay dit, ſe battoit par dedans ſans eſtre veu) ſe retirerent. Ce Capitaine voyant les Galeres hors de la portée de ſon canon, commanda qu'on tuaſt les Turcs reſtez ſur le nauire, qui durant le combat s'eſtoient ſauuez ſur les cordages : car il faiſoit trop chaud ſur le tillac. Alors monta ſur le tillac le Capitaine Hollandois auec ſes gens, qui tirerent ſur les Turcs, qui ſe tenoient aux cordages & au maſt, comme l'on tire au papegay. C'eſtoit vne recreation pour les Hollandois ; mais vne triſte tragedie pour les cinq galeres, qui auoient deux Capitaines de tuez : & le Caja de Tripoli auoit perdu vn bras, & eſtoit bleſſé au ventre. Ces galeres qui eſtoienr ſorties peu de iours auparauant, & qui auoient donné de la terreur à toute la mer Mediterranée, furent apperceuës de loin comme elles retournoient au Port.

Tout le monde fut curieux de ſçauoir des nouuelles; & la Marine fut incontinent couuerte d'vne grande multitude de perſonnes, entre leſquelles ie me trouuay. Comme les galeres approchoient du Port, on remarqua qu'il y en auoit deux ſans banderolles; & on interpreta que c'eſtoit deux galeres Eſpagnoles priſes; auſſi-toſt on changea d'opinion, quand on vid que c'eſtoit des galeres Turques, & qu'elles ne portoient point de

banderoles

banderoles, parce que leurs Capitaines eſtoient tuez.

Tout le plaiſir & la réjoüiſſance furent changés en duëil & en triſteſſe; les galeres entrerent lentement (manque de vogueurs) au Port. On porta incontinent à terre tous lès bleſſez, entr'autres le Caja de Tripoli, qui auoit pour Chirurgien vn ſien Eſclaue Chreſtien, Marſeillois de nation, expert en ſon art. Mais la bleſſure au ventre eſtoit incurable & ſans remede. Il promit à ſon Chirurgien, s'il le pouuoit guerir, la liberté & cent patagons; mais n'y voyant aucune apparence, il fit écrire ſon teſtament. Par le premier Article, il ordonna que tous les Eſclaues, qui s'eſtoient accordez auec luy de leur rançon, ſeroient mis en liberté pour vne ſomme qu'il ſpecifia. Secondement, que tous ſes Eſclaues qui eſtoient renegats ſeroient libres: & en troiſiéme lieu, que ſon Eſclaue le Chirurgien Chreſtien auroit la liberté apres ſa mort.

Peu de temps apres le Caja mourut: on celebra ſes funerailles à la Turque, portant le corps mort couuert d'vne couuerture de ſoye, du coſté de l'Egliſe; & on le laiſſa là durant la Sala du Midy; (c'eſt leur Oraiſon) apres on le porta à la ſepulture. Deuant marchoient les Eſclaues renegats, qui auoient obtenu la liberté. Apres ſuiuoit le Chirurgien Chreſtien, qui tenoit en ſa main vne canne fenduë, auec vne lettre dans la fente, qui contenoit l'atteſtation de ſa liberté obtenuë par la bien-veillance de ſon Patron

mort : il pleuroit si fort, qu'il ne se peut pas exprimer. Et cela se deuoit faire ainsi autrement les Turcs l'auroient declaré indigne de sa liberté. Il pleuroit de ioye, & le genereux Capitaine Hollandois rioit de bon cœur d'auoir obtenu vne si belle victoire, auec quarante hommes contre cinq Galeres & deux Brigantins.

RELATION III.

Constance d'vne Esclaue Chrestienne à perseuerer dans sa Foy.

L'An 1641. vn Corsaire d'Alger donna la chasse à vne barque Espagnole. Ceux qui estoient dedans, ne voyant aucun remede pour éuiter le danger, se retirerent en mer, taschant de gagner terre à la nage. Il estoit demeuré dans la barque vn vieillard Espagnol âgé de soixante & dix ans, auec la concubine du Patron de la barque : ces deux cy furent menez deuant le Bassa, suiuant la coustume; la femme du Bassa auoit veu par quelque fenestre cette femme, elle enuoya dire incontinent au Bassa par vn de ses Eunuques, qu'elle desiroit fort auoir cette femme. Le Bassa l'enuoya par le mesme Eunuque pour present à sa femme, qui en estoit fort contente, donnant aussi-tost de l'ouurage à sa nouuelle Esclaue. Au bout de cinq iours, la femme du Bassa remarqua que cette Chrestienne estoit extrémement adroite à coudre, à broder & à d'autres ouurages de main: de sorte qu'elle gagna les bonnes graces de sa Maistresse: qui luy promit des monts d'or, si elle vouloit renier sa Foy Chrestienne, &

se faire Turque. Mais en vain ; car elle dit: *Encore que ie me sois oubliée comme vne femme fragile, ie me confie tant en la bonté de Dieu, que ie croy qu'il me pardonnera mes pechez selon sa grande misericorde ; vous asseurant que toute mon esperance est en ma foy, laquelle ie n'abandonneray iamais.* La Maistresse entendant cette réponse fut fort étonnée & irritée tout ensemble. Tellement que par son ordre, cette pauure Esclaue receut trois cent coups de baston. Et voyant qu'elle demeuroit ferme & constante comme vn rocher, on la dépoüilla de tous ses habits, & on luy donna des habits à la Turque ; qu'elle mit sur elle, protestant publiquement deuant Dieu, qu'elle les mettoit seulement pour couurir son corps, & non pour changer de Religion. Ce que i'ay remarqué pour faire voir la constance, & la foy de cette seconde Magdeleine.

RELATION IV.

Les Ignorans s'imaginent d'étranges choses.

LOrsque ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, vn soir mon Patron estant couché, & la porte fermée, comme ma chambre estoit dessus l'escurie (estāt separée de la maison, comme i'ay dit au discours de mon voyage) i'auois coustume d'aller parler & deuiser auec quatre Esclaues Chrestiens du voisinage : il y en auoit trois qui estoient Espagnols, & le quatriéme estoit Hambourgois, qui ne sçauoit pas vn mot de la Langue Espagnole. Il arriua qu'en prenant vne pipe de tabac, les Espa-

gnols commencerent entr'eux à leur mode à diſcourir du gouuernement de la Couronne d'Eſpagne, & leur diſcours dura l'eſpace de trois heures ou enuiron. Le Hambourgois, qui ne diſoit mot, mais obſeruoit & conſideroit tous les geſtes & tous les mouuemens de mains des Eſpagnols, s'imagina que nous parlions d'vne entrepriſe pour prendre la fuitte ſur le minuict. Ie donnay le bon ſoir aux Eſpagnols, leur ſouhaittant la liberté, comme c'eſt la couſtume entre les Eſclaues : apres ie me leuay pour me retirer ; le Hambourgois ſans s'enquerir dauantage ſe ietta à mes pieds, & commença à iurer en Alleman, & à dire : *Vous n'irez pas ſans moy, & où vous haſarderez la vie, i'y hazarderay auſſi la mienne. I'ay mis ſouuent ma vie pour vne moindre choſe en peril & en danger.* Les trois Eſpagnols qui voyoient ces exclamations ſans en comprendre vn ſeul mot, penſoient aſſurement que le Hambourgois eſtoit deuenu fol ou enragé. Ie luy dis que nous n'auïons point parlé de cela, il me répondit : *i'ay aſſez découuert voſtre deſſein*, demeurant ferme en ſon opinion : ce que voyant, ie le dis aux Eſpagnols, leur declarãt le grand deſir que le Hambourgois auoit pour ſa liberté. Ce que conſiderans, & la poſture pitoyable de cet Hambourgois, en conſcience cela nous donna vn extreme déplaiſir & vne ſenſible triſteſſe, comme eſtans malades de la meſme maladie : ie luy dis que les Eſpagnols eſtoient bien aiſes de voir ſa reſolution, & qu'au cas qu'ils entrepriſſent quel-

que choſe, qu'ils le prendroient pour Compagnon. Quand i'eus auec ſemblables paroles & promeſſes conſolé cét Hambourgois, ie me retiray à mon logis : conſiderant les eſtranges impreſſions de ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils entendent.

Sur le meſme ſuiet, quand i'eſtois en la Maſmore de Tituan, quelques mal-faicteurs eſtans dans la priſon de la ville, auoient enfoncé la porte, taſchans par ce moyen de ſe ſauuer. Le Gouuerneur ou le Roy (comme quelques-vns l'appellent) attrapa par le moyen de ſes Officiers vn de ces fuyards, & ſans entendre aucune raiſon, luy fit donner deux cent coups de baſton : & ainſi traité on l'amena dans la Maſmore auec les Eſclaues Chreſtiens. Il couchoit ſur la terre, reſſemblant plus à vne éponge enflée de ſang, qu'à vn homme. C'eſtoit iuſtement le premier Vendredy de Careſme, ſur le ſoir ; ſuiuant la couſtume, chacun ſe mit à genoux, iuſques au nombre de cent ſoixante & dix perſonnes, pour dire le Salut auec vn Religieux Dominiquain auſſi Eſclaue, qui diſoit le Salut & les Litanies, & tous les Eſclaues répondoient : apres l'on éteignoit la lumiere, & ce Religieux diſoit le *Miſerere* : & comme tous les Eſclaues eſtoient ou Eſpagnols, ou Portugais, ils commencerent à ſe diſciplíner fort cruellement. Ce qu'ayant duré quelque temps, le Religieux donna le ſignal que c'eſtoit aſſez, allumant derechef les lampes, & chacun ſe mit à dormir. Le lendemain ceux de la Iuſtice de la Ville enuoye-

rent querir le prisonnier, qui auoit assisté à rompre la prison, pour estre examiné. Il commença à dire aux Iuges qu'ils fissent bonne garde, parce que les Chrestiens qui estoient dans la Masmore, la nuict passée auoient esté empeschez à faire vne mine pour se sauuer. Ils ont (disoit-il) éteint toutes les lampes, & apres vn grand silence, & sans qu'aucun parlast, tous ensemble auec quelques instrumens ils ont couppé la muraille. On fit le rapport au Gouuerneur de la Ville, qui enuoya incontinent quatre Gentilshommes Mores de sa suite dans la Masmore. Ils visiterent toutes les murailles, sans trouuer aucune coupure; apres cela, ils visiterent les hardes des Chrestiens : mais ils ne trouuerent aucun instrumẽt, ny la moindre apparence du monde de ce dont ils estoient accusez. C'est pourquoy vn de ces Gentilshommes qui parloit bon Espagnol, dit à vn Esclaue de sa connoissance: *Amy, dites-moy, quel bruit a-t'on entendu la nuict passée dans la Masmore de tic, tic, sans dire vn seul mot*; L'Espagnol bien étonné de cette demande, répondit: *Monsieur, vous deuez sçauoir que c'est le premier Vendredy de Carẽsme, & quelques-vns se sont donnez la discipline.* Et comme ce Gentilhomme estoit Morisco, né en Espagne, il entendit l'affaire, & se mit à rire, en disant, *nostre prisonnier a découuert vne grande trahison.* Voyez comme les ignorans s'imaginent des extrauagances.

RELATION V.

De cinq Turcs Eſclaues, qui ſe ſauuerent par vne merueilleuſe adreſſe, & par la rencontre d'vn nauire Dunquerquois.

L'An 1640. les Corſaires Dunquerquois auoient pris vn Nauire auſſi Corſaire d'Alger, auec enuiron cent Turcs. Mes parens auec les parens de Monſieur Caloen firent ſi bien en ſorte, que ſon Alteſſe Sereniſſime le Prince Cardinal donna ſept eſclaues Turcs pour faire vn échange contre nous trois Chreſtiens. L'on enuoyoit les Turcs, qui eſtoient en Eſpagne pour voguer ſur les galeres; & toutes les fois que quelques nauires partoient pour aller en Eſpagne, on enuoyoit cinq ou ſix Turcs auec. Et comme ce petit nombre eſtoit incapable de ſe faire maiſtre d'vn nauire de guerre, on les laiſſoit trauailler auec les matelots, & courir ainſi peſle-meſle ſans auoir la penſée que cinq Turcs ſe puſſent ſauuer, eſtans gardez en vn nauire equipé de cent cinquante hommes. L'an 1641. cinq de ces Turcs furent mis ſur vn nauire Dunquerquois, & vne nuit comme le nauire paſſa le détroit de Gilbratar, ce nauire choqua contre vne galere Turque. Les Dunquerquois croyoient que la galere ne fuſt qu'vn Brigantin, & les Turcs iugeoient que le nauire de guerre eſtoit vn nauire Marchand, tellement qu'ils commencerent incontinent à donner feu l'vn ſur l'autre, auec vn tel tintamarre, qu'on n'eût pas oüy Dieu tonner. Mais apres s'eſtre battus quelque temps, ceux de la galere & ceux

du nauire considerans qu'il n'y auoit point de butin à esperer, se separerent : & chacun continua son chemin. Pendant la confusion du combat, les cinq Turcs qui estoient sur le nauire, s'estoient jettez dans la galere: mais ie ne puis comprendre comment cela se fit, & qui plus est, ie ne le croirois iamais, si ie n'en auois esté témoin oculaire. Quand la Galere arriua au port, le bruit courut par toute la Ville d'Alger, que cinq Turcs qui auoient esté Esclaues des Dunquerquois, s'estoient sauuez sur cette galere. Et comme i'ay raconté au discours de mon voyage, mon compagnon Saldens estoit party d'Alger pour amener cinq Turcs à Ceuta, pour estre changez contre nous. Ie fus extrémement en peine que les Turcs sauuez, ne fussent les cinq que mon Compagnon auoit en sa charge. Aussi-tost ie courus à la marine, & par bon-heur ie trouuay vn de ces cinq Turcs sauuez. Ie luy demanday s'il estoit vn de ces cinq Turcs, qui deuoient estre changez contre trois Dunquerquois. Il me répondit que non, mais que ces cinq Turcs estoient en la garde de mon Compagnon Saldens, & que le nauire deuoit encore receuoir quelque charge ; & qu'il croyoit qu'ils seroient bien-tost en Espagne : Ces cinq Turcs s'estoient seruis bien à propos de l'occasion du combat du nauire & de la Galere.

RELATION VI.

Estrange effet d'vn Amour abominable.

QVand ie demeurois au Fondouque auec mon Patron Cataborne Mostafa, ie vis vn Turc de nation, mais Cherebin de Religion, c'est à dire vn Heretique à leur mode, venir au logis yvre & enragé comme vne beste, pour auoir mangé de l'*affioen* qui est de l'opium. Il appella son Esclaue qui estoit Irlandois, & luy commanda d'apporter vn réchaut auec du feu: l'Esclaue obeyt sur le champ. Alors il prit en sa main droite vn cousteau: & pressant la gauche contre vn pillier le bras nud, il commanda à son Esclaue sur peine d'estre tué incontinent, de mettre vn charbon allumé sur son bras gauche. L'Esclaue sans repliquer, y mit vn charbon ardant; il enioignit derechef à son Esclaue de soufler le charbon, ce qu'il fit, de sorte que le charbon s'infusoit dans la chair. Et ce Turc brutal souffroit cette douleur si vehemente auec vne constance admirable. Ie regardois ce spectacle, non pas sans étonnement de luy voir exercer vne telle cruauté contre soy-mesme, & ie demandois aux autres Turcs & Esclaues Chrestiens qui étoient presents, la raison pourquoy ce Turc estoit son bourreau: ils me répondirent, que cette apresdisnée il auoit taché de satisfaire à son amour abominable, & qu'enragé de ce que son entrepriſe ne luy auoit pas succedé, il se brusloit ainsi. Il est vray qu'il se donnoit luy mesme le chastiment qu'il meritoit: car l'action qu'il auoit voulu faire, meritoit le feu.

RELATION VII.

De deux malheureux Eſclaues, qui furent mis dans la Maſmore de Tituan.

COmme i'eſtois priſonnier dans la Maſmore de Tituan, on y amena deux nouueaux Eſclaues : quelques curieux de ſçauoir pourquoy, leur demanderent d'où ils venoient ; & en meſme temps i'entendis les Examinateurs iniurier ces deux malheureux, les appellant chiens, beliſtres, Lutheriens, &c. Ie demanday à vn Eſclaue Eſpagnol de ma connoiſſance, pourquoy les Eſpagnols iniurioient ces deux miſerables qui eſtoient de leur pays ; il me répondit qu'on les deuoit tuer à coups de baſton, pour le deshonneur qu'ils faiſoient à leur nation : qu'ils eſtoient ſoldats à Penon de Veles, c'eſt vne fortereſſe ſituée à quelques lieuës de Tituan ſur la mer Mediterranée, ſous l'obeyſſance du Roy d'Eſpagne ; ceux qui ſont dans cette fortereſſe, horſmis les Officiers, ſont preſque tous criminels condamnez par leurs Iuges. Et il arriue ſouuent aux principaux Caualiers qui ont commis quelque delict, d'eſtre condamnez à ſeruir en ce lieu, à leurs dépens auec autant de cheuaux. Cette place doit receuoir tous ſes viures d'Eſpagne : & comme il arriue bien ſouuent par les inconueniens de la mer, ou par la negligence de ceux qui en ont le ſoin, que les nauires n'arriuent pas au temps qu'ils doiuent, c'eſt pour cela qu'il y manque touſiours quelque choſe. Ces deux ſoldats eſtans deſeſperez tant de pauureté, que de ne pouuoir iamais

retourner à leur Patrie : car ils estoient bannis pour demeurer toute leur vie dans ce miserable exil ; ont mieux aimé se rendre à la mercy des Mores leurs ennemis, renier la Foy Chrestienne, & estre Esclaues toute leur vie, que de souffrir plus long-temps dans cette forteresse; de laquelle ils sont sortis par finesse, & se sont rendus à leurs ennemis, disans qu'ils vouloient estre de la Religion de Mahomet, & demeurer Esclaues. Mais ils n'ont pû paruenir au but qu'ils pretendoient: car les Mores les ayans en leur pouuoir, ne leur ont pas voulu permettre de changer de Religion ; parce qu'vn Esclaue Chrestien vaut dauantage, qu'vn Esclaue renegat. La raison est, qu'on met les Chrestiens sur les galeres pour voguer en Barbarie, & les Renegats n'y sont pas employez: ainsi ce sont tous Chrestiens qui voguent en Barbarie. On a amené ces deux coquins dans la Masmore, pour attendre l'Esté, & les vendre aux galeres d'Alger. I'auois grande compassion de ces deux miserables, car la plus grande partie des Esclaues qui estoient dans la Masmore, estoient Espagnols, qui leur reprochoient continuellement qu'ils estoient venus de leur propre volonté en esclauage. Or, comme i'ay amplement décrit au discours de mon voyage, on dormoit sur le paué, se pressant l'vn contre l'autre, à cause que la place estoit fort étroite : & personne ne vouloit auoir ces deux coquins à son costé ; & cette prison estant dépourueuë de priué, deux ou trois auoient vn pot à la

mode d'Eſpagne, & lors que ces deux miſerables eſtoient preſſez de rendre ce qui eſt deu à la nature, ils eſtoient en la plus grande peine du monde, car de faire leurs ordures ſur le paué, il n'eſtoit pas permis : à cauſe que le paué ſeruoït de lict ; & perſonne ne leur vouloit preſter ſon pot, de ſorte qu'ils deuoient mendier cette grace, & eſtoient contraints d'endurer mille iniures toutes les fois qu'ils en auoient beſoin. Leur Maiſtre leur iettoit vne fois par iour ſeulement par la treille d'enhaut vn peu de pain ſans autre choſe : car cette priſon eſt ſous la terre ; ils deuoient auſſi demander par aumoſne des autres Eſclaues, l'eau qu'ils beuuoient.

Ie ne croy pas que la miſere humaine puiſſe reduire les hommes au monde à vne plus grande pauureté & à vn plus malheureux eſtat, que de viure de cette façon, & les hommes ne le pourroient pas d'eux-meſmes endurer, ſi la bonté Diuine ne leur augmentoit les forces, en leur faiſant conſiderer que chacun doit ſouffrir patiemment les iuſtes punitions que ſa iuſtice luy enuoye.

Sur le meſme ſuiet, eſtant à Alger, il y auoit vn Eſclaue Venitien, qui me contoit vn iour qu'ayant eſté autrefois Notaire public à Veniſe, il auoit donné vne fauſſe atteſtation pour gagner vne piece d'argent: & que cette fauſſeté fut découuerte, & luy condamné quelques années aux galeres, où il fut effectiuement mis ; mais qu'au bout de quelques mois pour vne chaîne d'or, dont on fit preſent au Capitaine de la galere, il

fut mis en liberté. Le bruit courut qu'il s'eſtoit ſauué. Eſtant échappé de cette ſorte, il ne pouuoit plus retourner à Veniſe, où il eſtoit trop connu. Il ſe reſolut d'aller demeurer quelque temps en l'Iſle de Corſega. Comme il eſtoit en chemin il fut pris des Turcs, & vendu à Alger au General des galeres Alli Pegelin; cét Eſclaue me diſoit: *I'ay cru euiter les galeres Venitiennes, ſur leſquelles i'eſtois condamné pour peu d'années par vne iuſte ſentence; & ie ſuis tombé de fiévre en chaud mal, à ſçauoir en tel lieu d'où peut-eſtre ie ne ſortiray de ma vie. Que les iugemens de Dieu ſont iuſtes!* Ie croy que les deux ſoldats, dont i'ay parlé cy-deſſus, ſe conſoloient en cette ſorte. Ces deux Relations ſeruiront d'exemple pour ſouffrir auec patience les miſeres & les tribulations qui nous viennent de la main de Dieu, ſans regimber contre l'aiguillon; qui fait que voulans ſortir d'vn bourbier, nous nous engageons en de plus grands malheurs.

RELATION VIII.

D'vn Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.

DOm Franciſco de Maſcarenas, Gentilhomme Portugais l'an 1638. auoit decidé l'eſpée à la main vne querelle dans la ville de Liſbonne; & comme il eſtoit demeuré vainqueur, il craignoit la Iuſtice; eſperant que le temps appaiſeroit cette affaire, il s'embarqua par le conſeil de ſes Parens, dans les premiers nauires qui alloient vers le Braſil: il prit ſeruice en qualité de

ſoldat dans les troupes du Viceroy *en la Baia de todos los Santos.* Il demeura en ce lieu iuſques à l'année 1641. qu'il receut nouuelles que ſes affaires eſtoient accommodées à Liſbonne. Ce qu'ayant appris, il s'embarqua à la premiere occaſion en bonne compagnie de Capitaines & d'Officiers pour retourner en Portugal. Mais la fortune leur fut contraire : car le malheur voulut que le nauire fut pris par les Corſaires d'Alger. On amena les nouueaux Eſclaues (comme de couſtume) deuant le Baſſa, pour prendre ſa part, qui eſt de huict vn. Le Baſſa prit pour ſa part Dom Franciſco, & trois autres, qui me ſembloient à leur mine eſtre Capitaines.

On enuoya ces quatre nouueaux Eſclaues dans vne retraite au logis du Baſſa, où Monſieur Caloen & moy eſtions alors ſequeſtrez (comme i'ay dit autre part) ie ſouhaitay la bien venuë à Dom Franciſco, luy demandant d'où il venoit, & quelles nouuelles il nous apportoit de la Chreſtienté. Sur ces entrefaites & auant qu'il nous pût répondre, le Baſſa fit appeller Dom Franciſco, qui s'en alla dans la ſalle d'audience, en faiſant vne tres-grande reuerence. Le Baſſa luy demanda, *Qui eſtes-vous ?* Dom Franciſco luy répondit : *Ie ſuis Dom Franciſco de Maſcarenas, neueu de Dom Bernardo de Maſcarenas, qui a eſté General dans le Braſil.* Ce qu'entendant le Baſſa, qui eſtoit vn fin Renard au poſſible, fils d'vn Renegat Geneuois, il luy repartit : *La nobleſſe & l'eſclauage ne s'accordent pas enſemble : Que voulez-vous*

donner pour voſtre liberté à payer d'icy à huict ou dix mois ? & cependant vous prendrez voſtre paſſe-temps, & vous vous promenerez dans la ville comme il vous plaira, ſans trauailler en aucune maniere?

Cette propoſition pleut fort à Dom Franciſco, & dit au Baſſa : *Que demande voſtre Seigneurie pour ma rançon ? Quatre mil ducats*, répondit le Baſſa. Dom Franciſco à cette parole baiſa la robe du Baſſa (c'eſt vn compliment à la Turque) & luy dit : *Ie les donneray : & ie prens à témoin les Sieurs Turcs icy preſens.*

Cela fait, Dom Franciſco retourna où nous eſtions, & nous dit : *Graces à Dieu, ie ne ſuis plus Eſclaue, car i'ay fait mon accord auec le Baſſa pour quatre mille ducats.* Ie luy répondis ſur cela : *Monſieur, ie n'ay pas l'honneur de vous connoiſtre ; mais ſi vous euſſiez eu patience quatre ou cinq iours, vous euſſiez obtenu voſtre liberté pour 1500. ou au pis aller pour deux mille ducats.* Il me repliqua : *Pourquoy vn homme a-t'il de l'argent ? eſt-ce pour trauailler comme vn chien, ou pour acheter ſa liberté ? Il eſt vray Monſieur*, luy dis-ie, *vous pouuez eſtre riche ; mais le Baſſa voudra auoir autant de chacun de vos compagnons : car vous auez dit que vous eſtiez tous ſoldats de fortune.*

Dom Franciſco demeura deux iours auec nous, au bout deſquels vn certain Marchand Portugais, qui reſidoit à Alger, le mena à ſon logis, ſur caution, laiſſant encore au logis du Baſſa vn ſien valet âgé enuiron de

treize ans, qui presenta au Bassa trois cent ducats : mais le Bassa en vouloit dauantage. Les compagnons de Dom Francisco furent amenez au Bain, lieu & demeure ordinaire des Esclaues des galeres. Le garçon à la fin renia la Foy Chrestienne, ayant esté débauché par vn Renegat Portugais pour la somme de quarante aspros : nonobstant que Dom Francisco luy eust promis de le racheter.

Le Renegat Portugais, qui auoit débauché ce garçon, le mena dans la sale d'audience deuant le Bassa, & dit (apres la reuerence faite :) *Ce Chrestien veut renier sa foy.* Le Bassa n'estoit guere content de cette nouuelle : car il estimoit dauantage les 300 ducats, que de faire ce bon œuure à son Prophete Mahomet. Aussi n'estoit-il pas si porté pour son seruice, qu'il n'aimast encore dauantage le salut de sa bourse ; mais à cause de la presence de quelques Turcs de qualité, il dissimula ce qu'il pensoit. Et l'enfant fut fait Turc auec les solemnitez ordinaires. Quelques iours apres, l'affaire pour lequel nous estions sequestrez, fut accommodé. De sorte qu'on nous laissa sortir ; & rencontrant souuent Dom Francisco dans les ruës, ie parlois à luy, en le saluant pour l'ancienne connoissance.

Quelques mois apres ie partis pour aller à Tituan ; estant là i'allay incontinent saluer vn Pere Redempteur, qui estoit nouuellement arriué d'Espagne, logé chez le Consul des François. Comme i'entrois dans le lo-

gis., ie vis sortir le mesme Dom Francisco; & luy donnant le bon iour, ie luy demanday quelle fortune l'auoit amené là; il me dit, que depuis que i'estois sorty d'Alger, il auoit receu les quatre mille ducats, & payé le Bassa. Mais que ne voyant point de remede pour retourner en Portugal, sans passer par l'Espagne: (ce qu'il ne vouloit pas faire, à cause de la guerre, & aussi pour ne point voir les Espagnols) ou sans faire vn grand tour, en danger d'estre pris encore vne fois des Turcs: que pour euiter ces dangers, il s'étoit accordé auec vn Capitaine Corsaire, qui le mettroit sur la coste de Portugal en terre ferme.

Dom Francisco s'embarqua, & auec vn vent fauorable son Corsaire leua l'ancre, & singla en pleine mer, se trouuant en deux iours sur la hauteur de Penon de Veles: où pour lors il y auoit quelques nauires François, qui commencerent à donner la chasse au Corsaire Turc: lequel voyant que ses voiles le deuoient sauuer, & non pas son canon, fit tout ce qu'il pût pour éuiter le peril; & à la fin ne voyant point d'autre moyen, il tourna son nauire vers la coste, & à pleine voile donna auec le nauire en terre, non pas fort loin de la place où nous venions de faire vn semblable naufrage (ainsi que i'ay dit autre part.) Comme il estoit empesché à me raconter sa fortune, il passa deuant nous vn Gentil-homme, âgé enuiron de vingt-ans (selon que ie pouuois coniecturer) modestement aiusté à la mode de Holande ou

de Flandre ; Dom Franciſco le regarda fixement, & luy Dom Franciſco. Se regardans ainſi l'vn l'autre, vn aſſez long-temps ſans parler, à la fin Dom Franciſco luy dit : *N'eſtes-vous pas vn tel?* Le ieune homme reſpondit, *ouy :* alors Dom Franciſco : *Que faites-vous donc icy, habillé de cette façon ?* Il repliqua : *Ie ſuis icy pour exercer mon trafic & ma Religion.* A celà Dom Franciſco luy dit: *Sauf voſtre grace, de quelle Religion eſtes-vous ?* Il répondit, *ie ſuis Iuif.* Dom Franciſco dit: *N'auez-vous pas demeuré il y a vn an dans la Baja de todos los Santos, & y auez iournellement entendu la Meſſe, & frequenté les ſaincts Sacremens, comme les autres Catholiques?* Il répondit qu'oüy, mais qu'il eſtoit Iuif, & qu'il auoit fait ſemblant qu'il eſtoit Chreſtien.

I'ay dreſſé ce diſcours, pour faire voir les diuers euenements des choſes ; & les diuerſes rencontres qui ſe font dans le monde.

RELATION IX.

Vn nouuel Eſclaue doit ſe défier de tout le monde.

CE n'eſt pas que ie veüille ſoûtenir qu'vn nouuel Eſclaue doiue tenir pour traîtres tous ceux qui parlent à luy, Dieu me preſerue d'vne telle erreur, ce ſeroit vne trop grande défiance : mais il doit conſiderer qu'ils peuuent eſtre trompeurs. C'eſt pourquoy il eſt neceſſaire qu'il diſſimule pour quelque temps, iuſques à ce qu'il ſoit ſuffiſamment informé des trompeurs, & des ſinceres.

Durant mon eſclauage à Alger il y auoit vn Iuif fort riche, appellé Ciſcas ; celuy-cy pour eſtre informé quels Eſclaues Chreſtiens pouuoient payer bonne rançon, ſe ſeruoit de cette ruſe: Il auoit fait acheter par vn Turc pour ſon compte vn Eſclaue Chreſtien ; car les Iuifs ne peuuent pas auoir des Eſclaues Chreſtiens : le Turc diſoit que cet Eſclaue eſtoit à luy, & qu'il le preſtoit ſeulement au Iuif pour le ſeruir dans ſon logis. Mais le plus grand ſeruice qu'il luy faiſoit, c'eſtoit lors qu'il arriuoit quelques lettres pour des Eſclaues Chreſtiens, dont la ſuſcription eſtoit en Flamen, l'Eſclaue liſoit & interpretoit à ſon Maiſtre la teneur d'icelles ; & comme preſque tout le commerce ſe fait par les Iuifs en Barbarie, toutes les lettres des Marchands tombent entre leurs mains. Par ce moyen ce Iuif ſçauoit par l'entremiſe de quelques Turcs ſes amis preſſer les Chreſtiens, iuſques au dernier denier de leur rançon.

Cet Eſclaue traiſtre ſe trouuoit touſiours ſur la marine, quand on amenoit quelques priſes d'Hambourgois, ou de Holandois : & quand les nouueaux Eſclaues venoient en terre, il commençoit à parler à eux, en leur diſant : *D'où venez-vous, mes amis, & mes compagnons ? ſur ma foy ie ſuis fort marry de voſtre malheur & infortune. Ie vous prie de prendre courage, & de venir prendre vn doigt de vin auec moy: vous me ferez vn ſingulier plaiſir.* Ces nouueaux venus répondoient : *Nous n'auons*

point d'argent, & nous ne pouuons sortir d'icy sans permission. Alors il leur disoit : *Touchant la permission ie suis assez connu : ie la demanderay ; ie croy que ie ne seray pas refusé, & pour de l'argent, Dieu mercy, i'en ay encore assez pour traiter vn amy.* Il demandoit cette permission : les Turcs qui estoient d'accord auec son Maistre, la luy accordoient.

Et ce double traistre conduisoit ces innocens à la tauerne, les faisant bien boire, & leur souhaittant vn bon Patron. Quand il apperceuoit qu'ils commençoient à s'enyvrer : il commençoit alors à tendre ses filets à l'auancement de ses affaires : leur faisant accroire qu'il auoit assisté plusieurs Esclaues touchant leur liberté, & qu'il auoit encore le mesme pouuoir.

Ces pauures idiots, qui auoient le cœur triste, le ventre plein de vin, & la teste échauffée, adioûtoient facilement foy aux paroles de ce traître ; & il leur disoit : *Pouuez-vous donner quatre ou cinq cent patagons pour auoir vostre liberté ?* Quelquefois ils répondoient qu'oüy, & quand il en faudroit mille nous n'en seriõs pas en peine, car nous auons si bien seruy nos Armeurs qui sont tels & tels, qu'ils ne nous laisseront point au besoin, principalement icy. Les autres disoient : *I'ay encore vne maison à moy*, &c.

Quand ce dissimulé traistre sçauoit tout ce qu'il desiroit, il payoit la dépense, & reconduisoit les nouueaux Esclaues au logis des Armeurs, où ils deuoient demeurer iusques à ce qu'ils fussent vendus.

De là il alloit faire le rapport au Iuif de tout ce que les Chreſtiens luy auoient dit, & quand ces Eſclaues venoient ſur le marché, quelque Turc, qui eſtoit d'accord auec le Iuif, les achetoit; & alors ce traiſtre alloit donner le bon-iour aux nouueàux vendus: *Graces à Dieu, vous auez vn bon Patron, il eſt grand amy du Iuif, où ie demeure; ſi vous auez enuie de faire accord touchant voſtre rançon, ie vous puis rendre vn bon ſeruice.* Ces nouueaux Eſclaues eſtoient fort aiſes, & fort contens d'entendre ces paroles; & comme ce traiſtre ſçauoit le ſecret, il arriuoit ſouuent que le Iuif auec deux ou trois mille patagons en gagnoit mille & dauantage, il eſtoit riche de cent mil patagons: & tous les meubles de ſa maiſon ne valoient pas dix eſcus. Quand ce traiſtre Chreſtien auoit fait quelque entrepriſe auec ſuccez, il receuoit vne bonne recompenſe: mais Dieu permit qu'il fut tellement décrié de tous les Eſclaues, que pas vn ne vouloit traiter auec luy: & les nouueaux Eſclaues eſtoient auertis, qu'ils ſe défiaſſent de ce traiſtre.

A noſtre arriuée il s'adreſſa à nous: car eſtans nouuellement venus il nous vint auſſi faire ſes complimens accouſtumez. Mais nous eſtions auertis, comme i'ay conté autre part. Quand quelqu'vn eſt par malheur entré dans l'eſclauage, & qu'il deſire trop toſt ſa liberté, il a vn pareil ſuccez à celuy des nageurs ignorans; qui eſtans tombez dans l'eau, de peur qu'ils ont de ſe noyer, font tant d'efforts auec leurs bras, qu'ils ſe laſſent

incontinent, & leur trop grande diligence eſt cauſe de leur perte.

RELATION X.

De deux nouueaux mariez pris par les Turcs, & menez Eſclaues à Alger.

DAns la ville de Nantes en Bretagne, l'an 1641. il y auoit le Capitaine d'vn nauire, qui n'attendoit que le vent propre pour faire voile vers Canada : & comme il attendoit le vent, il fit l'amour à la fille d'vn riche Marchand, qui s'apperceut que ſa fille eſtoit amoureuſe de luy, & qui ne voulut en aucune façon conſentir à ce mariage ; conſiderant que ce Capitaine deuoit partir, & que le premier bon vent l'emporteroit auec ſon nauire, & l'amour de ſa fille auec le vent. Mais le Capitaine voyant d'autre part, qu'il pouuoit plus gagner en ſe mariant auec cette fille, qu'à nauiger toute ſa vie, ſçeut ſi adroitement conduire ſes affaires, & gagner les bonnes graces de ſa Maiſtreſſe, qu'ils ſe marierent ſecrettement à l'inſceu des parens de la fille ; & auant qu'ils en euſſent les nouuelles, il s'eſtoit embarqué auec ſa nouuelle Eſpouſe, faiſant voile pour aller en Canada : & eſperant qu'auant ſon retour ſon affaire ſeroit accommodée, par l'entremiſe de ſes amis ; mais la fortune en diſpoſa autrement. Il ne fut pas vingt-quatre heures en mer, qu'vn Corſaire d'Alger l'aborda. Cét amoureux plus accouſtumé aux careſſes de ſa Maiſtreſſe, qu'à l'exercice de Mars, ſans aucune reſiſtance, rend ſon nauire,

Peu de iours apres on vit cette Damoiſelle Françoiſe auec ſon mary & les autres Eſclaues dans le marché d'Alger ; où ſe vendent les Chreſtiens. Les Turcs, Mores, Grecs, & Eſpagnols, qui n'auoient pas accouſtumé de voir les habits des Damoiſelles Françoiſes, les cheueux poudrez, & la teſte en bon ordre, la regardoient auec grande admiration. Elle dit à quelques Chreſtiens qui l'entretenoient & la conſoloient : *Ie crains ſeulement qu'on me faſſe renier ma Religion* ; il ſembla que Dieu eût pour agreable la crainte de cette femme ; car le Conſul de France ſçeut ſi bien faire auec le Baſſa, qu'on en differa la vente, ſous pretexte de quelque confederation auec les François.

Mais la cauſe procedoit de l'auarice du Baſſa (comme vous entendrez) qui ſe mocquoit de la paix : mais parce que le Capitaine François ne s'eſtoit pas defendu, le Conſul alleguoit que le nauire n'eſtoit pas de bonne priſe.

C'eſtoit ſelon mon iugement vne inuention du Baſſa, qui eſtoit d'accord auec le Conſul, pour declarer ce nauire libre, & ainſi frauder les Armeurs, & les ſoldats ; & que le Capitaine pour auoir ſa liberté auec celle de ſa femme, laiſſeroit le nauire auec toute ſa charge au profit du Baſſa. Sur ces entrefaites & negotiations, on mit la Damoiſelle au logis d'vne Dame Turque, où elle eſtoit tres-bien, horſmis qu'elle ne pouuoit parler à ſon mary ſeule à ſeul. Ie ne ſçay pas la fin de cette affaire, parce que ie partis bien-toſt apres d'Alger.

RELATION XI.

De l'ingratitude d'vn Eſclaue Portugais.

I'Ay connu à Alger vn Capitaine fort renommé Corſaire, appellé *le grand Moro*, Moſabi de nation, qui eſt vne nation de pauures Alarbes, fort mépriſée, & de peu d'eſtime; parce qu'ils ne s'adonnent point aux armes, & aiment mieux la cuiſine, que la guerre. Ils ſont ordinairement Tripiers, & deſagreables de viſage: car ils ne ſont ny noirs ny blancs, & encore moins mulates: mais il ſemble que leur face ſoit d'huile.

Le grand Moro, eſtant âgé enuiron de douze ans, vint à Alger. Et comme le commerce des tripes luy déplaiſoit, il s'embarqua auec les Corſaires pour garçon du Capitaine; & par les continuelles nauigations & diuers combats, il deuint bon Marinier, & bon ſoldat, acquerant tant de reputation, que les Armeurs le firent Capitaine d'vn petit nauire; puis d'vn grand nauire de trente pieces. Enfin il fut fait Capitaine d'vne Galere.

Ce grand Moro eſtoit la terreur de tous les nauires Chreſtiens, qui frequentoient la mer Mediterranée, & eſtimé de tous les Turcs vn Dieu Mars. Ie croy que ſi le grand Seigneur luy eut donné le commandement abſolu ſur la mer, comme Sultan Soliman le donna à l'Archipirate Barberoſſa au ſiecle paſſé, que les victoires du grand Moro auroient ſurpaſſé celles de tous les Generaux Ottomans: car c'eſtoit vn Lion dans les combats, & vn Agneau dans ſes victoires,

traittant

traitant ſes ennemis vaincus auec vne grande douceur.

Ce grand Moro auoit entr'autres vn Eſclaue Portugais, qui luy ſeruoit en terre d'homme de chambre, & ſur la mer d'Eſcriuain. Ce Portugais auoit quelques années fidelement ſeruy ſon Patron tant par mer que par terre. Vn iour le grand Moro croiſoit auec ſon nauire la coſte de Portugal; il appella ſon Eſclaue, & luy dit: *Vous m'auez ſeruy tant d'années fidelement, ie vous donne la liberté*; & auſſi-toſt il donna ordre d'approcher la coſte, pour plus facilement enuoyer la chaloupe auec ce libertin en terre, qui remercia ſon Maiſtre auec vn cœur double & ingrat. Pendant que l'on approchoit la terre, il alla ſecretement à la poupe du nauire, & ouurit le coffre de ſon Patron, (car il auoit les clefs) & prit quelques chemiſes, & pour acheuer ſon entrepriſe ſans eſtre découuert, il les veſtit ſous ſes habits. On ietta la chaloupe en mer, & le Portugais rendant les clefs du coffre, dit le dernier adieu à ſon Patron. On le mit en terre, la chaloupe s'en retourna, & le nauire continua de croiſer. Quelques iours apres le grand Moro voulut changer de linge; mais il fut trompé, car ſon linge luy auoit eſté dérobé par cét ingrat. Il ſe tourmenta de telle ſorte, qu'il dit: *Ie iure par la vie du grand Seigneur, que ſi par hazard ce Chreſtien ingrat tombe encore vne fois entre mes mains, il n'eſchappera pas l'eſclauage de voguer la Galere.*

Il arriua encore au meſme temps vne choſe fort remarquable : à ſçauoir que le General Alli Pegelin ayant perdu vn diamant de grande valeur, le fit chercher par ſes Eſclaues de tous coſtez, entr'autres vn ſien Eſclaue Eſpagnol le trouua : il preſenta le diamant à Pegelin, qui le receut, tres-aiſe de l'auoir, donnant à l'Eſclaue pour recompenſe vn demy patagon, en luy diſant : *Tien, pren cela, beſte brute ſans iugement, & achepte vne corde pour te pendre : tu auois gagné ta liberté, & tu ne l'a pas ſçeu prendre*; Alli Pegelin eſtoit auſſi ingrat à l'endroit de ſon Eſclaue Eſpagnol, que l'Eſclaue Portugais l'auoit eſté à l'endroit du grand Moro.

RELATION XII.

La couſtume de pleurer les morts à Alger.

DAns vne de mes precedentes Relations, i'ay fait mention de la guerre d'vn Roy Barbare Bennali contre le Baſſa d'Alger. Pluſieurs Turcs & Renegats furent tuez en cette guerre. Entr'autres fut tué vn Bulcebas, c'eſt vn Capitaine d'Infanterie. Ce Bulcebas eſtoit vn Renegat, & auoit eſté Eſclaue de mon Patron Mahomet Celibi Oiga : & demeuroit dans la meſme ruë de Mahomet Celibi.

Si-toſt que les nouuelles vinrent de la mort de ce Bulcebas, ma Patrone accompagnée de deux femmes Noires ſes Eſclaues, & auec toutes les femmes du voiſinage, entrerent dans la maiſon de la vefue, & d'abord qu'elles furent entrées, elles commencerent à pleurer, lamenter, crier, &

ſe tourmẽter comme des deſeſperées, & vne de ſes femmes frappoit continuellement auec vne barre de fer ſur vne table, ce qui cauſoit vn ſi grand bruit & vn ſi terrible tintamarre, qu'on euſt dit que la ruë eſtoit pleine d'enragez. Ie ſçauois bien que c'eſtoit la maniere de ſe plaindre dans le deüil à la mode d'Afrique. Quand ma Patrone retourna au logis, ie feignis de ne pas ſçauoir la raiſon de toutes ces exclamations, demandant la cauſe pourquoy elle auoit pleuré, & pourquoy elle auoit le viſage égratigné & ſanglant; elle me répondit, que c'eſtoit la couſtume du Païs, & qu'on pleuroit de cette façon la mort des parens & des bons amis. Ie repliquay : *Cela eſt bon pour vous, qui connoiſſiez le deffunct : mais pourquoy eſt-ce que voſtre Eſclaue eſt égratignée & ſanglante comme vous, elle qui ne connoiſſoit pas le deffunct : car elle eſt nouuellement venuë chez vous, & eſt ſauuage* ? Ma Patrone me répondit : *Elle a fait comme elle a veu faire*, ſans autre raiſon.

Sur ce mot de *Sauuage*, vous ſçaurez que le Royaume d'Alger a beaucoup de petits Roys tributaires, & quelques-vns d'entr'eux faute d'argent, payent leur tribut annuel auec des hommes: ces hommes ſont ou Arabes priſonniers, appellez Arabes errants; ou faute de priſonniers, ils payent auec leurs propres ſubjets : on appelle telles gens à Alger Sauuages, parce qu'ils ne ſçauent pas la langue commune du Païs, l'Arabe ny le More.

RELATION XIII.

Du Zele inconſideré, & du Zele prudent.

QVand i'eſtois à la Maſmore de Tituan, vn Corſaire More y entra auec vne Image de Noſtre-Dame, taillée en bois, qu'il auoit priſe ſur quelque nauire Chreſtien, & la preſentoit à vendre. Tous les Eſclaues Eſpagnols s'aſſemblerent alentour, & en offrirent vn ſequin d'or, afin que l'Image ne receût aucun mépris ou iniure. Le More remarquant le bon zele des Chreſtiens, leur dit qu'il falloit quatre fois autant; *& ſi vous ne le voulez donner, ie la brûleray*, dit-il.

Les bons Eſpagnols eſtoient en fort grand' peine pour les menaſſes de ce Bàrbare; & eſtoient en deliberation de donner au More ce qu'il demandoit. Et pour trouuer cette ſomme, la plus grande partie des Eſpagnols vouloient contribuer tout ce qu'ils auoient: car dans la Maſmore celuy qui a vn patagon par mois pour dépenſer, ne ſe peut pas dire pauure.

Ie regardois ce qui ſe paſſoit ſans dire mot; à la fin ie m'en meſlay, & dis aux Eſpagnols: *Meſſieurs, cette Image ne vaut pas tant.* Ils me répondirent ſur le champ: *Nous n'achetons pas l'Image pour ſa valeur, mais afin qu'elle ne reçoiue aucune iniure.* Ie leur dis: *Voſtre zele eſt tres-bon, mais ne conſiderez vous pas, que quand ce More ſortira de ceans auec quatre ſequins d'or pour vne Image, qui ne vaut pas quatre reaux, il ira diuulguer par toute la ville, que les Chreſtiens ſont Idolâtres.*

A peine les zelez Eſpagnols vouloient-ils entendre ma raiſon : & ie courois grand riſque de paſſer pour vn Lutherien. Mais ie receus vn grand ſecours d'vn R. P. Dominiquain, qui eſtoit auſſi Eſclaue dans la Maſmore, homme de bonne vie, & de grande doctrine. Ie luy contay ce qui ſe paſſoit entre les Eſpagnols & le More. Ce bon Pere auſſi-toſt d'vn zele fondé ſur la prudence, va droit au More, & luy dit : *Voulez-vous vn patagon pour cette Image, on vous le donnera; ſinon, allez, & faites de l'Image ce que vous voudrez, & retirez-vous d'icy, ou les Eſclaues Chreſtiens vous donneront mille coups de poing.* Le More voyant ce Religieux ſi reſolu, ne dit plus de rodomontades, ny qu'il brûleroit l'Image ; mais il fut bien-aiſe d'auoir le patagon, en donnant l'Image : ſi les Eſpagnols euſſent donné quatre ſequins d'or, ils euſſent perdu leur argent, le More ſe fut mocqué d'eux, & la Religion Catholique euſt eſté mépriſée ; mais le bon zele de ce Religieux accompagné de prudence, conſerua l'argent de ces pauures Eſclaues, donna de la crainte au More Barbare, & fit voir aux Mahometans, que l'honneur que les Catholiques rendent aux Images, ne conſiſte pas en la matiere ; comme croyent les ignorans, les Payens, & les Heretiques.

RELATION XIV.

Deux Exemples de Liberalité, & de Reconnoissance.

SAban Galla Aga, duquel i'ay parlé fort souuent, tant au discours de mon voyage, que dans mes Relations, estoit Espagnol de naissance des frontieres de Portugal, & fils d'vn Marinier. Il estoit tombé dés sa jeunesse en l'esclauage des Turcs, qui l'auoient persuadé & induit à renier la Foy Chrestienne; ce qui est facile à faire à vn jeune enfant.

Ce Saban par sa noble maniere de traiter auec tout le monde, receut pour nom de guerre *Gallan*. Il estoit fort riche: son exercice estoit la guerre, tant par mer que par terre. Il auoit esté Aga, c'est à dire Maistre de camp. Ce Saban par cas fortuit passoit vn iour par le marché, où on vendoit des Chrestiens. Il commença à deuiser auec des Esclaues, & il trouua par hazard vn de ses compatriotes, qu'il acheta pour vn prix modique, car c'estoit vn Pescheur, sans apparence de grande rançon. Il mena l'Esclaue chez luy, & luy dit: *I'ay payé pour vous cent cinquante patagons; si vous me voulez promettre de payer pareille somme en vostre Pays à vn tel qui est mon Parent, & pauure, ie vous feray mettre à terre dans vostre Pays auec le premier Corsaire qui partira.* Le Pescheur esclaue fut fort content de cette proposition, & sans differer il entreprit ce que son Patron auoit proposé. Saban suiuant sa promesse, le fait embarquer sur le premier nauire Corsaire, qui nauigeoit vers l'Ocean;

& donna ordre qu'on miſt ce Chreſtien en terre à la coſte de Portugal L'ordre de Saban fut executé. Les Portugais de ſon village furent eſtonnez de voir vn homme ſi toſt de retour de l'eſclauage. Il commença à conter ſa fortune & la rencontre qu'il auoit euë : bref tout ce qui s'eſtoit paſſé auec Saban Gallan.

Il vendit tout ce qu'il auoit, & paya, ſuiuant ſa promeſſe, celuy à qui il deuoit donner les 150. patagons. Lequel ayant receu l'argent, écriuit vne lettre de remerciement à ſon parent Saban Gallan. Cependant ce bon homme retournant derechef à ſa peſche pour gagner ſa vie, le malheur voulut qu'il fut pris encore vne fois par les Corſaires, & amené dans Alger ; où eſtant il fit donner auis à Saban Gallan de ſon malheur, qui l'acheta derechef, le traitant quelques iours dans ſa maiſon, & le pourueut de laine & de linge pour ſa neceſſité ; & luy dit: *Parce que vous eſtes homme de bien, & que vous auez accomply voſtre promeſſe, retournez encore vne fois chez-vous, & ce que vous auez couſté, payez le à la meſme perſonne en vn tel temps.* Le Peſcheur luy dit : *Ie ne le puis faire, parce que i'ay vendu tout ce que i'auois vaillant au monde pour payer mon premier rachat;* ainſi ie demeureray pluſtoſt Eſclaue, que de manquer à ma parole. Saban entendant ſes raiſons, luy dit : *Payez à voſtre commodité* (le terme eſtoit de ſix mois) *en deux années.* Le Peſcheur prit cette condition: & à la premiere occaſion on le mit à terre comme la

premiere fois, dans ſa patrie.

Il alla incontinent chez le Parent de Saban, & luy fit des recommandations de ſa part, luy promettant de payer la ſomme accordée dans le terme de deux années, & retourna à ſon meſtier. Mais comme ſa barque & tout ſon equipage eſtoit ou vendu, pour payer ſa premiere rançon, ou perdu, quand il fut pris pour la ſeconde fois, il fut contraint de ſe faire ſeruiteur des autres Peſcheurs; de ſorte qu'il ne pouuoit faire tant de profit comme quand il eſtoit à ſoy; mais nonobſtant ſon petit gain, ayant épargné quelque petite ſomme, il la donnoit incontinent au rabais de ſon rachat.

Les deux années eſtoient paſſées, & il n'auoit encore payé qu'vn tiers de ce qu'il deuoit. Pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il s'auiſa d'vn expedient, qui fut d'acheter vn quintal de tabac, & s'embarqua dans vn nauire de Portugal, qui partoit pour Alger (où le tabac eſtoit alors fort cher) auec paſſeport du Baſſa, pour racheter quelques Eſclaues. Il arriua en peu de iours dans Alger, & alla droit au logis de Saban. Gallan fut tout eſtonné de le voir. Le Peſcheur luy dit: *Patron, ie n'ay payé que le tiers de ce que ie vous dois, comme il ſe voit par cette quittance, & pour le reſte n'ayant point d'autre moyen, ie ſuis venu auec vn quintal de tabac, & ſi ie le puis vendre auec le gain qu'on m'a aſſuré que ie ferois, ie vous payeray; ſinon, ie retourneray à eſtre voſtre Eſclaue, pluſtoſt que voſtre Seigneurie, de qui i'ay receu tant de bienfaits,*

m'accuſe d'ingratitude. Saban écouta ces raiſons auec vne grande admiration de la fidelité, & reconnoiſſance de ce Peſcheur; & pour réponſe il luy dit: *Vous eſtes vn homme de bien, fidele, & reconnoiſſant: mais vn grand innocent; allez vendre voſtre tabac, & retournez en voſtre Patrie, & ioüiſſez de l'argent, & de la liberté tout enſemble;* & luy donna à boire & à manger dans ſa maiſon, iuſques à ce qu'il retourna auec le meſme nauire: laiſſant dans Alger vne perpetuelle renommée de ſa fidelité & reconnoiſſance, & portant en Portugal vne eternelle loüange de la liberalité de Saban Gallan.

RELATION XV.

De la maniere qu'on ſe marie à Alger.

MOn Compagnon, Monſieur Iean Baptiſte Caloen demeuroit chez vne vieille ayeule de Moſtafa Ingles, qui eſtoit vn des cinq Turcs qui deuoient eſtre changez contre nous. Ce Moſtafa auoit vn frere appellé Amet Ingles, âgé de vingt-deux ans, mais fort débauché, paillard, & yvrogne au poſſible, de ſorte que la vie que menoit ce miſerable Turc ne pouuoit plus gueres durer ſans le perdre.

Son Ayeule & ſa mere le ſçeurent ſi bien perſuader, qu'il leur promit de laiſſer le vin & les garces, & qu'il viuroit deſormais comme vn Mahometan de bien & d'honneur; & pour monſtrer qu'il deſiroit viure comme tel, il leur dit, *ie ſuis content de me marier.* Ce deſir qu'il leur témoigna, plut extrémement à ſa grande mere & à ſa mere,

qui propoſerent à Amet pluſieurs filles de ſa qualité, & entr'autres vne qui luy plaiſoit fort, à cauſe de ſes grandes richeſſes. Pour effectuer ce mariage, la grand'Mere d'Amet en fit parler aux parens de la fille ; & Amet employa pour eſpionne & ambaſſadrice vne Vieille femme, qui portoit dans les principales maiſons des étoffes de ſoye à vendre.

Cette Vieille ſçeut ſi bien acheminer ſes affaires, que dans peu de iours la fille engagea ſa parole ; elle ſçeut auſſi ſi adroitement décrire les beautez de cette fille, ſes vertus, & ſes richeſſes, qu'Amet deuint charmé d'amour par le diſcours de cette Vieille ; les parens des deux coſtez approuuerent ce mariage. On deſtina le iour pour les nopces : le futur Eſpoux enuoya vn preſent à ſa Maiſtreſſe, de rubans, & de ſemblables bagatelles : & pour faire le preſent auec les ſolemnitez requiſes, Amet appella vingt Eſclaues de ſes parens & amis, entre leſquels i'eſtois.

Nous marchions l'vn apres l'autre, chacun auec ſon plat couuert, où eſtoient les preſents ; Amet mena les Eſclaues iuſques à la porte du logis de ſa Maiſtreſſe, où eſtans arriuez, il demeura dans la ruë, & les Eſclaues entrerent dans la maiſon, qui eſtoit baſtie à l'Italienne auec vne place quarrée entre quatre galeries. La future Eſpouſe eſtoit aſſiſe ſur vn couſſin de velours rouge, richement chamarré d'argent, à l'entrée d'vne ſalette : chacun des Eſclaues mit ſon plat au lieu preparé pour le receuoir, faiſant vne

grande reuerence à la future Eſpouſe.

Les autres Eſclaues auoient enſeigné à Monſieur Caloen & à moy ces mots *ey la a, ey la a, ey la a*, que nous deuions crier à pleine voix, ayant mis tous les plats à terre, ce qui fut fait. Et incontinent les Eſclaues Domeſtiques tant hommes que femmes, répondirent en meſme muſique. Nous fiſmes apres cela vne grande reuerence, & ſortiſmes du logis.

Amet nous attendoit à la porte, & comme ie paſſois deuant luy, il me dit en Eſpagnol, *eſt-elle belle Dunquerquois ?* Ie répondis : *Tres-belle*, prenant la beauté à l'opinion d'Afrique : car ils eſtiment les femmes belles, quand elles ſont graſſes ; cette nouuelle plut fort à Amet, car il n'auoit iamais veu le viſage de ſa Maiſtreſſe, parce que la couſtume du Païs eſt, que les femmes allans par les ruës, ont le viſage couuert de deux voiles, vn qui couure le front iuſques aux yeux: l'autre qui couure tout le nez Quand elles ſont au logis, elles ne ſont pas ſi ſcrupuleuſes pour les Eſclaues Chreſtiens : car elles diſent que les Chreſtiens ſont aueugles; mais ſi vn Mahometan leur voyoit le viſage découuert, ce ſeroit vn grand peché, & qu'vn ieune homme parlaſt à quelque fille de bien dans le logis de ſes parens, cela n'eſt aucunement permis.

Cette façon de viure me ſemble bien étrange : mais elle eſt tres-neceſſaire dans ce Païs, pour les mauuaiſes inclinations des femmes ; car nonobſtant que leurs maris

auec toute ſorte de diligence tâchent de tenir leurs femmes & leurs filles dans la maiſon, elles inuentent mille fineſſes pour ſe baigner, ou pour faire des viſites, ou ſous pretexte de deuotion (cette inuention eſt aſſez connuë auſſi en Europe) pour viſiter vn tel Marabout, ou Santon; & ſous ce pretexte elles s'abandonnent, quand elles trouuent l'occaſion, à tous ceux qu'elles rencontrent, fuſſent-ils des coquins, des beliſtres, & des ſodomites.

RELATION XVI.

La Neceſſité eſt la Mere de la Diligence, & de l'Induſtrie.

LOrſque ie demeurois au Bain d'Alli Pegelin, nous eſtions cinq cent cinquante Eſclaues Chreſtiens, qui deuoient journellement par induſtrie chercher à manger.

C'eſt vne choſe digne d'admiration, comme chacun ſe preuaut de ſon induſtrie, en cette neceſſité. Le larcin eſt l'exercice le plus commun de cette école. Il y auoit au Bain vn Eſclaue Italien, dont le nom de guerre eſtoit *Fontimama*; il ſe fioit tant en ſon art de dérober, qu'il n'eſtoit pas en peine d'inuiter ſes Compagnons pour le midy à diſner, de ce qu'il gagneroit de ſon métier de larron depuis ce temps prefix iuſques à l'heure deſignée, pour mettre leurs maſchoires en beſogne.

Vn iour il auoit inuité mon Compagnon Renier Saldens ſur les dix-heures, à condition qu'il fiſt vn tour de ville auec luy deuant diſner. Fontimama mena Saldens chez

quelques Iuifs changeurs de monnoye, dont il y a grand nombre à Alger, eſtans dans les ruës auec vne petite table, où ils ont des aſpros qu'ils changent pour des patagons, & des demy patagons, faiſans leur profit de cet échange. Fontimama demanda des aſpros pour vn demy patagon : montrant ſa piece qui eſtoit bonne ; il aida le Iuif à compter, & le compte fait, il preſenta au Iuif vne piece fauſſe. Le Iuif qui connoiſſoit fort bien l'argent, chaſſa Fontimama ; mais quelques aſpros eſtoient demeurez entre les mains de ce ruſé larron ; & delà ils alloient chez vn autre Iuif, enfin il ſçeut ſi bien negocier, que ſur le midy Fontimama reuint au Bain auec vne paire de poulles, & aſſez d'argent pour boire tout leur ſaoul de bon vin.

Vne autre fois il eſtoit auec la Galere de noſtre maiſtre Pegelin à la coſte de Barbarie, deuant vne place appellée *Terrevecchia* ; & Fontimama auec quelques Eſclaues eſtoit à terre, à cauſe que ces Eſclaues deuoient faire l'aiguade à la galere. Incontinent tous les Alarbes s'aſſemblerent à l'entour de ces Eſclaues, leur demandans s'ils n'auoient point de fer à vendre (car le fer eſt cher en ce lieu) & les Eſclaues vendoient ordinairement des cloux, & telles rauauderies de petite importance. Les Compagnons de Fontimama ayans vendu leur marchandiſe, les acheteurs annoncerent à leurs voiſins qu'ils auoient acheté du fer des Eſclaues des Galeres.

Deux Alarbes entendans qu'on y vendoit le fer à bon marché, vinrent à la marine pour en acheter, & s'addreſſerent iuſtement à Fontimama, qui leur dit, qu'il leur en vendroit, & leur vendit l'ancre de la galere pour cinq paragons. Il receut l'argent, & leur dit : *Mes amis, il eſt impoſſible que vous portiez vn fardeau ſi peſant vous deux, appellez quelqu'vn de vos voiſins, & ie vous aſſiſteray auſſi.* Ces innocens Alarbes coururent demander du ſecours à leurs voiſins, Fontimama cependant entra dans la galere, & mit ſoudain vn emplaſtre ſur vn de ſes yeux. Ces deux Marchands retournerent accompagnez de vingt Alarbes pour emporter l'ancre, entrerent dans la galere, & commencerent à defaire le cable : car c'eſtoit l'ancre de reſerue. Le General Alli Pegelin, qui eſtoit à la poupe couché ſur vn matelas de velours, vit ces Alarbes à la proüe de ſa galere auec les ſoldats Turcs en querelle, car les ſoldats ne vouloient pas laiſſer emporter l'ancre. Il demanda pourquoy ces Alarbes faiſoient tant de bruit ſur la proüe. On conta à Pegelin l'hiſtoire que Fontimama auoit vendu l'ancre : auſſi-toſt il donna ordre au Comite de chaſſer cette canaille d'Alarbes hors de la galere. L'ordre fut incontinent executé à grands coups de nerfs de bœuf, que les Alarbes receurent au lieu de l'ancre. Les Alarbes eſtants chaſſez, Pegelin demanda à Fontimama pourquoy il auoit vendu l'ancre de la galere, qui n'eſtoit pas à luy. Fontimama luy répondit, qu'il

auoit creu que la galere iroit mieux si elle estoit déchargée de ce poids. Tous ceux de la galere se mirent à rire de sa réponse : & les cinq patagons demeurerent à Fontimama.

Il y auoit aussi en ce Bain vn Brabançon appellé *François de Vos :* mais son nom de guerre estoit François l'Estudiant ; celuy-cy n'appartenoit pas à Pegelin, mais par ordre de son Patron & auec la permission de Pegelin, il demeuroit au Bain auec vne chaîne de fer de cent liures à ses pieds, sans pouuoir sortir de là : c'estoit seulement pour presser le payement de sa rançon ; il estoit comme Secretaire des Esclaues Dunquerquois, Hollandois, & Hambourgois, écriuant tousiours des lettres sans recompense, mais il souffroit qu'on luy donnast à boire. Et comme à cause de ses lettres il estoit toûjours enuironné de Flamans & de Hollandois, qui venoient à luy, & luy donnoient à boire pour sa peine, quand il auoit écrit ; ce métier faisoit viure cet Escriuain : car le Tauernier chez qui il alloit écrire, luy donnoit à manger tout ce iour-là, à cause du profit qu'il faisoit, en vendant du vin à ceux qui le faisoient écrire.

Il y auoit aussi vn Caualier François de nation, qui auoit esté dans l'esclauage l'espace de six ans, sans qu'il eût receu vn denier de son pays. Il estoit tousiours bien couuert en qualité d'Esclaue ; il mangeoit & beuuoit delicatement, & inuitoit souuent de ses compagnons à disner auec luy ; il

auoit grande connoiſſance auec des François Renegats, qui luy preſtoient de l'argent ſur intereſt, le rendant au terme arreſté ; mais pour payer vn tel, il prenoit de l'argent ſur intereſt des autres Renegats. Et comme tous les Renegats ſont ſoldats, & en continuelle guerre, tant par mer que par terre, il y demeuroit tous les ans quelqu'vn de ſes creanciers. Et comme ces creanciers n'auoient ny parens, ny femme, ny enfans, la debte eſtoit payée auec leur mort. Et encore qu'il y eut quelque obligation par écrit, ce Caualier eſtant Eſclaue, l'obligation eſtoit ſans force.

I'ay connu vn Eſpagnol, qui aura icy nom *Rodrigo :* c'eſtoit comme vn de ces filous de Paris, qui cherchent leur vie par la reputation de leur eſpée, ſans eſtre vaillans. On appelle ces gens-là en Eſpagnol *Vendeuidas.* Ce Rodrigo gagnoit ſa vie à accorder des querelles entre les Eſclaues, les faiſant boire apres la paix, & faiſant bonne chere auec les reconciliez. Mais il faut remarquer que luy-meſme fomentoit preſque toutes les querelles entre les Eſpagnols, & cela ſe faiſoit pour les accorder apres, & pour ſe trouuer preſent quand ils boiroient apres l'accord.

Rodrigo ſe trouuoit au Bain alentour des tauernes, où il iugeoit qu'eſtoient les plus grands yvrognes : car ordinairement quand on faiſoit le compte, il y auoit touſiours quelque diſpute entre les Turcs yvres, & l'hoſte Chreſtien. Rodrigo accordoit ces

querelles auec vne grauité Eſpagnole, en diſant : *Meſſieurs, c'eſt aſſez qu'vn homme de ma ſorte le dit :* & quand les Turcs ne vouloient pas payer l'Hoſte de la tauerne, Rodrigo en donnoit auis au Gardien, qui fermoit incontinent la porte du Bain; & quand les Turcs yvres tiroient leurs couteaux, Rodrigo venoit auec vne échelle par derriere, mettant la teſte du Turc entre les marches, & le iettoit ainſi par terre (ce qu'il pouuoit faire pour les ſeparer ; car vn Chreſtien n'oſeroit battre vn Turc ſur peine de la vie:) alors le Gardien venoit, qui faiſoit payer le Turc, & puis prenoit quelque gage de luy. Pour tels & ſemblables ſeruices, Rodrigo eſtoit eſtimé des Tauerniers du Bain, ayant pour ſa recompenſe à ſoupper.

Il y auoit vn Moſcouite âgé de quatre vingt-ans, incapable de faire le moindre trauail du monde pour eſtre, comme l'on dit, foulé : celuy-cy nettoyoit les ſecrets du Bain, & toutes les ſemaines il alloit demander vne aumoſne aux Eſclaues du Bain pour ſa peine, quelques-vns luy donnoient quelque choſe, auec ce peu il ſe nourriſſoit.

I'ay connu auſſi en ce lieu vn garçon Hambourgois, lequel quand il fut pris dans le combat, auoit perdu vn bras ; quel remede pour gagner ſa vie ? Le Patron ne luy donnoit rien ; vn de ſes compatriotes luy donna vn demy patagon. Auec cette ſomme il acheta vn jeu de quilles & de trou-madame. Il alloit hors la ville proche de la porte, loüoit ſes quilles, & ſon trou-madame aux

enfans qui ioüoient-là, & gagnoit fort bien ſa vie. Les Eſpagnols qui pouuoient tenir tauerne, viuoient comme des Princes entre les Eſclaues. Et en peu de temps gagnoient leur rachat. Car ceux qui ont vne pipe de vin au mois de Septembre, qui leur couſte ſeize patagons : quand ils la vendent en détail, ils en font quarante ou cinquante patagons.

Il y auoit auſſi ſix Chirurgiens qui gagnoient beaucoup d'argent ; car ils alloient panſer les Bourgeois. Mais comme l'on voit ordinairement que le bon temps & l'argent perdent les hommes, ceux-cy ſe perdoient auec les femmes & le vin.

Il y en auoit d'autres qui laſſoient des bas, d'autres gagnoient leur vie à vn trifler. Mais le larcin eſtoit le métier le plus exercé. Tous les ſoirs on vendoit publiquement ce qui auoit eſté dérobé le iour, comme i'ay plus amplement raconté au diſcours de mon voyage. Les Preſtres viuoient des aumoſnes des Eſclaues Chreſtiens.

Bref chacun, de quelque nation qu'il fût, trouuoit moyen de viure, à la reſerue des Anglois, qui eſt vne nation, incapable de viuoter comme les autres ; & il ſemble auſſi qu'ils n'ont point d'amitié, non pas meſme entre leurs compatriotes. I'ay remarqué en vn Hyuer eſtant au Bain, qu'il en mourut plus de vingt de pauureté : auſſi ne ſont-ils pas eſtimez des Turcs. On vend vn Anglois pour ſoixante ou ſoixante & dix patagons : & vn Eſpagnol ou Italien 150. ou

200. patagons. Ie parle quand on eſtime la valeur ſelon le corps, & non au rachat.

Il y auoit d'autres Eſclaues qui ſçauoient des maiſons où ils portoient iournellement de l'eau, & emportoient les ordures, & viuotoient de leur ſalaire. Mais vous deuez ſçauoir que toutes ces manieres de rechercher la vie ſe faiſoient ſeulement quand l'ouvrage du Patron eſtoit fait. I'auois vn ſi grand diuertiſſement en conſiderant ce qui ſe paſſoit parmy les Eſclaues du Bain, que quand ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, pour me diuertir, i'allois au Bain deuiſer auec François l'Eſtudiant, alentour duquel il ne manquoit iamais d'y auoir des Eſclaues Dunquerquois, qui contoient leurs auantures & les rencontres qu'ils auoient eu ſur mer; les Hollandois, ce qui ſe paſſoit aux Indes Orientales, en Iapon, & à la Chine; les Danois & les Hambourgois à la peſche des Balaines à Groenland, en quel temps de l'année le Soleil paroiſt en Iſlande, & quand leur nuict de ſix mois s'acheue; ou ſi telle conuerſation ne me plaiſoit pas, i'allois chez les Eſpagnols, leſquels gouuernoient les Eſtats de leur Roy à leur mode, ou bien racontoient les delices de Mexico, ou les richeſſes du Perou; ou ſi i'allois chez les François, i'entendois parler de la Terre-neuue, du Canada, de la Virginie: car preſque tous les Eſclaues ſont gens de mer.

Tres-cher Lecteur, ie vous ay montré ce qui ſe paſſoit parmy les Eſclaues, & les

moyens, auec leſquels pluſieurs gagnoient leur liberté, pour faire voir quelle maiſtreſſe c'eſt que la neceſſité, & qu'il n'eſt point de meilleure Vniuerſité que le Bain d'Alger, pour apprendre le monde à viure.

RELATION XVII.

D'vn Pere Carme déchauſſé Eſclaue, & d'Ali Pegelin.

L'An 1641. il y auoit à Alger vn Pere Carme déchauſſé, dans lequel on voyoit clairement que la bonne nourriture & la prudence gouuernoient ſa doctrine. Ce venerable Pere s'appelloit le Pere Angeli, natif de Gennes; il auoit reſidé quelques années en Perſe par l'ordre de ſon Superieur, comme il m'a ſouuent raconté. Retournant en Italie par la Turquie auec paſſeport du grand Seigneur, il fut pris des Corſaires, auec ſon compagnon, qui eſtoit Portugais. On mena ces deux Religieux deuant le Baſſa; ils monſtrerent leur paſſeport, mais en vain, car le Baſſa leur dit: *Eſcriuez à Conſtantinople, & plaignez vous de moy, ſi bon vous ſemble: il faut ſouffrir l'injuſtice auec patience.* On les vendit, Pegelin les acheta, & les enuoya au Bain auec les autres Eſclaues.

Ce Religieux diſoit iournellement la Meſſe dans l'Egliſe du Bain, faiſant les fonctions Eccleſiaſtiques; & dans peu de temps, ie ne ſçay par quelque ſecrete inclination qu'on eut pour ſes vertus, il plaiſoit à tous, non ſeulement aux Catholiques, mais auſſi aux Lutheriens, Caluiniſtes, Puritains, Schiſmatiques, & Nicolaïtes; car le Bain eſtoit

fourny de toutes ces eſpeces de Religions.

Quand ce bon Pere paſſoit où les Eſclaues mangeoient, tous le prioient de manger auec eux, meſme les Ruſſes & les Moſcouites, qui ſemblent auoir banny de leurs cœurs par vne antipatie naturelle toute ſorte de courtoiſie & de ciuilité. S'il y auoit au Bain quelque differend entre les Eſclaues, de quelque nation que ce fut, il le mettoit d'accord. Choſe ſi rare, qu'il ſembloit que la benediction de Dieu ſe répandiſt ſur toutes les actions de ce Religieux. S'il y auoit quelque Eſclaue malade, le Pere Angeli auoit ſoin de faire auoir au malade quelque viande delicate pour manger. Si quelque Eſclaue venoit à confeſſe, lequel fuſt en neceſſité, le Pere Angeli luy donnoit l'aumoſne, & l'argent ne luy manquoit iamais, à la faueur de quelques Eſclaues pieux, qui luy donnoient des aumoſnes pour les diſtribuer; tellement que les vertus de ce Religieux le firent eſtimer pour vn Saint parmy les Turcs meſmes.

Pegelin ayant entendu la renommée de ce bon homme, le fit appeller vn iour dans ſon logis : comme ſon Eſclaue il obeït, demandant de bonne grace s'il y auoit quelque choſe qu'il puſt faire pour ſon ſeruice; Pegelin luy dit : *Papas* (les Turcs appellent ainſi les Preſtres) *i'ay ouy dire que vous eſtes vn homme vertueux, & docte, & que vous ſçauez donner entiere ſatisfaction de ce qu'on vous demande ; il faut que vous me ſatisfaſſiez d'vne choſe que ie deſire vous de-*

mander. Le bon Pere Angeli répondit : *Ie ſuis Eſclaue de voſtre Seigneurie, mon deuoir eſt d'obeïr.* Alors Pegelin luy dit : *Que ſera-t'il de moy ? dites-moy, ie vous prie ce qu'il vous en ſemble.* Il luy répond : *Voſtre Seigneurie eſt Capitaine general des galeres, & moy ie ſuis vn pauure Religieux : voſtre Seigneurie eſt mon Patron, & moy ie ſuis ſon Eſclaue ; il me ſemble que ce ſeroit exceder le reſpect que ie dois à voſtre Seigneurie.* Ce compliment pleut fort à Pegelin, car les Turcs veulent qu'on les reſpecte ; Pegelin luy dit : *Ie ne le prendray point en mauuaiſe part* ; luy commandant derechef de dire ce qu'il croyoit de luy. Alors le Pere Angeli ſe voyant preſſé, répondit franchement : *Me fiant à la promeſſe de voſtre Seigneurie, ie vous diray ce que i'en penſe : ie croy aſſurement que le diable vous emportera.* Pegelin luy demanda, *Pourquoy ?* Le bon Religieux répondit : *Premierement vous n'auez point de Religion, & vous ne penſez à autre choſe, qu'à dérober & à voler les Chreſtiens : vous n'exercez aucunes œuures de pieté, & moins de miſericorde : vous viuez comme s'il n'y auoit pas vn Dieu iuſte, meſme vous vous mocquez de l'Alcoran, & de ce qu'il commande aux Mahometans : vous n'entrez iamais dans la Moſquée : vous ne liſez iamais voſtre Aſſala,* car non ſeulement il ne liſoit pas l'Aſſala ; mais qui plus eſt, quand il eſtoit au logis du Baſſa dans la ſalle d'audience, on me diſoit, que quand le More crioit (qui eſt le ſignal pour prier, comme parmy les Chre-

ſtiens la cloche) il ſe couuroit le viſage auec ſon mouchoir: & ie croy qu'il faiſoit cela pour ne point rire de leurs ceremonies. Enfin le Pere dechifroit toute ſa vie de point en point, monſtrant clairement que Pegelin auoit pour vnique Religion vne auarice inſatiable, ſans iamais penſer au ſalut de ſon ame.

Ce diſcours finy, Pegelin luy dit en riant: *Papas, quand ſera-ce que le Diable m'emportera?* Le Pere Angeli répondit: *Auſſi toſt que vous mourrez, & que voſtre ame quittera ce miſerable corps.* Pegelin repliqua: *Quant à ma mort, c'eſt encore vn long procez, & pendant que ie viuray, ie ioüiray du bon temps que i'ay; & apres ma mort, que le diable faſſe de moy ce qu'il voudra.* Auec cela il renuoya le Religieux au Bain.

Vous voyez par ce que ie viens de raconter, qu'on peut dire la verité aux grands Seigneurs, & aux plus impies, ſans aucun danger, quand la prudence a choiſy le temps & l'heure propre pour cela.

RELATION XVIII.

L'vſage du Poiſon fort commun en Afrique.

LE Poiſon eſt vn crime fort commun en Afrique. Quand i'eſtois à Alger, les Corſaires auoient pris vne fregate faite à Dunquerque. Cette fabrique pleut à tous les Capitaines Corſaires, & chacun d'eux la vouloit auoir. Mais comme le Baſſa a pour ſon droit de huict Chreſtiens vn, & de chaque nauire la moitié, le frere du Baſſa, qui eſtoit Capitaine Corſaire, eut la fregatte,

Dont ce renommé Capitaine le grand Moro (de qui i'ay parlé cy-dessus) fut enuieux, & fort mal content : disant en pleine compagnie, qu'on luy auoit fait tort, de ne luy auoir pas laissé cette fregatte, en la payant comme il auoit offert ; que le frere du Bassa n'estoit bon qu'à partager le butin, & luy pour le prendre l'espée à la main.

Ce discours fut rapporté au frere du Bassa, qui en fut fort irrité, & chercha le moyen de s'en venger. De l'appeller en duel, il ne le pouuoit, parce que ce n'est pas la coustume, & qui plus est, la partie n'estoit pas égale du grand Moro & de luy: car il estoit trop foible pour vn tel ennemy. Il dissimula sa colere, & quelques iours apres il inuita le grand Moro auec quelques autres Capitaines à disner, leur faisant la meilleure chere dont il se put auiser, pour mieux couurir son mauuais dessein.

Ce disné acheué chacun se retira, le grand Moro estant arriué chez luy, sentit son estomac extrémement alteré : il appella vn sien Esclaue Chirurgien, & luy dit : *Il faut que vous me donniez promptement quelque remede, car il me semble que ie suis empoisonné.* Le Chirurgien, tres-expert en son art, luy fit boire sur le champ vne grande quantité de laict, & voyant que le laict demeuroit dedans, il luy fit tenir la teste en bas ; & à la fin le laict sortit auec le poison, & par ce moyen le grand Moro fut guery, & le frere du Bassa mocqué des Turcs, pour n'auoir pas sceu preparer le poison à la mode d'Afrique:

d'Afrique : qui eſt de le compoſer de telle ſorte, qu'il ne fait ſon effet que quelque temps apres. Ce poiſon lent eſt cauſe que beaucoup d'Eſpagnols, & d'Italiens renient la Foy Chreſtienne. La raiſon eſt, que beaucoup de Turcs ſont adonnez au peché abominable, & les femmes ſe débauchent auec leurs Eſclaues. A la fin elles leur diſent : *Si vous voulez renier voſtre Foy, ie vous épouſeray, & vous feray d'vn pauure Eſclaue vn riche Maiſtre de cette Maiſon.* Ces promeſſes ſont agreables, & comme la pluſpart des Eſclaues ſont de leur naiſſance mariniers, qui en leur Pays ſont pauures, & qui doiuent gagner leur vie à trauailler ; ils ſe laiſſent aller à ces belles apparences de liberté, & de richeſſes, & aux ſollicitations d'vne belle femme : & pour le bien temporel laiſſent l'eternel. Les femmes alors donnent à leurs maris vn poiſon lent, quelque mois apres le mary meurt, & la femme ſe marie auec l'Eſclaue renegat. La Iuſtice ne fait pas grande inquiſition de ces ſortes de crimes ; il y en a beaucoup qui ſe vantẽt d'exceller en cet art.

Il me ſouuient que i'entendis deux François renegats deuiſans de cette ſorte enſemble. L'vn diſoit à l'autre : *Viſitez-vous encore voſtre garce* ; L'autre répondit : *Oüy ; mais elle ne durera guere, i'en ſuis las, i'ay le remede dans mon coffre pour m'en defaire.* I'ay auſſi veu, quand i'eſtois Eſclaue de Pegelin, que noſtre Maiſtre faiſoit vn grand feſtin dans ſa maiſon de plaiſance hors la ville : & pour plus grande parade on faiſoit porter la

viande par 250. Eſclaues (entre leſquels i'eſtois celuy qui portoit vn plat de noix) ces Eſclaues marchoient file à file, & de vingt à vingt; il y en auoit vn auec vne corbeille couuerte d'vne toile de ſoye, & dans cette corbeille il y auoit du pain, ou quelque patiſſerie. Les Inuitez eſtoient les plus renommez Capitaines, & les plus riches Armeurs. Le Baſſa y eſtoit auſſi, auec quelques-vns de ſes principaux fauoris ; mais vingt de ſes Eſclaues portoient ſa viande, & ſa boiſſon, car il ne ſe fioit point à Pegelin; neantmoins cela ne fut pas pris en mauuaiſe part. Il vaudroit mieux quelquefois manger chez vn Alarbe en Afrique, que d'eſtre conuié aux feſtins de ſi grands Seigneurs.

RELATION XIX.

Les Turcs tiennent leur parole.

EN vne de mes precedentes Relations, i'ay fait voir que le General Alli Pegelin n'auoit autre Dieu ny autre Religion, que ſon intereſt. Ce que ie remarque icy par auance, pour vous faire d'autant plus eſtonner, qu'eſtant ſans Religion, il eſtoit tres-religieux obſeruateur de ſa parole.

Apres auoir eſté cinq mois Eſclaue de Pegelin, i'allay parler à luy pour faire accord de ma rançon ; & pour l'émouuoir à compaſſion, ie luy baiſay la manche de ſa robe pendante iuſques à terre (compliment d'Afrique) & luy dis : *Mon Seigneur, il y a cinq mois que ie ſuis voſtre Eſclaue ; ie ne doute point que voſtre Seigneurie ne ſoit maintenant bien informée, qui ie ſuis, c'eſt à ſçauoir*

vn pauure Soldat, & non vn Caualier riche, cõme voſtre Seigneurie diſoit le bien ſçauoir quand elle m'acheta (car les Turcs ſont fort liberaux de donner des titres aux nouueaux Eſclaues, appellans l'vn Caualier, l'autre fils de Comte, & diſans les autres fort riches, pour obtenir par ce moyen vn plus grand rachat) Pegelin me répondit : *Ie ne ſçay encore qui vous eſtes, mais ſi i'accorde auec vous de voſtre rachapt, quand ie viendrois à ſçauoir que vous eſtes plus riche, ie tiendray ma parole, comme i'ay fait auec pluſieurs perſonnes*, me nommant entre autres vn Marchand Geneuois appellé *Marco Antonio Falconi*. Mais comme i'ay conté plus amplement au diſcours de mon voyage, ce traité de mon rachat fut differé pour quelque iour, & ie retournay au Bain. Ce meſme ſoir ie m'informay de quelques Eſclaues mes amis, pour ſçauoir ſi noſtre commun Patron auoit tenu ſa parole à ſes Eſclaues, quand ils s'eſtoient accordez, comme il ſe vantoit, & ce qui eſtoit de la verité de ce Marchand Geneuois appellé Marco Antonio Falconi, duquel principalement il m'auoit parlé. Ils m'aſſurerent qu'ils en auoient eſté témoins oculaires, contre leur gré : car ils voguoient alors dans la galere, & ils me conterent l'Hiſtoire tout au long en cette ſorte : Vn Marchand Geneuois qui auoit long-temps reſidé en Eſpagne dans la ville de Cadis, où il auoit fait vn grand commerce, ſe voyant auec de grandes richeſſes, & vne ſeule fille, il iugea qu'il eſtoit à propos de ſe retirer en-

tierement du commerce, & de retourner en ſa Patrie; il accommoda ſes affaires, & s'embarqua auec ſa fille âgée de neuf ans dans vn Brigantin. Il faiſoit ſon voyage ſans perdre la terre de veuë, & ſans s'engolfer, craignãt les Corſaires Turcs. Eſtans à la coſte de Valẽce, Pegelin qui écumoit cette mer auec ſes galeres, découurit de loin le Brigantin, & luy fit donner la chaſſe. Ceux du Brigantin firent toute leur diligence à voiles tendus, & à rames, pour gagner la terre; mais les galeres par leur grande quantité de vogueurs eſtans arriuées iuſques à vne portée de mouſquet du Brigantin, le Marchand Genevois & les Mariniers ſe ietterent dans la mer, & à la nage ſe ſauuerent à terre; & la fille de 9. ans demeura ſeule dans le Brigantin. Quelques Turcs par ordre de Pegelin entrerent dans le Brigantin pour le conduire.

Le bon Marchand Geneuois qui eſtoit à terre, vit ſa fille entre les mains des Turcs: on tourna l'épaulon de la galere vers la mer. Le Geneuois auança auſſi auant qu'il pût dans la mer, & auec ſon mouchoir à la main fit ſigne aux galeres, pour le venir prendre. Ces Turcs furent eſtonnez de voir vne telle choſe, & Pegelin meſme, qui donna ordre qu'on l'allaſt querir auec l'eſquif; ceux qui ont veu les galeres, ſçauent fort bien qu'il ne faut qu'vn temps pour commander & pour executer. On preſenta ce priſonnier volontaire au General Pegelin, qui en ſe mocquant luy dit: Pourquoy ſtant ſi heureuſement échappé il s'eſtoit

rendu volontairement dans l'eſclauage qui fait trembler les plus aſſeurez de frayeur.

Ce Marchand voyant que celuy qui parloit à luy eſtoit le General, commença cette harangue en langue Italienne (que Pegelin entendoit bien.) *Voſtre Seigneurie eſt eſtonnée de voir que ie me ſuis volontairement venu rendre pour eſtre Eſclaue, ce que les hommes par vn inſtinct naturel ont tout ſuiet de craindre; mais la raiſon que ie donneray à voſtre Seigneurie l'oſtera de cet eſtonnement: Ie ſuis Marchand Geneuois, i'ay trafiqué quelques années en Eſpagne, & ie penſois me retirer auec cette fille mon enfant vnique en ma Patrie, que voſtre Seigneurie a fait ſa priſonniere, & vous m'auez pris auec elle; car quoy qu'il ſemblaſt que ie fuſſe échappé, i'eſtois plus priſonnier qu'elle par mon affection paternelle. C'eſt pourquoy ie me ſuis ainſi rendu, & ſi voſtre Seigneurie me veut prendre à rançon, ie la payeray ſi ie peus, ſinon, le contentement d'auoir fait ce que ie deuois pour ma fille, me fera ſupporter facilement les difficultez, & les peines de l'eſclauage.*

Pegelin l'ayant écouté attentiuement luy dit: *Vous payerez pour la rançon de vous & de voſtre fille ſix mille patagons*, le Geneuois répondit promptement: *Ie les payeray.* Il y auoit ſur cette galere vn Eſclaue vogueur Geneuois, qui demanda à parler au General: ce qu'on dit à Pegelin, qui le luy permit; l'Eſclaue luy dit: *Ie connois tres-bien ce priſonnier, il eſt mon compatriote, i'ay ouy dire qu'il paye à voſtre Seigneurie ſix mille*

patagons ; mais il a dequoy payer quatre fois au delà. Pegelin répondit : *Parola de mi è parola de mi*, c'eſt à dire, *ma parole eſt ma parole.* Ce que i'ay écrit, pour faire voir que les Turcs & les Infideles tiennent leur parole, à la honte des Chreſtiens qui fort ſouuent ne la tiennent pas.

RELATION XX.

La Femme & le Vin trompent le plus fin.

VN Caualier d'vne des plus illuſtres familles de Portugal, que nous appellerons icy *Dom Oenofilo*, auoit fort ſouuent decidé ſes querelles l'eſpée à la main. Mais comme chacun eſt aueugle en ſa propre paſſion, il deuoit auoir commis des excez notables : car nonobſtant ſa grande qualité, on auoit par deux fois prononcé contre luy à Liſbonne ſentence de mort ; & par l'interceſſion de cet eloquent Aduocat Mr l'Argent, qui fait quelquefois interpreter les Loix, & adoucir la rigueur du droit comme il luy plaiſt : & par l'aſſiſtance de ſes Amis, Dom Oenofilo auoit obtenu par deux fois grace. L'an 1637. il ſe trouua encore vne fois accuſé de quelque meurtre, ou aſſaſſinat : & pour euiter la rigueur de la Iuſtice, il s'embarqua de nuit auec ſa femme, pour aller aux Indes, le commun Aſile des mal faicteurs Portugais. Apres auoir eſté quelques iours en mer, le nauire fut pris par les Corſaires Turcs ; Dom Oenofilo auec ſa femme, furent vendus pour Eſclaues à vn More Cagarino. Ce nouuel Eſclaue fit ſon accord pour eſtre racheté & ſa femme auſſi, à condition qu'il demeureroit en

oſtage, & que ſa femme retourneroit en liberté pour enuoyer le rachapt. Sa femme fut renuoyée, & il attendoit l'argent de ſa rançon en bonne deuotion, & ne deuant pas trauailler comme les autres Eſclaues, l'oiſiueté ne laiſſa pas de luy tailler de la beſogne : car il deuint amoureux de ſa Patrone, & ne s'oſant pas d'abord declarer, il attendoit le temps & l'heure propre pour cela. Il arriua qu'il fit connoiſſance auec deux Cheualiers de Malte, François de nation, auſſi Eſclaues, qui remarquoient en Dom Oenofilo vn grand iugement, vne bonne education, & vne grande eloquence naturelle. Ces bonnes qualitez augmentoient leur amitié. Si bien que les deux Cheualiers François inuiterent Dom Oenofilo, & à la mode des Eſclaues ils l'obligerent à leur faire raiſon de quelques brindes qu'ils luy porterent, ce qu'Oenofilo n'auoit pas accouſtumé en Portugal. Auec le vin en teſte, & l'amour dans l'eſprit, il retourna à ſa maiſon, & commença à careſſer ſa Patrone. Le Patron ſuruint, qui voyant cela, ſe ietta d'abord ſur le galant, & luy donna deux ou trois coups de poing bien ſerrez. Dom Oenofilo qui n'eſtoit pas plus prudent en ſon eſclauage qu'il l'auoit eſté en ſa liberté : & échauffé d'amour & de vin, paya les coups de poing en meſme monnoye, ſans oublier l'intereſt. Son Patron en colere, tant pour les coups qu'il auoit receus, que pour ce qui s'eſtoit paſſé auec ſa femme, enragé pour ſe venger de ce double affront, courut droit au

Palais du Bassa, & fit ses plaintes, demandant conformément aux loix de Turquie qu'on le bruslât tout vif. On commanda aux Sauses (ce sont les Ministres de Iustice) d'amener le criminel deuant le tribunal pour defendre sa cause. L'ordre fut executé, & Oenofilo presenté deuant le Bassa, qui luy dit : *Vous estes accusé d'auoir battu vn Turc, & qui pis est, vostre Patron, & selon les loix de ce Païs, vous deuez ou renier la Foy Chrestienne, ou estre bruslé vif.* Dom Oenofilo nia le fait, disant qu'il s'estoit seulement defendu contre les coups, & il produisoit vn Turc pour témoin, qui parloit en sa faueur; mais le Bassa ne voulut pas admettre ses excuses, estimant que c'estoit vne preuue suffisante, que l'accusation du Patron. Il prononça la sentence sans autre solemnité, que Oenofilo choisiroit ou de renier, ou d'estre bruslé. Ce malheureux se trouuant pressé de la sorte, répondit comme bon Chrestien, & Cheualier resolu, qu'il ne vouloit pas renier. Surquoy la sentence fut prononcée, que Dom Oenofilo seroit bruslé vif. On fit les preparatifs, & les Sauses menoient le coupable au supplice; mais le Bassa commanda qu'on suspendist l'execution iusques à nouuel ordre. Le Bassa interessé, & habile au possible, trouua moyen de faire son profit de ce delict, & proposa cette raison à ceux de son Conseil, qui auoient donné leur voix pour la sentence, *Si ce delinquant*, leur dit-il, *eut tué vn autre Esclaue, son Patron eut esté obligé de l'Esclaue mort, ou d'aban-*

donner le criminel au profit du Patron de l'Eſclaue deffunct. Ce criminel a battu vn Turc, qui eſt plus grand crime, que d'auoir tué vn Chreſtien. Et à la requiſition de ſon Patron meſme, nous l'auons condamné à la mort, par laquelle condamnation ſon Patron a perdu la proprieté qu'il auoit ſur luy, & ie l'ay acquiſe, comme repreſentant la perſonne du grand Seigneur. C'eſt pourquoy ayant le pouuoir de donner grace aux condamnez, ie donne la vie à cét Eſclaue, d'où il s'enſuit qu'il eſt à moy. Cette raiſon fut approuuée de tous les Agas, qui font l'office de Conſeillers. On declare Dom Oenofilo Eſclaue du Baſſa par le conſeil des Agas. Et le Patron ayant perdu la proprieté de ſon Eſclaue, & receu des coups de poing, fut declaré en outre cornard de ſon Eſclaue. On enuoya Dom Oenofilo chez les Eſclaues du Baſſa : mais on luy mit à chaque iambe vne iartiere de quatre-vingt liures de fer. Quand i'arriuay à Alger, il demeuroit à l'Eſcurie du Baſſa, où i'ay eu connoiſſance particuliere auec luy; & l'ay trouué plein de vertus morales. Et en cette miſerable captiuité par ſa prudence, & par ſa bonne education, il ſçauoit ſi bien obliger tout le monde, qu'il auoit continuellement des viſites, & ſes compatriotes luy donnoient ce qu'il auoit beſoin. Quand ie partis d'Alger l'an 1642. ie le laiſſay dans le meſme eſtat, chargé de fers, ſans ſçauoir ce qui luy eſt arriué depuis.

RELATION XXI.

Le moyen de guerir de la Verole à Alger, ſans Chirurgien.

MOn Patron Alli Pegelin entre ſes Eſclaues, en auoit vn nommé *Iuan Motoza*, qui eſtoit furieuſement touché du mal de Naples, de ſorte qu'on le iugeoit incapable de quelque ſeruice que ce fuſt, en qualité d'Eſclaue. Le Printemps s'approchoit, & les galeres deuoient aller en courſe. On commanda à Iuan Motoza de s'embarquer pour voguer. Cette ordonnance ne luy plût en aucune façon, car il iugeoit bien qu'vne eſtuue ſeroit plus propre pour le penſer, que le trauail de la galere, incroyable à tout autre qu'à ceux qui l'ont éprouué. Il va trouuer ſon Patron, & luy dit, *Voſtre Seigneurie me commande de m'embarquer dans les galeres, auquel trauail ie ſuis entierement incapable; & i'en ay touſiours eſté excuſé faute de ſanté, eſtant eſtropié des bras & des jambes.* Pegelin luy dit: *Quel mal auez-vous?* Il répondit franchement: *La verole.* Pegelin luy dit en riant: *Embarquez-vous ſur les galeres, cela vous ſera plus ſain, que de ſuer en Eſpagne, ou de receuoir l'eſtricade.* Ce que Pegelin diſoit, eſtoient des arreſts prononcez en Parlement, ſans appel. Iuan Motoza s'embarque, on l'enchaîne par le pied comme les autres Eſclaues vogueurs, & à coups de nerf de bœuf on le fait trauailler comme les autres. Sa viande iournaliere eſtoit vn biſcuit vieil & ſec, ſa boiſſon de l'eau claire. Au bout de quarante iours (i'en fuſs témoin

oculaire) Iuan Motoza fut entierement guery : la raiſon eſt , qu'il auoit tous les iours par le grand trauail ſué extrémement, & outre cela mangé de la viande ſeiche.

Ceux qui auront la verole , pour en guerir , ſe ſeruiront de ce remede , s'il leur eſt agreable.

RELATION XXII.

D'vn François qui ſe vouloit faire Turc, & demeura Chreſtien malgré luy.

VN Eſclaue d'Alli Pegelin , François de nation, auoit vogué quelques voyages ſur les galeres. Ce trauail ne luy plaiſant pas, il demanda à Pegelin permiſſion de renier ſa foy Chreſtienne , & de ſe faire Turc ; ce que Pegelin luy refuſa abſolument , parce que les Eſclaues renegats valent beaucoup moins que les Chreſtiens. La raiſon eſt, que les Turcs ne ſe ſeruent point de vogueurs Renegats , mais des Chreſtiens. Ce François fut gauſſé de ſes compagnons Chreſtiens , & pour ſe garantir de la gauſſerie, comme auſſi pour forcer ſon Patron à luy permettre de renier , il s'addreſſa à quelques renegats , & leur demanda vn habit Turc. Il s'habilla à la Turque , ſe fit tondre à la Turque , & il s'appella luy meſme Moſtafa. Ainſi aiuſté , il va hors la ville en vn jardin de plaiſance de ſon Patron. Ceux qui gardoient la maiſon, le connoiſſoient fort bien, & penſoient qu'il auoit renié du conſentement de ſon Patron. Quand le rafiné Pegelin entendit , que le François eſtoit dans ſon jardin ; il monta à cheual , & s'y en alla , où

eſtant entré, il commença à crier *Iean*, qui eſtoit le nom du François; Iean ſe preſenta à Pegelin, répondant reſolument, *Mon nom eſt Moſtafa, & non pas Iean.* Alli Pegelin le voyant en cet equipage, appella quatre Eſclaues, qui mirent le François eſtendu ſur la terre, les pieds, & les mains en forme de croix de Bourgogne, & luy donnerent tant de coups de baſton, qu'ils le firent crier. *Ie m'appelle Iean, & non pas Moſtafa. Ie ſuis Chreſtien, & non pas Turc, & ie remettray mes habits Chreſtiens.* Ce qu'il fit ſi bien, que Pegelin pouuoit dire auoir remis vn Chreſtien dans le Chriſtianiſme à grand coups de baſton.

RELATION XXIII.

De la Niaiſerie d'vne fille Iuïfue.

QVand i'eſtois dans la ville de Tituan, au Royaume de Fez, (comme i'ay raconté au Diſcours de mon voyage) apres eſtre ſorty de la Maſmore (qui eſt vne priſon ſous terre) Monſieur Caloen, vn Turc qui nous gardoit, & moy, priſmes vne chambre dans la Iuifuerie. Noſtre chambre eſtoit ſans meubles, car ſelon noſtre maniere de viure, nous n'auions pas à faire de meubles: & quand nous voulions acheter quelque choſe, les Iuifs nous ſeruoient pour vne petite piece d'argent. Il arriua qu'vne Iuïfue nous ayant apporté quelque choſe, elle deuiſa auec moy en langage Portugais: ie luy répondis en Franco, qu'elle entendoit fort bien, & i'entendois la langue Portugaiſe. C'eſtoit vne fille de ſeize ou dix-huict ans,

& fort naïfue. Ie luy demanday si elle estoit mariée; elle me répondit que non. Ie luy repliquay: *Il me semble que c'est vne chose plus penible pour vous, de viure sans mary, que de vous abstenir de manger de la chair de pourceau, si rigoureusement defendu par la Loy de Moyse.* Sur quoy elle me dit: *Puis que vous parlez de mariage, dites-moy, en vostre Pays au Royaume de Dunquerque, le mariage se fait il comme icy?* Ie dis qu'oüy. *Ie demande,* me dit-elle, *si vn homme peut auoir autant de femmes qu'il en veut auoir?* Ie luy répondis: *Le mariage se fait tout au contraire d'icy, car il est permis à vne femme d'auoir sept maris: & la femme a commandement sur tous ses maris.* Elle me demanda, lequel de ces sept maris couchoit auec la femme. Ie luy répondis, que cela alloit par iours & par semaines, mais que celuy qui seruoit le mieux la femme, couchoit plus souuent auec elle.

Ce discours plût si fort à la Iuïfue, qu'elle me dit: *Dieu beniſſe vn tel Pays.*

RELATION XXIV.

De la prudente retraite d'vn Corsaire.

L'An 1639. il y auoit à Alger vn soldat Turc, qui auoit fait plusieurs courses en mer, comme simple soldat: & auec vne grande épargne ayant amassé la somme de deux cent patagons, il presuma en luy mesme qu'il estoit assez riche pour estre Capitaine & Armeur. Il acheta vn petit vaisseau sans pont, qui alloit à la voile, & à la rame en temps calme. Il mit vn drapeau pour signal, afin que tous ceux qui voudroient

écumer la mer, vinſſent à ſon bord. Il trouua ſeize ſoldats Turcs, & Renegats; ils commencerent à croiſer la mer vers la coſte d'Eſpagne, entre ſaincte Luce & Cadis. Quelques Marchands de Cadis auoient entrepris de faire porter au bord d'vn nauire Anglois, qui eſtoit au port de ſainte Luce, ſoixante barres d'argent. Or pour faire reüſſir cette entrepriſe ſans eſtre découuerts (car enuoyer de l'argent hors du Pays ſans permiſſion du Roy, la peine eſt capitale ſans remiſſion) ces Marchands auoient accordé auec vn certain perſonnage, qui ſous bonne condition s'obligeoit de liurer les ſoixante barres d'argent dans vn nauire Anglois. En ſuite du contract il vint de nuict où l'argent eſtoit, accompagné de dix-huict Auanturiers, armez d'eſpées, petites rondaches, & quatre mouſquets, armes ſuffiſantes pour ſe defendre contre les Officiers de la Iuſtice. Ils mirent l'argent dans vne petite barque, pour l'amener au bord du nauire Anglois. Le petit Corſaire Turc, duquel i'ay parlé cy-deſſus, les apperceut, & les approcha. Ce que voyant les Eſpagnols, ils l'attendent auec reſolution, en cas qu'ils vinſſent à bord, de ſauter, l'eſpée à la main, dans le nauire des Turcs, & de les tuer tous. Les Turcs commencent à tirer, & comme les Eſpagnols répondoient froidement auec leurs mouſquets, le Capitaine Turc qui entendoit la guerre, iugea d'abord que les Chreſtiens manquoient d'armes à feu, deffendit de n'approcher plus, mais de tirer

continuellement de loin ; ce qu'ils firent, & apres vne heure de combat, & qu'il y eut quatre Auanturiers de tuez, & autant de blessez, le reste se rendit à la mercy des Turcs, qui sans tarder prirent l'argent, & les prisonniers dans leur vaisseau, laissans la barque Espagnole auec les quatre corps morts à la mercy des vagues. Cette barque auec les quatre corps morts fut iettée le troisiéme iour en terre proche de saincte Luce, où ie me trouuay alors. Le Capitaine Turc tourna vers Alger, où estant arriué, il partagea le butin selon la coustume, ou pour mieux dire, de l'ordonnance du Bassa ; à sçauoir la moitié pour luy, parce qu'il estoit vnique Armeur, & l'autre moitié pour les soldats. Or apres que le huictiéme fut deduit pour le Bassa, & autres dépens, la part de ce Capitaine estoit de trente barres d'argent de la valeur de trente mille patagons : ce Capitaine s'acquit auec cet argent grande quantité d'amis. Quelques principaux Corsaires luy voulurent donner le commandement des premiers nauires d'Alger; mais luy comme sage, leur fit cette réponse : *I'ay mis souuent ma vie en danger, pour gagner deux cent patagons, laquelle somme n'estoit pas capable d'acheuer ma vie, sans rentrer dauantage dans le danger ; maintenant que i'ay dequoy viure à mon aise en terre, iusques à la fin de mes iours, ie me mocque des dangers de la mer.* Il se maria auec la fille d'vn Tagarin tres-riche, ie l'ay fort bien connu; & il viuoit sans se mesler de rien, heureusement selon la qualité.

RELATION XXV.

Dieu conduit par ſa prouidence ceux qui ſont bien intentionnez.

L'An 1641. eſtant au Bain d'Alli Pegelin, nous auions entr'autres Gardiẽs (ce ſont ceux qui ont le ſoin que les Eſclaues trauaillent) vn Renegat Eſpagnol, natif de Caſtilla la Vieja, appellé *Amet:* il arriua de mon temps, que nous deuions trauailler aux champs,& Amet auoit le commandement ſur trente ou quarante Chreſtiens; & quand les Chreſtiens qu'il commandoit, eſtoient vn peu éloignez, & qu'ils ne pouuoient eſtre veus des autres Gardiens, il les laiſſoit trauailler à leur diſcretion; & auſſi-toſt qu'il apperceuoit que quelque Turc les pouuoit voir, il crioit comme vn enragé: *Ha chiens trauaillez, trauaillez, ou ie vous aſſommeray à coups de baſton,* ſans pourtant toucher perſonne: diſant tout bas: *Encore que ie crie de la façon, ne vous eſtonnez point, & ainſi ne vous tuez point à trauailler, ie fais cela afin que les autres Gardiens croyent, que ie fais mon deuoir.* Il arriua le meſme Eſté, que noſtre Patron Pegelin commanda à Amet de s'embarquer dans ſa galere, pour auoir ſoin des Chreſtiens, & viſiter deux fois par iour les fers aux jambes des Chreſtiens, s'ils eſtoient en bon ordre: comme auſſi pour diſtribuer le biſcuit aux Eſclaues, & faire les autres ſeruices de la galere. Or il arriua qu'ils aborderent à la coſte du Royaume de Valence en Eſpagne, qui eſt vn Pays comme les autres coſtes d'Eſpagne, preſque dé-

peuplé. On moüille l'ancre, & incontinent grande quantité de Turcs ſe mirent à terre, pour chercher du butin, & ne trouuans rien à la marine, ils s'amuſerent à faire du feu, & accommoder la cuiſine en terre, comme ils ont accouſtumé, quand les ſoldats de la galere ſe rafraîchiſſent. Pendant cela Pegelin donna ordre qu'on menaſt cinquante Eſclaues Chreſtiens attachez cinq enſemble auec leurs tonnelets, pour aller querir de l'eau à vne fontaine, qui eſtoit à vn quart de lieuë de là, & pour les garder, vingt cinq mouſquetaires, & Amet auec vn baſton ou nerf de bœuf, pour faire marcher les Eſclaues. Comme ils commencerent à marcher, Pegelin cria de ſa galere au Commandant de ces vingt-cinq Turcs, *Prenez garde aux Chreſtiens, & auſſi à Amet qu'il ne s'enfuye pas, car ie ne me fie point du tout à luy.* Auec ce dernier ordre, ils marcherent droit à la fontaine, & les tonnelets remplis retournerent vers la galere; les mouſquetaires les ſuiuirent auec Amet, lequel en deuiſant auec les ſoldats, ſe gliſſa dans l'arrieregarde, & parlant à celuy qui marchoit le dernier, il luy dit, *Attendez vn peu, s'il vous plaiſt, ie ſuis contraint de ſeruir à la nature.* L'autre luy répondit, *Inciuil, faites vos affaires ſeul: dois-ie attendre pour telle choſe?* marchant touſiours auec la troupe. Amet cependant fait mine de deffaire ſon haut-de chauſſes, & voyant que la troupe eſtoit à vne portée de mouſquet, ou enuiron, éloignée de luy, il tourna le dos, & s'enfuit d'vne ſi grande

viteſſe, qu'il gagna vn petit Chaſteau proche delà. Les Turcs tirerent quelques coups de mouſquets, mais il eſtoit trop loin, les autres retournerent auec l'eau à la galere. Pegelin dit : *Où eſt Amet ?* Ayant ſceu qu'il s'eſtoit échappé, il gronda fort les ſoldats, qui s'excuſoient, diſans que ce Chaſteau eſtoit ſi proche delà, qu'il s'eſtoit ſauué dedans. Vn ieune garçon de quatorze ans Renegat, natif de Marſeille, appellé *Moſtafa* (que i'ay bien connu) ſeruoit Pegelin ſur la galere en qualité de Page, lequel entendant ces diſcours, ſans dire mot, va à terre auec les ſoldats, qui eſtoient empeſchez à faire la cuiſine, & en deuiſant auec eux, remarqua le chemin qui conduiſoit au Chaſteau ; il retourna à la galere, deſcendit en bas où eſtoient ſes hardes, mit vne chemiſe blanche, & ſa meilleure camiſole, ſortant de la galere, il n'y eut perſonne qui priſt garde à ce garçon ; & luy voyant l'occaſion fauorable, ſuiuit Amet au Chaſteau auec pareil ſuccez. Vous voyez par ce diſcours que Dieu conduit les bien intentionnez par ſa merueilleuſe prouidence.

RELATION XXVI.

Niaiſerie plaiſante d'vn Eſclaue Dunquerquois.

ESTant Eſclaue en Barbarie l'an 1641. au mois de Septembre, il y auoit auſſi Eſclaue vn certain Dunquerquois, appellé *Iean Bellinck*, frere de Corneille Bellinck, Capitaine d'vn nauire Marchand, qui fut pris par les Corſaires Turcs, & amené en la ville

d'Alger. Le Capitaine Corneille Bellinck comme Dunquerquois, perdit la vie en deffendant ſon nauire; & ſon frere Iean Bellinck fut mené Eſclaue, & vendu à Alger. Le ſort voulut qu'il tomba entre les mains du Baſſa, qui employa cét Eſclaue pour marinier ſur les nauires, car c'eſtoit ſon meſtier; il auoit fait pluſieurs courſes ſur les galeres pour vogueur, & aux nauires pour Matelot. Il arriua qu'ayant quelques affaires auec vn Iuif appellé *Pharette*, touchant vne lettre de change, apres auoir acheué mes affaires, le Iuif me dit: Ne connoiſſez-vous point vn Eſclaue Dunquerquois, appellé Iean Bellinck? Ie luy dis qu'ouy. Le Iuif me dit: *Menez moy où il eſt, ie voudrois bien parler à luy, car i'ay ordre de le racheter, & de l'enuoyer en liberté.* I'eſtois tres-aiſe de donner ces bonnes nouuelles à Bellinck, & pour faire ce petit ſeruice au Iuif (car i'auois affaire de ſes drogues) ie menay le Iuif au Bain du Baſſa, où ie trouuay noſtre Bellinck, auquel ie dis en Flaman: *Bellinck ie vous apporte de bonnes nouuelles, ce Iuif a ordre de payer voſtre rançon, & de vous renuoyer à voſtre Patrie.* Ces mots le ſurprirent ſi fort, qu'il ſe ietta à genoux aux pieds du Iuif, luy diſant en Flaman: *Ha Monſieur le Iuif, rachetez-moy pour l'amour de la Paſſion de Ieſus-Chriſt.* Ie riois de ce compliment. Ce que voyant le Iuif, il me demanda la cauſe; ie luy dis en Eſpagnol les charmes que Bellinck employoit pour obtenir ſa grace. Le Iuif ſe prit ſemblablement à rire, & me dit: *Dites-luy*

en voſtre langue, que ie le feray ſans autre conſideration que la ſienne propre.

RELATION XXVII.

Rencontres bizarres de la fortune des Eſclaues.

I'Ay raconté au diſcours de mon malheureux voyage, que nauigeant de S. Sebaſtien en Biſcaye vers l'Angleterre, noſtre nauire auec ſa charge & ſeize Paſſagers fut pris des Corſaires Turcs. Entre les ſeize paſſagers il y auoit deux ieunes hommes Biſcains denation, l'vn appellé *Turineo*, & l'autre *Iuan*: ils s'eſtoient embarquez à deſſein de venir à Dunquerque chez leur Oncle, Dom Turineo de Fuſtamente, Pagador de l'Armade nauale de Flandre. Ces deux ieunes hommes par noſtre commun mal-heur entrerent auec nous dans l'eſclauage des Turcs en la ville d'Alger. Ils n'auoient iamais eſté hors de leur Patrie, & cette nouuelle maniere de viure entre tant d'incommoditez & de miſeres leur eſtoit extrémement à contre-cœur. Mais comme ceux de Biſcaye (ce que i'ay remarqué entre toutes les nations de l'Europe) ſont les plus affectionnez pour aſſiſter leurs compatriotes, iuſtement au Bain de noſtre commun Maiſtre, ce renommé Corſaire Alli Pegelin, entre cinq cent cinquante Eſclaues, il y auoit beaucoup de Biſcains; & d'abord Iuan & Turineo firent connoiſſance, & receurent aſſiſtance; & au bout de quelques iours ie remarquay qu'vn Renegat Biſcain de naiſſance, ſous pretexte d'eſtre de la meſme Patrie, venoit iournel-

lement au Bain deuiſer auec Iuan & Turineo. Et comme ce Païs eſt fort dangereux pour les ieunes garçons, qui ſont nourris dans vn Païs, où le peché abominable eſt inconnu : ie craignois que l'amitié que leur monſtroit ce Renegat, ne fût pour débaucher ces deux ieunes hommes; c'eſt pour cela que ie les auertiſſois qu'ils ſe gardaſſent de ce Renegat pour les grands dangers, tant de renier, que d'eſtre débauchés. Ils me remercierent du ſoin que i'auois de leur honneur, & de leur ſalut : me diſans que ce Renegat leur donnoit des chemiſes, des ſoulïers, & quelque peu d'argent, & qu'il ne faiſoit cela, que pour exercer vn œuure de miſericorde enuers ſes compatriotes, & qu'il ne parloit iamais ny de renier, ny d'autres débauches, & qu'ils eſperoient auec l'aſſiſtance qu'ils receuoient de ce Renegat, faire comme beaucoup d'autres Eſclaues quelque trafic : ce qu'ils faiſoient, car auec l'argent du Renegat ils achetoient quelque flacon de brandevin, qu'ils vendoient en détail, & dans le temps de trois mois ils auoient ſi bien profité, qu'ils eſtoient Maiſtres de la moitié d'vne tauerne au Bain : de ſorte qu'ils viuoient fort bien, & à leur aiſe pour des Eſclaues; ie les laiſſay dans ce commerce en Ianuier l'an 1642. quand ie partis pour aller au Royaume de Maroc, afin de venir en la Chreſtienté : & apres pluſieurs ſecouſſes de la fortune, comme i'ay dit au diſcours de mon voyage, i'arriuay en Flandre au mois d'Aouſt de la meſme année. I'a-

dreſſay vne lettre que Iuan & Turineo m'auoient recommandé, à leur Oncle Dom Turineo de Fuſtamente, auquel ie fis vne ample relation de l'eſtat où eſtoient ſes Neueux, & auſſi le moyen le plus facile pour les racheter.

Enuiron vn an apres Dom Turineo de Fuſtamente me fit dire à Bruges, lieu de ma reſidence, par vn de ſes Officiers appellé *Iuan Baptiſta Terris*, que ie ferois grand plaiſir à ſon Maiſtre, ſi ie voulois me tranſporter à Dunquerque, pour m'informer de quelques priſonniers Turcs que les Corſaires auoient pris, ſi entr'eux il n'y auoit perſonne capable pour faire vn échange auec ſes Neueux. Ie fis de tres-bon cœur ce voyage, eſperant faciliter la liberté de mes deux amis. Eſtant à Dunquerque, apres auoir ſalué Dom Turineo, i'allay comme il deſiroit dans la priſon, où ie trouuay enuiron cent Eſclaues Turcs dans vne miſerable caue, pas mieux traitez que les Chreſtiens en Barbarie; ie demanday en langage qu'on appelle Franco (c'eſt vn langage fort commun en Barbarie, comme en Flandre la langue Françoiſe & Latine) à parler à l'Arraïs, c'eſt le Capitaine, qui ſe preſenta auſſi-toſt. Ie luy demanday s'il n'y auoit perſonne entre ſes gens qui voulût entreprendre pour leur liberté de faire venir deux Chreſtiens Eſclaues à Alger, & apres auoir examiné ce Capitaine & autres Turcs que ie connoiſſois; entr'autres vn Renegat Anglois, qui auoit eſté Canonnier ſur vn des Corſaires qui nous auoient pris, & ne

voyant pas d'apparence de faire quelque échange (car ils estoient tous pauures) ie pris resolution de sortir de ce lieu, mais quād ie fus à la porte, il y en eut vn qui me dit: *Ne me connoissez-vous plus?* Ie luy répondis: *Non, mon amy.* Alors il me dit, *Quand ie vous vis la derniere fois, vous estiez Esclaue mal en ordre, & à present ie suis Esclaue comme vous voyez. Qui estes-vous donc,* luy dis-je? Il me répondit: *Ie suis ce Biscain renegat, qui assistoit vos Compagnons Iuan & Turineo mes compatriotes.* Ie fus tres-aise de le voir, & luy demanday aussi-tost de leurs nouuelles. I'allay rapporter à Dom Turineo de Fustamente ce qui s'estoit passé; mais comme il estoit heure de disner, Dom Turineo me dit: *Mettons-nous à table premierement, & vous nous conterez en disnant ce que vous auez negotié auec les Turcs.* Ie luy fis vne briéue relation de tout, n'oubliant pas à conter l'Histoire de ce Biscain renegat, qui estoit dans la prison. Dom Turineo, qui auoit grande authorité à Dunquerque, donna ordre qu'on amenast ce Renegat dans la chambre où nous estions à table. Son ordre fut executé, & le renegat Biscain entra. Auant que de parler, il se prosterna à genoux, & tira de sa pochette vn chapelet; & alors il dit en Espagnol, *Aussi-tost que i'ay esté pris, i'ay fait tout mon possible pour auoir vn Rosaire, afin de prier Nostre-Dame, qu'elle fist connoistre aux Chrestiens, encore que i'aye esté Renegat, qu'ils n'ont iamais esté mal-traittez de moy, mais ie leur ay tousiours donné toute*

l'assistance qu'il m'a esté possible. La cause de mon malheur, en reniant ma foy, a esté la force de mon Patron, & voicy vn homme (en me montrant) *qui portera témoignage de ma bonne volonte enuers les Chrestiens esclaues.* Les paroles de ce Renegat Biscain eurent tant de force, que Madame Malquarto (c'estoit la Maistresse de la maison, car Dom Turineo y achetoit sa table) se leua, & donna au Renegat vne chemise, & vne bonne piece d'argent. Le lendemain Dom Turineo le fit remettre au giron de la sainte Eglise, par vn Pere Iesuite, appellé Pere Carion, & apres le fit mettre en liberté. On luy acheta vn habit de matelot, & il fut enrollé sur l'armade : sans ce bon-heur il eut esté mit aux galeres d'Espagne pour toute sa vie, comme ses autres compagnons Renegats.

Ce que ie vous raconte, est arriué l'an 1643. & trois ans apres, l'an 1646. vn iour que ie me promenois sur le Burgh dans la Ville de Bruges auec quelques amis, entre autres Monsieur Oignate, & Monsieur Melgar, nous vismes sortir de la grande porte du Franc deux Capitaines Espagnols, fiers & de bonne mine auec des cannes à la main; & nous disions, les voyans marcher si fierement : *Ils sont bien aises d'estre Capitaines.* Comme ils approchoient, i'en reconnus vn qui estoit Iean, duquel nous venons de parler; ie luy dis de grace : *Monsieur n'estes-vous pas Dom Iean ?* Il me répondit, *oüy*; alors ie luy dis : *N'auez-vous pas esté Esclaue dans la*

Ville

ville d'Alger, & n'auez-vous pas connu vn Chreſtien eſclaue appellé Iacques Zeueren Dunquerquois? (c'eſtoit mon nom en Barbarie) alors il quitta ſa grauité, il me ſauta au col, me faiſant mille careſſes; ie le priay à diſner chez-moy, mais comme il deuoit marcher au meſme inſtant, nous beuſmes ſeulement vn doigt de vin enſemble. Ie luy racontay l'hiſtoire du Renegat, dont il fut tres-aiſe, & il me conta qu'il auoit vogué en galere, & paty beaucoup; mais qu'à preſent il auoit obtenu vne Compagnie par la faueur de ſes amis, ſans auoir ſeruy, & qu'il eſperoit auec le temps vne meilleure fortune; en diſant cela il fut contraint de marcher. Nous priſmes congé l'vn de l'autre, & peu de iours apres i'oüis dire, que Dom Iean eſtoit reformé. L'année ſuiuante il fut tué eſtant au ſeruice de ſa Majeſté.

RELATION XXVII.

Vn Eſclaue ſe ſert de tout pour viure.

COmme i'eſtois nouuellement arriué au Bain de Pegelin, on commanda 400. Eſclaues pour trauailler à vne maiſon de plaiſance du Patron, ſituée à deux milles d'Italie hors la Ville, & pour applanir vne petite colline. L'ordre eſtoit donné le ſoir, & le lendemain deuant le Soleil leué les gardes menerent ce nombre d'Eſclaues à l'ouurage; i'eſtois de ce nombre. En marchant ie deuiſois auec vn Eſclaue, qui l'eſtoit il y auoit long-temps, & François de nation; ie voyois qu'il auoit vn ſac vuide ſur ſes épaules: ie luy demanday ce qu'il vouloit

faire de ce ſac? Il me répondit: *Vous eſtes encore apprentif au meſtier d'Eſclaue, & moy ie ſuis vn vieux routier en telle maniere de viure, & ie vous montreray par raiſons euidentes, qu'vn Eſclaue allant aux champs pour trauailler, ſe doit garnir de trois choſes, d'vn ſac, d'vn morceau de pain, & d'vne cuilliere. Touchant le pain*, diſois-je, *i'approuue cela, car le Gardien vous commande & enuoye en quelque meſſage, toutes les fois qu'il luy plaiſt, & ſi pendant voſtre abſence on diſtribuë le biſcuit, vous n'auez pas dequoy manger. Touchant la cuilliere, cela me plaiſt auſſi: car hier on donna du potage d'orge, & parce que ie n'auois point de cuilliere, ie fus contraint de me ſeruir de ma main* (vous deuez ſçauoir que quand nous trauaillions hors de la ville, on nous donnoit à chacun vne ration de biſcuit de galere, & vn potage d'orge.) *Mais touchant ce ſac, ie ne puis comprendre à quoy il eſt vtile*: il me fit la meſme réponſe, *Vous eſtes apprentif, auec le temps vous apprendrez par experience, que le ſac eſt vn meuble neceſſaire à vn Eſclaue habile.* Nous arriuaſmes à la maiſon de plaiſance, où l'on nous fit trauailler iuſques à deux heures deuant le ſoir; alors quittans l'ouurage, nous retournaſmes à la Ville en petites trouppes de dix ou douze enſemble, car les gardes ont ſoin, quand les Eſclaues vont à l'ouurage, qu'ils ne ſe eachent & ne s'égarent de la troupe, pour s'excuſer du trauail. Retournant donc à la Ville, vn Eſpagnol qui eſtoit auec nous (homme fort eſtimé entre

les Eſclaues du Bain, & qui meritoit d'eſtre Gradué en l'Vniuerſité des larrons) dit: *Voilà vn Alarbe auec vn troupeau de moutons, & ſi ie puis i'en auray vn ſans argent.* Il prepare vne corde pour eſtrangler le mouton, afin qu'il ne beellaſt point? *Mais quel moyen,* dit-il, *pour paſſer la porte ſans eſtre attrapé?* Le François qui eſtoit Praticien au Parlement des larrons, preſente ſon ſac à l'Eſpagnol, & me dit, *Dunquerquois voyez-vous bien à preſent de quoy ſert le ſac?* Cela me ſeruit de leçon, qu'on doit croire chacun en ſon meſtier.

RELATION XXIX.

De la fidelité d'vn Mary, & de l'infidelité de ſa Femme.

L'An 1638. les galeres d'Alger auoient débarqué quelques Turcs en la terre des Chreſtiens, qui eſtant cõduits par vn traiſtre Renegat, natif de ce Pays-là, prirent beaucoup de Chreſtiens, qui furent embarquez, menez, & vendus à Alger. Entre ces Eſclaues il y auoit vn homme, que nous appellerons *Ioſeph*, auec ſa femme appellée *Vipra*: ces deux furent achetez par Mahomet Celibi Oiga: Ioſeph deuoit penſer les cheuaux & les mulets, & Vipra ſeruoit de ſeruante à la femme de Mahomet Celibi. Et l'an 1639. Mahomet Celibi dit vn ſoir à Ioſeph: *demain au poinct du iour allez auec la mule à la porte de la Ville, appellée de Babaſon, & là vous trouuerez quelques Eſclaues Chreſtiens auec des cheuaux & des mulets, leſquels vont à deux lieües d'icy, pour auoir du charbon, allez*

auec eux, & amenez en vne charge. Le lendemain Ioſeph ſe trouue à la porte, mais comme il n'y vit perſonne, il paſſa outre, auançant touſiours Chemin, & croyant que les autres eſtoient deuant, ſi bien qu'il fit tout ce qu'il put pour les ioindre. Quand il eut cheminé enuiron vne heure touſiours à la coſte de la mer, il auiſe vne barque, il approche pour mieux connoiſtre les Mariniers, & il apperçoit qu'ils eſtoient Chreſtiens, il abandonne ſa mule, & court à la barque: les Mariniers le receurent, & luy dirent qu'ils venoient de Mayorque auec ordre d'enleuer quelques Eſclaues Mayorquains, & comme ces Eſclaues ne venoient point, ceux de la barque craignoient qu'ils n'euſſent pas receu la lettre, par laquelle on leur donnoit cet auis, & auoient peur d'eſtre découuerts, parce qu'il eſtoit iour. Ils offrirent à Ioſeph cent patagons, & qu'ils l'emmeneroient auec la barque en liberté, s'il vouloit aller dans la Ville, donner auis à ces Eſclaues Mayorquains: mais Ioſeph ne vouloit pas quitter le certain pour l'incertain, & diſoit: *Ie ſuis aſſuré de ma liberté, & ſi ie retourne à la Ville, peut-eſtre que voſtre entrepriſe ſera découuerte, & ie demeureray Eſclaue plus que iamais, & quand on ſçaura que ie me ſeray meſlé de cette affaire, i'auray trois cent coups de baſton.* Ioſeph n'auoit pas acheué de s'excuſer d'entreprendre ce meſſage, que quelques Turcs paſſerent par là, qui voyants que ceux de la barque eſtoient habillez à la Chreſtienne (en quoy ſelon

mon iugement ces entrepreneurs auoient manqué, de ne s'eſtre pas veſtus à l'Afriquaine) ils commencerent à crier alarme. Ceux de la barque craignans d'eſtre ſurpris de quelque Brigantin à voiles tendus, ſinglerent en pleine mer, emportans Ioſeph. La barque en vn moment fut hors de leur veuë, & l'alarme ceſſa. Les Eſclaues Chreſtiens que Ioſeph croyoit eſtre partis deuant luy, ne faiſoient que d'arriuer comme l'alarme finiſſoit, ils trouuerent le mulet, & dirent entre eux, *Voilà le mulet de Mahomet Celibi Oiga: ſon Eſclaue aura eſté tué, ou pris des Alarbes, ramenons le mulet à la maiſon:* ce qui fut fait; & ainſi Ioſeph fut compté pour mort de ſon Patron, & pleuré de ſa femme Vipra: mais en peu de temps ſa triſteſſe ceſſa, car Vipra deuint amoureuſe d'vn Renegat appellé Aſſan, qui auoit eſté Eſclaue du meſme Patron Mahomet. Ioſeph cependant eſtoit arriué à Mayorque, & eſtoit allé de là à ſon Pays, où il raconta tout à loiſir, ce qui luy eſtoit arriué, tant en ſon Eſclauage qu'au bon-heur de ſa deliurance; eſtant neantmoins triſte au dernier poinct pour l'abſence de ſa bien-aimée Vipra. Ioſeph vendit tout ce qu'il auoit, & par l'aſſiſtance des gens de bien, & en grande diligence il fit 500. patagons. Il y auoit cinq mois que Ioſeph eſtoit mis au nombre des morts. Au bout de ce temps Mahomet Oiga receut vne lettre eſcrite en ces termes: *Monſieur, par la grace de Dieu i'ay obtenu ma liberté le iour que vous m'auez enuoyé querir*

du charbon, par le moyen d'vne barque Mayorquaine ; ie ne croy pas que voſtre Seigneurie m'accuſe pour cela, d'eſtre infidele : car chacun cherche ſa liberté. Eſtant Eſclaue, voſtre Seigneurie me demandoit cinq cent patagons pour le rachat de ma femme & de moy ; i'enuoye icy ordre d'autant, eſtimant que ie ſuis encore Eſclaue, tant que ma femme ne ſera pas en liberté, ie me fie tant en la bonté de voſtre Seigneurie, que ie croy que mon offre luy ſera agreable. Cette lettre fut montrée à Vipra, qui n'en fut pas contente, car l'amour du Renegat Aſſan eſtoit trop auant graué dans ſon ame, ſi bien qu'elle diſoit ouuertement, qu'elle ne vouloit point retourner en ſon Pays ; ce qui ne plaiſoit point du tout à Mahomet Celibi, car il eut bien plus volontiers receu les cinq cent patagons, & enuoyé Vipra en liberté ; mais ſa femme luy dit : *Vipra a enuie de ſe faire Mahometane, & voudriez vous pour cinq cent patagons empécher vn œuure ſi agreable à noſtre Prophete? Outre cela tout le voiſinage ſçait ſon deſſein: & ſi vous la renuoyez, on vous tiendra pour Chreſtien.* Sur les raiſons de ſa femme, il trouua bon de tenir cet affaire en ſuſpens.

Ie vins iuſtement en ce temps-là à eſtre Eſclaue du meſme Patron Mahomet, & ayant appris l'Hiſtoire de Vipra & de ſon mary, i'eſtois vn iour ſur la porte auec Vipra, laquelle me dit : *Pourquoy eſtes-vous ſi melancolique?* Ie luy répondis, *Parce que ie ne ſuis pas ſi heureux que vous* ; elle me demanda pourquoy ? Ie luy repliquay : *Parce*

que vous pouuez ioüir de la liberté quand il vous plaira, car i'ay ouy dire que voſtre mary a enuoyé cinq cent patagons pour voſtre rançon, & ie ſuis eſtonné que vous refuſiez voſtre liberté, & de retourner auec voſtre mary, qui vous eſt ſi bon, & ſi fidele, comme auſſi pour exercer la Religion Catholique dans voſtre Patrie auec vos parents & amis. Elle répondit à cela : *Vne robe à la Turque me ſiera auſſi bien qu'vne cotte à l'Eſpagnole*; auec ces paroles elle me quitta, & rentra au logis; ce qui me fit connoiſtre que l'amour qu'elle auoit pour ſon galant, eſtoit plus fort que celuy qu'elle deuoit auoir pour ſa Religion, pour ſa Patrie, pour ſon mary, & pour ſes parents.

RELATION XXX.

Querelle d'Eſclaues Eſpagnols & Portugais.

I'Ay fait mention dans vne de mes precedentes Relations d'vne Egliſe Chreſtienne, qui eſt dans la ville d'Alger au Bain de la Duana, & que quelques Eſclaues Portugais eſtoient Maiſtres de l'Autel de cette Egliſe. L'an 1641. le 15. d'Aouſt Feſte de Noſtre-Dame, l'Autel eſtoit bien paré, & entre autres ornements il y auoit ſur l'Autel les armoiries du Royaume de Portugal, auec ces mots : *Exaltat humiles, & deponit ſuperbos.* Apres que le ſeruice fut acheué; & que les Chreſtiens ſe furent preſque tous retirez, deux Eſclaues Eſpagnols y entrerent, ou pour prier, ou pour voir par curioſité les ornements, & s'approchans de l'Autel, l'vn d'eux qui ſçauoit deux ou trois mots de La-

tin, commença à lire ce qui estoit écrit sur les armoiries de Portugal : l'autre demanda ce que c'estoit à dire ; son Compagnon luy répondit : *Cela signifie, Dieu éleue les humbles, & abaisse les superbes : cela est au mépris de nostre nation Espagnole* (car la mesme année le Portugal s'estoit reuolté) sans autre ceremonie, l'vn des Espagnols arrache les armoiries auec l'inscription, les déchire, & iette les pieces sur la place. Cela ne fut pas si tost apperceu d'vn Esclaue Portugais, que l'Espagnol auant qu'il pût sortir de l'Eglise, & gagner la porte, eut quelques coups de poing. Les Espagnols en se deffendant, se retirerent hors l'Eglise, par vne place du Bain : & quoy que la place fût remplie de Portugais, ils gagnerent la ruë ; tout le monde se mit aussi-tost alentour des combatans. Ceux qui estoient affectionnez pour le Roy d'Espagne, secouroient les Espagnols ; mais les Portugais ne manquoient pas en grand nombre de donner assistance à leurs Compatriottes, de sorte qu'en moins d'vne demie-heure de temps c'estoient comme deux armées d'Esclaues Chrestiens, qui s'entrebattoient à coups de poing, de pierres, & de baston. Les Turcs voyans ce tumulte des Esclaues, en demanderent la cause : & l'ayans appris, ils dirent aux Esclaues, *Chiens, canailles & sauuages, cherchez premierement vostre liberté, & vous pourrez apres à vostre aise disputer les querelles de vos Roys en campagne, & non pas icy :* sur cela à coups de cordes, & de nerfs de bœufs, ils separerent

les combattans, & les chaſſerent chacun en ſon logis.

RELATION XXXI.

Vn Eſclaue ne ſe doit pas fier à la trop grande courtoiſie de ſon Patron.

QVand le Duc de Bragance l'an 1641. ſe fut rendu Maiſtre du Royaume de Portugal, il dépeſcha des Enuoyez à tous les Gouuerneurs des Iſles & places pourueuës de garniſon, pour les attirer de ſon coſté, auant que le Roy d'Eſpagne y eût donné ordre; entr'autres Enuoyez il y eut vn Religieux, qui eſtant encore à la veuë de la riuiere de Liſbonne, fut pris des Corſaires Turcs: on l'amena Eſclaue à la ville d'Alger. Par hazard ie me trouuay ſur la marine, & ce bon Pere venant à terre, ie luy donnay le bon iour en Latin, luy diſant que i'eſtois triſte de ſon malheur, & qu'il eſtoit le premier Religieux de ſon Ordre que i'auois veu en ce Pays là. Il me répondit auec grauité ſans me regarder: *Dieu veüille que ie ſois le dernier.* On le mena à la Ville, & au bout de deux iours on le vendit ſur le marché auec quelques autres Eſclaues. Mon Maiſtre Alli Pegelin l'achera 12000. patagons, & du marché auant que de venir au Bain (demeure ordinaire des Eſclaues) il alla chez ſon nouueau Patron, pour luy faire vn compliment & offre de ſeruice. Alli Pegelin rafiné & fin au poſſible, & qui vouloit découurir l'humeur & la qualité de ſes Eſclaues, pour s'en ſeruir quand ils parleroient de leur rachat, luy fit fort bonne mi-

ne, & dit au Religieux, qui auoit la teſte nuë, *Couurez-vous, ie vous prie, ie voy bien que vous eſtes perſonne d'importance, & que vous n'eſtes pas fait aux miſeres de la mer: Vrayement non*, luy répondit le Religieux, *& les ſoldats ont pris tout mon bagage.* A quoy Pegelin répondit: *Ces ſoldats ſont mal-appris, de ne point reſpecter les perſonnes de voſtre merite, & ſi vous auez affaire de toile, de drap, ou d'argent, ie vous le feray donner:* le Religieux répondit, qu'il auoit beſoin de tout cela. Sur cela Pegelin donna ordre à vn Iuif, qui eſtoit preſent, de liurer à ce Religieux du drap pour vn habit, ſix chemiſes, & quinze patagons, & il enuoya ce Religieux au Bain, où nous eſtions. Le meſme ſoir le Pere ſe vint promener ſur la Terraſſe du Bain. Monſieur de Vlomertynge, mon compagnon, & moy, demandaſmes des nouuelles au Religieux de ce qui ſe paſſoit dans la Chreſtienté, & ce qu'il luy ſembloit de noſtre commun Patron Alli Pegelin. Il nous dit, que noſtre Patron eſtoit vn homme courtois & raiſonnable. *Il m'a fait couurir, & m'a grandement conſolé, & m'a encore fait donner des chemiſes, du drap & de l'argent. Sur ma foy* (adiouſta-t'il) *il y a beaucoup de Princes en la Chreſtienté, qui ne feroient pas tant de faueur à vn Eſclaue ſans le connoiſtre.* Nous luy répondiſmes: *Aſſurez-vous, que vous payerez auec vſure l'honneur qu'il vous a fait de vous faire couurir, le drap, la toile, & l'argent que vous auez receu.* Mais il ſe mocqua de nous. Il diſoit tous les iours

la Messe à l'Eglise de nostre Bain ; & tous les Esclaues Portugais venoient entendre sa Messe, laquelle estant acheuée, ils conduisoient le Religieux iusques à la porte du Bain, marchant le dernier ; & alors auec beaucoup de *Baiso las manos* chacun se retiroit. Cette vie estoit bonne pour vn Esclaue, mais apres qu'il y eut esté quelques années, & qu'ayant fait demander combien Pegelin vouloit auoir pour son rachat, on luy eut répondu 12000. patagons, cette demande causa vn tel estonnement, & vne si grande tristesse au Religieux, qu'il mourut en peu de iours. C'estoit vn homme tres-vertueux, comme ie diray en vne autre Relation, la cause de son mal fut la trop grande courtoisie d'Alli Pegelin.

RELATION XXXII.

D'vn Religieux qui renia sa foy par foiblesse, estant Esclaue à Alger : & qui deuint Martyr par sa repentance.

LE Pere Ioseph Religieux de l'Ordre de S. Dominique, apres auoir vescu quelques années aux Indes Occidentales, retournant en Espagne sa Patrie (car il estoit natif de Valence) fut pris par les Corsaires d'Alger ; on le vendit selon la coustume, & comme l'auarice est l'ame des Turcs, son Patron luy demanda, s'il vouloit payer bonne rançon, qu'il le mettroit en liberté. Le Pere Ioseph, qui estoit d'vne belle & gaye humeur (comme vous le verrez) répondit qu'ouy, à condition qu'il seroit bien traité, qu'il feroit bonne chere, & qu'il dormiroit sur vn

matelas, & qu'il ne trauailleroit point; moyennant quoy il payeroit six mille ducats pour son rachapt. Le Patron croyant tenir les six mille ducats, traitoit le Pere Ioseph suiuant sa capitulation. Apres que le Pere eut fait bonne chere vn an durant, qu'il eut esté bien nourry, & bien couché, & sans trauailler durant ce temps-là; le Patron voyant qu'il n'y auoit nulle apparence que l'argent de son rachat deût venir, commanda à vn autre sien Esclaue, Espagnol de nation, de donner cent coups de baston (punition ordinaire en Barbarie) sous les plantes des pieds au Pere. Ce pauure homme estoit lié & garotté dans vn instrument propre à telle chose, qu'on appelle en langage Turc *Falaca*. Le Pere Ioseph voyant approcher l'Espagnol, luy dit: *Prenez garde Chrestien, voyez ce que vous faites; vous sçauez que ie suis Prestre, & si vous me touchez, vous serez excommunié.* Le bon Espagnol dit à son Patron: *Ie suis Chrestien, & vostre Esclaue, battez-moy autant qu'il vous plaira, ie ne veux pas estre excommunié.* Le Patron qui estoit rafiné, appella vn autre de ses Esclaues, Portugais de nation, qui estoit bien-aise d'executer vne telle commission sur vn Espagnol, se mocquant de l'excommunication. Quand le Pere Ioseph fut guery de ces coups, qu'il venoit dans les ruës, & qu'il entendoit ses amis Esclaues plaindre son malheur, il leur disoit en riant: *Y a-t'il quelqu'vn qui ne vouluſt pas souffrir cent coups de baston pour faire bonne chere vn an du-*

rant, & pour tromper vn chien de Turc? Son Patron ne voyant nulle apparence de rachat, le vendit auec grande perte: car il estoit reconnu pour vn fourbe. Son Patron nouueau l'enuoya demeurer au Bain de la Duane, où il y a vne des quatre Eglises Chrestiennes qui sont à Alger. Les Prestres demeurent presque tous au Bain, où sont les Eglises Chrestiennes, & se nourrissent des aumosnes qu'ils reçoiuent des Esclaues. Et en payant à leurs patrons ordinairement trois patagons par mois, on les laisse en repos. L'an 1640. ie le trouuay à ce Bain de la Duane: mais comme la plus grande partie des Esclaues estoient Portugais, le Pere Ioseph, qui estoit Espagnol, auoit tousiours des querelles auec eux. C'est pourquoy son Patron luy permit de venir demeurer au Bain d'Alli Pegelin mon Patron. Ie fis grande connoissance & amitié auec luy, à cause de sa belle humeur. Et tous les Dimanches quand i'estois exempt du trauail, i'entendois ses sermons, qui n'estoient pas moins doctes qu'eloquents. Il prenoit plaisir à faire bonne chere, & estimoit sur tout le Patriarche Noë, qui auoit planté la vigne. Nous le menasmes vn iour à la tauerne, où faute de verres à vin nous nous seruismes d'vne lampe de l'Eglise; qui estoit de verre, & où le vin sembloit tres-bon à Pere Ioseph, & en beut trois lampées chacune d'vne pinte, & auec cette charge il se retira bien de nos amis. Peu de temps apres ie fus mis en liberté: & Pere Ioseph demeura-là iusques à

l'an 1645. ſi bien que ne voyant pas d'apparence d'auoir ſa liberté, ou peut-eſtre attiré par la vie libertine, que permet l'Alcoran, il s'oublia tant qu'il renia la Foy Chreſtienne, ſe faiſant Mahometan, auec vne réjouïſſance extraordinaire de tous les Mores & Turcs, qui le mirent ſur vn cheual auec vne fléche à la main, le menant ainſi par toutes les ruës de la Ville comme en triomphe. Et ſe mocquans des Chreſtiens leur diſoient, *Voilà voſtre grand Papas* (les Turcs appellent ainſi les Preſtres) *que vous auez tant eſtimé:* cette action ſi étrange déplut grandement aux Chreſtiens, tant Catholiques, que Reformez, & Schiſmatiques. Il arriua par la permiſſion de Dieu, qu'en ce temps-là eſtoient à Alger vn Pere Ieſuite, & vn Pere Carme déchauſſé, natif de Gennes, appellé *Frater Angeli*, homme tres-vertueux; (l'ayant connu pour tel) ces deux Peres eſtoient fort triſtes de la grande faute qu'auoit faite le Pere Ioſeph, comme auſſi pour le ſcandale qu'en auoient receu tous les Chreſtiens, trouuans bon entr'eux de faire vne remonſtrance à Pere Ioſeph, qui s'appelloit alors *Iſouf*, & de luy remonſtrer le grand ſcandale qu'il auoit donné à tant d'Eſclaues Chreſtiens, qui auoient ſouffert mille fois plus de miſeres que luy, & qui nonobſtant perſeueroient auec tant de conſtance & tant de patience, en la Foy Chreſtienne. Par telles & ſemblables exhortations Iſouf fut tellement excité, qu'il promit à ces deux Peres, de laiſſer la pernicieuſe Religion Ma-

hometane, & de se reconcilier auec la sainte Eglise, & pour cét effet il demanda à se confesser, & la grace de receuoir le tres-saint Sacrement de l'Autel. Ce qu'il fit la mesme nuict fort secrettement, car si les Turcs eussent sçeu que ces deux Peres se fussent mélez de conuertir vn Renegat, ils eussent esté en grand danger d'estre bruslez. Le lendemain Isouf parut sur les ruës habillé à la Chrestienne ; ce qui donna de l'estonnement à toute la ville. Il fut pris & mené par les Officiers de la Iustice deuant le tribunal, qu'on appelle en ce Païs-là *Duana*. On luy demanda pour quelle raison il auoit changé les habits de sa Religion? Il répondit resolument, qu'il estoit Chrestien, Prestre, & Religieux, & qu'il vouloit mourir Chrestien. Et touchant ce qui s'estoit passé, qu'il l'auoit fait par la suggestion du diable. Sur cette réponse les Iuges trouuerent à propos de luy faire donner des coups de baston sous les plantes des pieds, pour chasser ces scrupules de son esprit.

Cette sentence fut executée, mais en vain, car il perseuera & dit constamment, qu'il vouloit mourir Chrestien. Ils le menasserent de la mort, & voyans enfin que toutes les menasses ne seruoient de rien, ils le condamnerent d'estre brussé vif, & à petit feu; les Sauses (ce sont les Officiers de la Iustice) le menerent hors vne porte de la Ville, appellée la porte de Baboloet, & y firent enterrer vn ancre de galere auec les bras ou dents en terre, & lierent bien étroitement

le Pere Ioseph à l'ancre, qui ne perdit pas le dernier temps de sa vie, car il demanda pardon à Dieu & aux Chrestiens qui étoient là presents en grande quantité, les exhortant qu'ils demeurassent constants en la Foy Chrestienne. Cependant par ordre des Sausses on apporta du bois, que l'on mit cinq pieds au tour de luy en forme de cercle; on alluma le feu, dont la flamme augmenta le courage de ce sainct Martyr, lequel plus haut que iamais demanda pardon à Dieu, du scandale qu'il auoit donné aux Chrestiens, leur recommandant de conseruer la Foy Chrestienne. A la fin suffoqué par la fumée, il tomba à terre, finissant sa vie, en donnant à tous les Esclaues Chrestiens vn exemple de vray Religieux, & de Chrestien tres-repentant.

RELATION XXXIII.

Du dessein que nous auions formé, pour nous rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan.

AV discours de mon voyage i'ay fait mention en peu de mots (me reseruant à cette Relation) que comme 24. Chrestiens que nous estions, auions pris resolution de nous faire maistres par force du nauire Turc, dans lequel nous fûmes par deux fois embarquez pour le voyage de Tituan: & par deux fois, à cause du vent qui nous fut contraire, nous fusmes contraints de relâcher, & de retourner à Alger. Lors que nous estions sur la mer dans ce nauire Turc, nous auions remarqué que le Maistre n'en-

tendoit pas ſon meſtier, & que la garde qu'il mettoit contre nous, n'eſtoit pas ſuffiſante, ny bien diſpoſée; & que la moindre partie des Turcs du nauire eſtoient ſoldats, & la plus grande partie Marchands; & comme cette nation eſt fort curieuſe de leurs armes, que tous leurs mouſquets & coutelas eſtoient empaquetez dans des eſtuys de drap, & bien liez, de peur que l'air ne les enroüillaſt. Nous auions auſſi remarqué, qu'il y auoit vne boëte pleine de demy picques en la chambre du Pilote, ſur la poupe où dormoit le Maiſtre, & ſon Lieutenant. Eſtans à terre pour la ſeconde fois, celuy qui fit l'entrepriſe de cette action, nous propoſa vn à vn qu'il y auroit moyen quand nous ſerions encore vne fois embarquez, de rompre le col à ces Turcs, de nous faire maiſtres du nauire, & acquerir auec la liberté de tres-grandes richeſſes, car il y auoit 24. Iuifs preſque tous Lapidaires. Cette double eſperance augmenta noſtre courage; le principal Entrepreneur aura icy nom Bottemond.

Monſieur Caloen & moy, eſtions certains de noſtre liberté ſans nous mettre en aucun danger; & nous engageans dans cette affaire, nous courions riſque d'eſtre tuez, ou du moins d'auoir cent coups de corde ſur le ventre, ſi elle eut eſté découuerte: toutefois pour faciliter la liberté des autres Eſclaues nos amis, nous promiſmes d'eſtre du party. Quand nous nous embarquaſmes pour la troiſiéme fois, l'Entrepreneur cacha dans vn ſac de biſcuit vn poignard, deux

grands coûteaux à la Turque, & deux liures de poudre ; ce ſac fut porté à la prouë, où les Chreſtiens dormoient, car le biſcuit eſtoit pour les Chreſtiens ; le vent deuint bon, nous nous éloignaſmes en peu d'heures de la coſte d'Alger. Nous commençaſmes à deliberer comment & quand s'executeroit cette entrepriſe, & chacun y donna ſon conſeil ; la reſolution fut priſe que nous qui dormions dans la chambre de la prouë, aurions les deux couteaux pour armes auec le poignard, & que nous nous ſeruirions d'vn harpon & de douze hoües, qui eſtoient à la prouë où nous dormions, dont ceux du nauire ſe ſeruoient pour charger & décharger le laſt. Les autres huit Eſclaues Chreſtiens dormoient ſur le tillac, car de iour & de nuict ils deuoient auoir ſoin des voiles : &, comme i'ay dit autre part, les Turcs ſe ſeruent des Eſclaues Chreſtiens pour matelots; ceux-là auoient pour armes chacun deux balles de canon de ſix liures ; auec quoy i's entreprenoient de tuër le Maiſtre & le Lieutenant dans la chambre de la poupe, & de ietter en bas les demy piques cy-deſſus mentionnées. Et en meſme temps les douze autres deuoient tuër trois ou quatre Turcs qui faiſoient garde au Gouuernail, & entrer à la poupe où les Turcs reſtans dormoient auec leurs armes engagées, comme i'ay dit, & les aſſommer là. Et afin que les quatre Turcs qui eſtoient de garde au Gouuernail ne puſſent pas remarquer quand les ſeize Chreſtiens qui dormoient à la prouë, ſortiroient;

les huit Chreſtiens qui dormoient ſur le tillac, eſtoient venus quatre ou cinq nuicts de ſuite prendre du tabac deuant l'Eſcotille ſous laquelle nous eſtions, pour eſtre à l'heure de l'entrepriſe tous enſemble ſur le tillac ſans eſtre apperceus de la garde. Et en cas que les Turcs de la poupe euſſent fait trop grande reſiſtance, l'ordre eſtoit de nous retirer à la prouë, où nous deuions laiſſer quatre de nos Compagnons qui eſtoient Canoniers, & ils auroient tourné deux pieces de canon de la prouë vers la poupe, chargeant chaque canon d'vn petit ſac, en forme de cartouche, plein de cailloux. Ces deux canons qui eſtoient preſts, eſtoient ſuffiſans pour nettoyer toute la poupe des Turcs, & les enuoyer en l'autre monde. Touchant les Iuifs, il n'y auoit rien à craindre; car ils dormoient tous au fonds du cale, d'où ils ne pouuoient ſortir qu'vn à vn, pour venir ſur le tillac, de ſorte qu'vn Chreſtien garny d'vne barre eſtoit capable de les tenir tous enfermez. Le iour fut deſigné au dernier de Ianvier, vne heure auant le jour. Nous eſtions à la prouë toute la nuict, auec eſperance, crainte, & ſilence, ſans dormir, attendans le ſignal, qui eſtoit, de frapper trois coups auec la main ſur l'Eſcotille, que nous auec l'aſſiſtance de nos Compagnons d'enhaut, deuions & pouuions ouurir. Et comme nous auions vn horloge de ſable, quand l'heure deſtinée fut venuë, chacun ſe tenoit preſt. Mais l'on ne fit aucun ſignal, & quand le Soleil fut leué, & qu'on ouurit

l'Escotille par ordre du maistre, l'Entrepreneur qui vint dans nostre chambre, s'excusa sur ce que les Turcs auoient fait cette nuict trop bonne garde. Son excuse, selon mon iugement, eut esté plus legitime, s'il eut dit, qu'il n'auoit pas eu le cœur d'executer son entreprise.

RELATION XXXIV.

La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.

EN 1639. ie n'auigeois d'Angleterre à sainct Lucar en Espagne, & apres auoir esté treize iours en mer sans voir aucune terre, le Capitaine de nostre Nauire, sur le midy auec son Astrolabe mesura la hauteur du Soleil, faisant son compte auec les annotations du Pilote, que nous estions sur la hauteur du Portugal, & que deuant le soir nous verrions deux Isles appellées *las illas Berlingas*. En arriuant alentour de ces deux Isles, nous apperceusmes deux Nauires qui croisoient la mer. Nostre Capitaine appellé *Vincent Arris*, fort experimenté aux affaires de la mer, iugea que les deux Nauires estoient Corsaires Turcs, c'est pourquoy il commanda que l'on déchargeât les balles du canon, & que l'on mist au lieu des balles, des barres de fer, disant, que si ces deux Nauires nous attaquoient, ils approcheroient de nuit, & qu'estant proches, on les endommageroit dauantage auec des barres qu'auec des balles. Le commandement du Capitaine fut executé. Cependant la nuict vint, & les deux Nauires estoient hors

de veuë. Les passagers, entre lesquels i'estois, craignoient qu'on ne fust contraint de cõbatre cette nuict. Le Capitaine disoit qu'il n'estoit pas de cette opinion. Nous estions à la poupe, & beusmes chacun vn trait de vin d'Espagne, & auec cela nous allasmes coucher. Le Capitaine mit la garde accoustumée, mais comme nous nauigions auec la voile de deuant; la sentinelle de la prouë ne pouuoit pas voir deuant soy. Il arriua qu'apres auoir dormy vne heure, vn garçon qui estoit de garde sur la prouë, apperceut deux Nauires, & commença à crier *alarme, alarme*. Le grand esquif estoit sur le tillac, & la toille cirée sur le grillet. Ces deux Nauires estoient desia si proches, que personne n'osoit se presenter sur le tillac, pour ietter l'esquif en mer: car quand l'esquif est sur le tillac, on ne peut pas (sans estre incommodé) defendre le Nauire, ny empescher l'entrée à l'ennemy. Tous les Matelots, qui estoient au nombre de soixante, furent en vn moment prests, pour combatre: à chaque piece de canon vn Connestable, auec deux compagnons. Le Capitaine commanda qu'on fermast toutes les portes, & qu'on cachast la lumiere, imposant quant & quant silence. Et donna ordre aux Canoniers d'vn costé du Nauire, que le troisiéme coup qu'il frapperoit du pied, seroit le signal pour ouurir chacun sa porte, mettre les pieces dehors, & donner feu. Il auoit aussi donné ordre à huict trompettes qu'il auoit, qu'ils sonnassent auec la décharge du canon: les

deux Nauires Corſaires eſtoient cependant ſi proches, qu'il ne reſtoit qu'à ſe mettre à bord, & quant & quant entrer l'eſpée à la main, dans noſtre Nauire. Auſſi-toſt le Capitaine donna le ſignal, & ſes ordres furent executez ſi ponctuellement, qu'en vn moment les portes furent ouuertes, les pieces aiuſtées, & le feu donné. Au meſme inſtant les trompettes commencerent à ſonnet l'alarme, & le ſilence ſe conuertit en bruit, & pource que les deux Nauires eſtoient fort proches, nous oüiſmes clairement les barres de fer, tirées de nos pieces, paſſer leur Nauire, & les cris de ceux qui eſtoient dedans. Apres la décharge, les pieces furent retirées, les portes fermées, & les Trompettes continuoient l'alarme. Ce tintamarre fait de nuict auec la fumée, eſtoit capable de faire trembler le plus aſſuré de la troupe. Les deux Nauires ayans apperceu, & qui plus eſt ſenty, nonobſtant le ſilence, que nous n'eſtions pas endormis, paſſerent ſans répondre. Noſtre Capitaine apperceuant qu'ils eſtoient paſſez, courut ſur le tillac, fit mettre l'eſquif en mer, embroüilla la grande voile, & découurit les grilles. Ce qui eſtoit le plus neceſſaire: car comme toutes les feneſtres eſtoient fermées, & les grilles du tillac couuertes, la fumée de la poudre cauſoit vne obſcurité épaiſſe.

Tout eſtant mis en bonne defenſe, le Capitaine redoubla les gardes, & donna ordre que chacun ſe tint preſt pour le poinct du iour. Le lendemain deuant le Soleil le-

uant nous découuriſmes les deux Nauires, qui venoient droit ſur le noſtre. Le Capitaine appella tous ſes gens ſur le Tillac, les animant auec peu de paroles, montrant les pauillons des deux Nauires, qui eſtoient Turcs, & diſant que le moyen d'échapper l'eſclauage eſtoit de bien combatre : & alors il fit dire quelques prieres à leur mode, & nous paſſagers qui eſtions Catholiques priâmes à la noſtre. On donna à chacun deux verres de vin, & on embroüilla la grande voile pour ſignal, que nous n'auions pas enuie de fuir ; les Paueſcades furent tendus alentour du Nauire, & la Banniere rouge en ſigne de bataille fut plantée ſur la poupe. En cette poſture nous attendiſmes enuiron vne heure, mais les deux nauires voyans la grandeur de noſtre nauire, tant de monde ſur le tillac, & la reſolution de combatre, n'oſerent approcher. Ce que voyant noſtre Capitaine il fit tirer vn coup de canon comme pour les défier, & croyant qu'ils n'auoient pas enuie d'en manger, on deſembroüilla les voiles. Nous auançaſmes noſtre voyage, & peu de iours apres nous arriuaſmes à S. Lucar, graces à Dieu. I'auois vne grande curioſité de ſçauoir ce qui s'eſtoit paſſé dans les deux Nauires Turques, apres auoir reçeu noſtre décharge ; parce que ceux de dedans auoient extrémement crié : & ayant veu les pauillons Turques, ie ſouhaitois ſçauoir auſſi de quel Port de Barbarie ils eſtoient ſortis, & combien ces Nauires auoient de combatans & de canons, & la

raiſon eſtoit qu'eſtans ſi proches de noſtre Nauire, ne voyans perſonne ſur le tillac en defenſe, ils n'auoient pas jetté les crampons, en répondant à noſtre canon en meſme langage.

L'an 1641. lors que ie demeurois auec Cataborne Moſtafa en la Fondouque (comme i'ay raconté en mon voyage) i'allay le ſoir auec les Eſclaues Chreſtiens de la meſme Fondouque ſur la terraſſe, pour entendre les diſcours des Chreſtiens de differentes Nations. Cette nuict-là ils deuiſoient des rencontres ſur la mer, & que ſouuent par la conduite du Capitaine le nauire échappe les dangers, & quand il y a diſſenſion entre le Capitaine, ſes Officiers, & ſes ſoldats, que iamais ils ne font rien qui vaille, & principalement aux Nauires Corſaires. Sur cela vn Eſclaue François racontoit qu'il y auoit enuiron deux ans, que croiſant la mer auec les Corſaires d'Alger à la coſte de Portugal, vne nuict deux Corſaires penſoient attaquer vn Nauire Anglois, & que pour quelque diſpute qui ſuruint entre le Capitaine & les Officiers, le Nauire Anglois ne fut pas attaqué. Ie dis alors que i'eſtois ſur le Nauire Anglois; *Dites-moy la raiſon pourquoy, eſtans ſi proche comme vous ſçauez, quand nous fiſmes la décharge, ils n'oſerent pas aborder, pourquoy ne firent-ils pas pour le moins vne décharge?* Il me répondit, *Ils ne penſoient pas eſtre apperceus; & comme le plus grand Nauire, ſur lequel i'eſtois, ſans auoir entendu le moindre bruit, receut en vn inſtant quelques*

barres

barres de fer par le coſté, & que tout d'vn coup nous entendiſmes tant de trompettes, il y eut vne telle épouuante, crainte & confuſion, que les Officiers & Soldats dirent nettement au Capitaine, Nous ne voulons combatre que de tout. Et le lendemain quand les Turcs virent la grandeur de voſtre Nauire, & le courage de voſtre Capitaine, ils n'eurent plus enuie de ſe battre. I'appris d'vne eſtrange maniere ce que ie deſirois ſçauoir : & ie me fuſſe volontiers bien paſſé de le ſçauoir de la façon que ie l'appris.

RELATION XXXV.

Les Innocens accuſez,

LA Patrone de mon compagnon Monſieur Caloen auoit deux petits-fils, enfans de ſa fille, l'vn appellé *Moſtafa*, qui eſtoit vn des cinq Turcs deſquels i'ay parlé au diſcours de mon voyage : l'autre eſtoit appellé *Amet*, qui demeuroit ordinairement dans vne maiſon de plaiſance à trois lieuës hors de la ville d'Alger. Cette grand' mere de Moſtafa & Amet eſtoit vne Vieille faſcheuſe, qui ne pouuoit ſouffrir dans ſa maiſon Monſieur Caloen, & pour s'en defaire honneſtement, elle l'enuoyoit chez ſon petit-fils Amet, à ſa maiſon de plaiſance, & moy ie demeurois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga. I'auois (pendant l'abſence de Monſieur Caloen) negocié auec vn Iuif qu'il nous donneroit ſoixante & quinze patagons, à condition que le Cheualier Philippe de Cherf, Monſieur Caloen, & moy, donnerions vne lettre de change, comme

ſi nous auions receu cent patagons. Le Cheualier & moy auions ſigné la lettre, mais le Iuif vouloit que Monſieur Caloen la ſignaſt auſſi, & le Nauire auec lequel la lettre deuoit partir, eſtoit preſt à faire voile : & outre cela deux iours apres on faiſoit quelque Paſque des Iuifs, qui durant cette Paſque ne comptent argent quelconque. De faire ſigner la lettre par Monſieur Caloen, & luy enuoyer cette lettre, il n'eſtoit pas à propos. Car ſi l'on eut ſçeu que nous auions du credit, cela nous eut nuit beaucoup, & retardé noſtre liberté. Pour couurir mon deſſein, i'allay chez la Patrone de Monſieur Caloen, & luy dis qu'elle vouluſt faire venir ſon Eſclaue, le lendemain auant midy à la ville, parce qu'il deuoit écrire à ſon Pays, & que le Nauire eſtoit preſt à faire voile. Et comme Moſtafa eſtoit vn des cinq Turcs qui eſtoient en Flandre pour eſtre changez contre nous, elle crut que cette lettre auanceroit la liberté de ſon petit-fils. Le meſme ſoir elle enuoya vn homme exprés à la maiſon de plaiſance, pour dire à ſon fils Amet qu'il enuoyaſt l'Eſclaue le lendemain à la Ville auant midy. Amet auoit auſſi vn Eſclaue François de nation, dans la meſme maiſon de plaiſance, qui auoit ſoin des vignobles, & du tabac qu'il auoit planté. Et comme les Villageois en ce Pays-là ſont grands larrons, ils venoient la nuict dérober les raiſins & le tabac. Pour chaſſer ces larrons, Amet auoit vne vieille eſpée toute enroüillée, qu'il donna à Monſieur Caloen,

pour la faire accommoder à Alger; & la rapporter quand il reuiendroit à la maiſon de plaiſance, afin de la donner à l'Eſclaue François qui en chaſſeroit les larrons. Monſieur Caloen vint à la ville auec l'eſpée, & directement à l'heure meſme que Monſieur Caloen arriuoit à Alger, on découurit vne entrepriſe de quelques Eſclaues Flamans, qui auoient enterré quelques armes, vne voile, & quelques rames pour voguer, à deſſein de s'enfuir auec vne barque, pour ſe ſeruir de la voile & des rames, & ſe preualoir des armes ſi par hazard ils euſſent eſté pourſuiuis. L'entrepriſe fut découuerte, & ceux qui furent attrapez, furent condamnez d'auoir chacun deux cent coups de baſton. L'execution de cette ſentence diuulgua cette entrepriſe parmy le Peuple, de ſorte que la Patrone de Monſieur Caloen, ayant entendu que les entrepreneurs eſtoient des Eſclaues Holandois, leſquels on compte pour Compatriotes auec les Dunquerquois, & que l'entrepriſe auoit eſté découuerte iuſtement à l'heure que Monſieur Caloen eſtoit venu à la Ville, & cela à ma priere, outre qu'il portoit vne eſpée, ſa Patrone tira vne conſequence que nous deuions eſtre du party. Elle nous accuſa, & la principale cauſe fut cette eſpée. Et ſans vouloir entendre nos excuſes, on nous mit quatre vingt liures de fer aux jambes. Et ſi ſon fils Moſtafa n'eut eſté au pouuoir de nos parens (comme i'ay dit autre part) nous euſſions receu vn payement en meſme monnoye que les autres,

à ſçauoir deux cent coups de baſton, nonobſtant noſtre innocence.

RELATION XXXVI.

Fidelité, conſtance, recompenſe, & gratitude.

L'An 1640. les Corſaires Turcs prirent ſur l'Ocean en vn nauire quelques Eſclaues du Pays-bas, entre leſquels il y auoit vn Capitaine, qui auoit vn Lacquais, que nous appellerons icy *Morin*, à qui ces Flamans, auant que de tomber entre les mains des Turcs, recommanderent de ne dire point qui ils eſtoient: & que ſi en celà il eſtoit ſecret, ils le racheteroient. Les nouueaux Eſclaues furent menez à Alger, & ſuiuant la couſtume vendus, & par cet accident Maître & valet égaux en qualité, reſpect, & richeſſes. Et comme le ſeul but des Turcs eſt l'auarice, eſtans encore ſur la mer le Capitaine du Nauire auoit fait donner à Morin cinquante coups de baſton ſur le ventre, pour ſçauoir le nom & la qualité de ſon Maiſtre, & de ſes compagnons. Morin auoit répondu qu'il ne ſçauoit pas le nom de ſon Maiſtre, ny des autres non plus, ſinon que ſon Maiſtre & ſes Compagnons s'appelloient l'vn l'autre Monſieur. Cette conſtance fut tres-agreable à ſon Maiſtre, & auſſi aux autres Flamans, qui auoient eſté pris ſur le Nauire: entre leſquels il y en auoit vn que nous appellerons icy *Tibere*, de parens riches, qui dit à Morin: *Demeure fidele & conſtant: & ſi toſt que ie ſeray en liberté ie te racheteray.* Peu de temps apres Tibere ob-

tint sa liberté, auec vn de ses compagnons, & estant de retour en son Pays, il raconta à ses Parens la constance & la fidelité de Morin : les Parens de Tibere estimerent que sa promesse de racheter Morin estoit obligatoire, de sorte qu'émeus par la constance & la fidelité de cet Esclaue, ils donnerent ordre aux Marchands de Liuourne de faire racheter Morin, & de l'enuoyer auec les premiers Nauires en Angleterre ou en Holande. Morin fut racheté par les Iuifs, & liuré entre les mains de ces Marchands à Liuourne, qui en suite de leur ordre vouloient faire embarquer Morin dans vn Nauire Holandois, mais Morin n'y voulut iamais consentir, & refusa l'embarquement, disant pour ses raisons qu'il aimoit mieux mourir en la terre des Chrestiens, que de se mettre vne autre fois en danger d'estre Esclaue des Turcs. Ce qui obligea les Marchands de mettre Morin en la compagnie de quelques Holandois, qui auoient esté rachetez à Liuourne, & qui retournoient par terre en leur Pays. Morin arriuant au Pays-bas, trouua vn des Compagnons de Tibere appellé Carel, qui auoit facilité cet affaire : Morin le voyant en pleine ruë, se jetta à terre tout plat, luy baisant les pieds ; Carel estoit honteux, car tout le peuple s'assembloit alentour de luy, pour voir ces ceremonies ; Morin luy dit, *où est Tibere ?* Carel luy répondit, *Leuez-vous, & ie vous meneray en sa maison* ; Morin se leue, & marche auec Carel. Si tost qu'il arriue à

la veuë de Tibere, ce fidele, ce reconnoissant, & cet innocent tira de sa pochette six aspros monnoye de Turquie, & vn fusil; puis auec vn compliment à sa mode il luy dit: *Monsieur, vous m'auez racheté, en recompense dequoy ie vous donne tout ce que i'ay au monde, & prieray Dieu toute ma vie pour vous.* Ce compliment procedoit d'vne si grande sincerité, que tous les spectateurs, entre lesquels i'estois, estoient tres-satisfaits de voir la reconnoissance & la fidelité de Morin; de quoy Tibere se trouuant de nouueau obligé, fit donner à Morin des habits & du linge, & le fit mettre en estat de seruir quelque honneste-homme.

RELATION XXXVII.

Naufrage au port.

ESTant au logis du Bassa, i'y connoissois vn Esclaue Espagnol appellé *Iean de Silua:* ce Iean auoit seruy quelques années le Roy d'Espagne en qualité de soldat en la ville d'Oran en Afrique, située à cinq iournées d'Alger, les Bourgeois parlent la langue Moresque, parce que cette Ville fut conquise sur les Mores au temps du Roy Ferdinand, comme aussi à cause du grand commerce qu'elle a encore auiourd'huy auec les Mores. Ce Iean de Silua parloit en perfection cette langue Moresque. Apres auoir esté long-temps Esclaue à Alger sans aucune esperance d'estre racheté, il prit resolution de s'enfuir, se fiant sur ce qu'il sçauoit si bien la langue. Et pour mettre en execution son dessein, il s'habilla des habits

de ſon Patron en Turc, monta à cheual auec la lance à la main, le turban en teſte, & le cimeterre au coſté. En tel équipage il commença ſon voyage tres-heureuſement. Apres auoir cheminé quatre iours, il ſe trouua à vn village de Moſtaga, iuſtement ſur le midy, & comme c'eſt la couſtume de toutes les Moſquées de la Barbarie de donner ſur le midy le ſignal auec vn drappeau, pour ſe ſouuenir de loüer Dieu, auec l'Oraiſon ordinaire appellée en leur langage *Sala*, qui ſe fait auec beaucoup de geſtes & de grimaces, auec les bras & les mains, ſe mettans à genoux, & regardans vers le Leuant & le Ponent. Iean de Silua pour oſter tout ſoupçon aux Mores, mit pied à terre, faiſant auſſi des geſtes comme eux, & feignant eſtre Mahometan. Mais les Mores remarquerent auſſi-toſt que noſtre Cauallier manquoit en ſes Ceremonies, & ſans auoir égard qu'il parloit leur langage, & qu'il eſtoit veſtu à la Turque, l'arreſterent, luy oſterent ſes habits, & trouuans qu'il n'eſtoit pas Mahometan, l'enuoyerent bien lié auec bonne garde à Alger, où il receut trois cent coups de baſton, au temps qu'il croyoit ioüir de ſa liberté. Vous voyez icy vn veritable naufrage fait au Port.

RELATION XXXVIII.

Les Auantures de Meßire Philippe de Cherf de Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre de ſainct Iacques.

BIen que les malheurs & les trauaux que doiuent ſouffrir les Eſclaues, ſoient communs à tous ceux qui ſont reduits à cette condition miſerable, neantmoins les vns en ſont plus liberalement partagez que les autres. Entre ceux-là fut le Cheualier Philippe de Cherf, dont i'ay fait mention au diſcours de ma Captiuité, comme vous allez entendre.

Apres que nous fuſmes ſoûmis à la puiſſance des Turcs, les nauires Corſaires, qui nous portoient à l'eſclauage, allerent moüiller l'ancre deuant la ville d'Alger, dechargeans leurs canons pour donner la ſalue, pendant cela la nouuelle de la riche priſe fut incontinẽt ſemée tant parmy les Turcs de la garniſon, que parmy le Peuple; & comme d'ordinaire les nouuelles s'augmentent paſſans d'vne bouche à l'autre, auſſi fut-il diuulgué, qu'outre trente mille patagons, qui s'eſtoient trouuez dans les priſes, on auoit fait Eſclaue vn Seigneur de haute qualité, voulant dire la perſonne de ce Cheualier; les vns diſoient qu'il eſtoit General, les autres Ambaſſadeur, & tous s'imaginoient que les autres eſtoient ſes ſeruiteurs & ſes Valets, ce qui ne fut pas vn petit bon-heur pour nous autres: l'argent que l'on fit accroire auoir eſté trouué, fut eſtimé luy appartenir. Cette nouuelle fut en partie for-

gée par les Corſaires meſmes, comme c'eſt leur ordinaire d'inuenter de nouueaux ſtratagemes, pour augmenter la valeur des Eſclaues nouuellement amenez, les chargeans de titres & de richeſſes, pour amorcer ceux qui achetent à faire des offres plus auantageuſes, ſur l'eſperance d'en tirer vne bonne rançon. Le Baſſa informé de cette nouuelle, prit le Cheualier pour ſa tantiéme, qui eſt de huict Eſclaues vn à ſon choix, comme ie rapporte au diſcours de ma Captiuité. Enſuite le Cheualier fut mené en vne Eſcurie du Baſſa, où il rencontra d'autres Eſclaues, & entr'eux quelques Capitaines & Officiers Eſpagnols, leſquels il n'oſoit hanter beaucoup, ny les aboucher de iour, de crainte que l'on eſpiaſt ſes actions, & la vie qu'il menoit auec ces Officiers Eſclaues, auec leſquels il ne voulut vſer d'aucune familiarité, pour n'augmenter point le ſoupçon qu'il eſtoit vne perſonne de qualité releuée; ce qu'eut fait la moindre communication, accompagnée de témoignages mutuels de reſpect, qui ſe rendent, & ſont receus apres que l'on a fait connoiſſance : & pour oſter de la teſte du Baſſa qu'il n'eſtoit ny General, ny Ambaſſadeur, il fut ſept ou huict iours qu'il ſe tenoit ſeul, & rongeoit vne crouſte de pain ſec; ce qu'ayant eſté remarqué du Cuiſinier du Baſſa, il luy fit donner quelque reſte de ris, qui eſt le manger ordinaire des Turcs : & comme il le voyoit ſi ſouple & ſi ſeruiable, il le laiſſoit gliſſer au ſeruice de la cuiſine, pour aſſiſter les Marmitons, à

leur apporter du bois, du charbon, tourner la broche, & ſemblables offices, qu'il ne pouuoit faire, qu'auec le bras droict, eſtant eſtropié du gauche d'vn coup de mouſquet, qu'il auoit receu au ſeruice de ſa Majeſté Catholique l'an 1639. au ſiege de Salſes. En recompenſe des bons ſeruices que le Cheualier rendit à la cuiſine, le Cuiſinier le fit manger auec les Marmitons Mores, qui ſe choquerent tous de ce qu'vn Chreſtien mettoit auec eux les doigts au plat, dont ils marmotoient entre leurs dents, le regardans d'vn œil de trauers. Il ne faut pas douter, que le Cheualier ne penſaſt, qu'il eſtoit au feſtin de l'enfer auec les Pages de Lucifer, dont ces garçons portoient la liurée, & la mine, eſtans agez de 15. ou 16. ans, ayant les habits noirs de graiſſe, & d'ordure, aſſortis merueilleuſement bien auec leur couleur noire. Neantmoins le Cheualier tâchoit le plus qu'il luy eſtoit poſſible, de ſe mettre en la meſme poſture, pour paroiſtre mieux compagnon d'école. Trois mois s'écoulerent en cette vie miſerable, de laquelle le Cheualier tira ce profit, qu'il fit perdre au Baſſa l'opinion qu'il eſtoit General ou Ambaſſadeur, & l'eſperance d'en tirer force monnoye : ce qui le fit reſoudre de vendre ſon Eſclaue, comme il fit, au General des galeres Alli Pegelin. La farce fut bien joüée pour ce coup, mais le nouueau Maiſtre, qui n'ignoroit point le bruit qui auoit couru de ſon Eſclaue, commença à luy faire la guerre ouuerte, l'in-

terrogeant en langue Franco, dont on vse par de là communement entre les Esclaues & les Turcs, qui, & d'où il estoit; le Cheualier obligé de répondre, dit, qu'il estoit vn pauure garçon, natif d'Ostende, fils d'vn Alfere Yrlandois, se disant de cette nation, tant à cause qu'il en portoit la mine, que parce que cette nation est fort peu connuë & peu estimée à Alger, dautant que l'Irlande en est fort éloignée, & que ceux de ce Pays ne payent iamais de grands rachats. Le Cheualier esperoit par cette inuention obtenir vn accommodement fauorable, quand on traiteroit de sa rançon: mais le General Alli Pegelin, qui estoit vn rafiné, ayant oüy la réponse, se mocquoit de luy, en disant: *L'on voit bien à vostre mine que vostre Pere estoit Sauetier, vous auez bien joüé vostre rolle en la cuisine du Bassa, mais ce sera à mon profit, ie sçay que vous estes Ambassadeur, & General du Roy d'Espagne, outre cela vous estes Cheualier,* luy attribuant ce nom pour empirer le marché, dautant que les Turcs sçauent, que les Cheualiers des Ordres militaires en Espagne sont beneficiez de Commanderies à la charge de faire la guerre aux Turcs, & aux Mores. Depuis le General renuoyant son Esclaue, luy dit: *Allez, allez, écriuez à vostre Pays qu'on vende vos terres, & que l'on m'enuoye des patagons, & vous retournerez chez vous.* Ce premier accueil de son nouueau Maistre ne luy fut pas fort agreable, ayant derechef à combatre vne opinion fausse & chimerique,

laquelle estoit assez puissante pour luy oster l'esperance, qu'il auoit de respirer bien-tost l'air de son Pays natal. Le General auoit vne maison, separée de la sienne, où il logeoit de mon temps 550. de ses Esclaues, laquelle on appelle *Bañ*o, ou le Bain; & on la pouuoit prendre pour la representation de Babylone, & pour vn abregé de l'enfer. Les differentes Nations, la confusion des langues, les incommoditez qu'on y souffre, & toute sorte de crimes qui s'y commettent, forceroient le plus méchant homme d'en iuger de cette façon.

C'est en ce Bain que fut relegué nostre Esclaue, où il fut receu des Sieurs Caloen, Saldens, & de moy, nous congratulans l'vn l'autre d'estre tous ensemble: & comme le Cheualier estoit estropié d'vn bras, il n'estoit point obligé d'aller au trauail hors du Bain: c'est pour cette raison que nous le fismes Dépensier de nostre pauure marmite; il exerça cette charge à nostre grande commodité l'espace de six mois, au bout desquels, le General croyant que le Cheualier pouuoit auoir eu réponse de son Païs, le fit sommer de s'accorder auec luy. Le Cheualier fit offrir cinq cent patagons pour son rachat, dont le General Alli Pegelin parut fort mal content & indigné, tenant cét offre comme fait hors de raison, & emporté de colere, fit mettre au pied du Cheualier vne chaîne de cinq branches de galere, qui pesoit pour le moins cinquante ou soixante liures, pour l'obliger à des offres plus ap-

prochans la de ſomme de trente mille patagons, à laquelle le General auoit taxé la rançon du Cheualier. Neuf mois ſe paſſerent qu'il eut la chaîne au pied, auec laquelle il eſtoit forcé l'eſpace de quinze iours de ſe traineràquelque lieu de la marine au trauail, pour aſſiſter à des Soyeurs de marbre, que le General auoit fait enleuer auec ces galeres de la ville de Bone, anciennement appellée Hypone, ſituée ſur la mer mediterranée, aſſez renommée pour auoir eſté la Metropolitaine de l'Afrique, du temps de S. Auguſtin, où ces pierres auoient ſeruy au Cimetiere de Tombeaux aux Chreſtiens. L'office du Cheualier eſtoit de meſler le ſable & l'eau, & le verſer pour couper le marbre. Pendant qu'il eſtoit empeſché au trauail, le General ne manqua pas de venir voir ce qu'il faiſoit, luy offrant de le renuoyer à Liuourne, auec vn Vaiſſeau qui eſtoit lors preſt à partir, s'il vouloit accorder les trente mille patagons, qu'il luy auoit demandez pour ſa rançon; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'auoit pas d'argent; ce que le General ayant continué pluſieurs fois, enfin fâché qu'il ne gagnoit rien, il luy dit en langue Franco: *La cane ty far gaziua, ty tener fantaſia, à ſè de Dio my congar bueno por ti.* C'eſt à dire: *Voy chien, vous faites l'entendu, vous auez des fantaiſies, par la Foy de Dieu, ie vous accommoderay bien.* Le General Alli Pegelin eſtoit lors accompagné de quelques Iuifs, qui auoient part en cet Eſclaue, ſelon toute l'apparence, cachans neantmoins

leur part ſous le nom d'Alli Pegelin, comme ils ont accouſtumé, pour ne point contreuenir aux défenſes qui leur ſont faites, d'acheter des Eſclaues Chreſtiens, comme i'ay dit en ma Relation IX. Ce ſoupçon fut depuis confirmé, de ce que le Cheualier quelque temps apres fut mandé au logis du General Pegelin, à la requeſte des meſmes Iuifs, où le General accompagné de ces Iuifs, & de quelques Capitaines de ſes galeres, luy demanda encore vne fois, s'il vouloit offrir trente mille patagons, & que par ce moyen il ſeroit libre; à laquelle demande le Cheualier répondit, qu'il n'auoit rien à dire. A cette réponſe le General repliqua incontinent: *Pila baſo cane, porta falaca.* Ce qui ſe dit ordinairement lors qu'ils veulent battre quelqu'vn, & veut dire: *Mettez vous à bas par terre, chien, & que l'on apporte la Falaca*; qui eſt vn bois long de quatre ou cinq pieds, troüé par le milieu, par où on fait paſſer vne petite corde, auec laquelle les plantes des pieds ſont étroitement attachées à ce bois, par cinq ou ſix trous, en façon de garot, que luy donnent deux hommes, qui tiennent les deux bouts. Le Patient ſe met à terre ſur le dos, ayant les plantes des pieds éleuées vers le Ciel; deux hommes luy tiennent les bras, afin qu'il ne ſe remuë point ou faſſe des agitations de ſon corps, & vn cinquiéme commence le jeu, ſalüant de toutes ſes forces les plantes des pieds des coups d'vn nerf de bœuf, long de quatre ou cinq pieds, rond par le manche,

mais s'élargissant peu à peu iusques au bout, de la largeur d'vn demy pied. Au lieu de ce nerf ils prennent quelquefois vn bout de cable de nauire. La Falaque fut aussi-tost apportée au commandement du General, & le Cheualier en receut iusques à deux cent coups, de la façon que ie viens de dire, & comme vous voyez icy representé à la figure. Au milieu de ce rude supplice le General fit faire alte, luy demandant s'il n'auoit pas enuie de changer de Religion, & de se rendre de la secte de Mahomet, luy promettant de le faire Capitaine d'vne galere, ou d'vn vaisseau équipé, & de le faire riche, allant en course contre les Chrestiens; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'estoit point encore dans cette resolution, & qu'il vouloit mourir Chrestien, mais qu'il payeroit mille patagons pour sa rançon. A cette réponse le General commanda de luy bailler autres cent coups; ce qui fut executé. Cette façon d'agir du General Pegelin pourroit faire croire qu'il estoit vn homme fort affectionné à la Religion, mais ceux qui connoissent bien l'auarice des Turcs, comprendront aisement, qu'Alli Pegelin n'auoit aucun zele d'augmenter le Mahometisme; mais qu'il se seruit de ce pretexte pour tirer plus d'argent hors les plantes des pieds. Ces coups estant donnez, le Cheualier fut détaché du bois, ayant les pieds tout noirs de coups, estant menacé du General qu'il en auroit encore autant, quand il seroit guery de ses pieds, ou qu'il l'enuoyeroit au grand Sei-

gneur pour estre employé à la garde de ses femmes dans le Serail, où auparauant on le feroit Eunuque. Les coups n'auoient pas esté si sensibles que ces menaces, apres lesquels le Cheualier fut porté par des Esclaues à son quartier au Bain, car il luy estoit impossible, ie ne dis pas de marcher, mais de toucher la terre auec la plante de ses pieds; ses Amis Esclaues se mirent en deuoir incontinent de soulager ses douleurs, quelques-vns luy apportoient du vin pour lauer ses pieds, vn autre Chirurgien ouuroit la chair morte, & le pensoit, mais sur tout on doit estimer l'action charitable d'vn Pere Carme déchaussé, Esclaue, appellé *Pere Angeli*, Geneuois, lequel suçoit auec sa bouche le mauuais sang pour le faire sortir de ses pieds. Il fut six semaines à recouurer la santé; au bout desquels vn Iuif vint s'entremettre pour accommoder son rachat, lequel auec beaucoup de menaces luy dit, qu'Alli Pegelin auoit iuré par la teste du grand Seigneur (qui est vn serment inuiolable) que le Cheualier n'auroit point la liberté qu'en donnant quinze cent patagons; sa rançon fut arrestée à cette somme, & en suitte, on luy osta la chaîne, de sorte qu'il pouuoit franchement aller par toute la Ville: comme il se fait ordinairement auec ceux qui sont d'accord auec leur Patron, en attendant qu'ils s'embarquent. Nous euitasmes d'estre traittés auec vne semblable rigueur pour la ferme croyance qu'auoit Alli Pegelin, que ce Messire Philippe de Cherf estoit quelque

grand Miniſtre du Roy d'Eſpagne, laquelle eut tant de puiſſance ſur ſon eſprit, qu'il ne pouuoit quitter l'opinion que nous eſtions les Valets du ſieur de Cherf, encore qu'il eut bien pû voir, que ſon Eſclaue, qu'il priſoit tant, n'eſtoit pas tel qu'il penſoit; c'eſt pourquoy il nous eſtimoit de peu de valeur, en quoy conſiſtoit noſtre bon-heur dont i'ay parlé cy-deſſus. Enſuitte de l'accord il fut traitté d'embarquer le Cheualier pour Liuourne en Italie, afin d'y tenir priſon iuſques au payement du rachat accordé, qu'il feroit aux Iuifs correſpondans auec le meſme Alli Pegelin, & reſidans à Liuourne: mais le ſieur de Cherf s'en excuſa, ſuppliant de le remener en Eſpagne, par laquelle il auoit deſſein de paſſer pour reprendre duplicats des graces & mercedes que ſa Majeſté Catholique luy auoit faites, par ce que les originaux furent iettés dans la mer, quand nous fuſmes pris: ces excuſes furent cauſe, que le Cheualier ne fut point deliuré ſans payer rançon, ce qui eut eſté, s'il eut ſuiuy la reſolution du Patron; car le Vaiſſeau deſtiné pour Liuourne, n'eut pas plûtoſt commencé à ſingler en haute mer, qu'il fut agité d'vne furieuſe tempeſte, laquelle le ietta ſur la coſte d'Eſpagne en terre, où le nauire fut pris, & tous les Eſclaues eurent la liberté ſans rien payer, échapans par le moyen de cette heureuſe tempeſte d'aller en priſon à Liuourne pour y attendre leur argent promis pour leur [illegible], comme on auoit accouſtumé. Ce que n'obſeruët pas les

autres Princes Chreſtiens, qui n'ont point vne correſpondance ſi eſtroitte auec ceux d'Alger, mais donnent la liberté aux Eſclaues auſſi-toſt qu'ils ont reſpiré l'air de leur obeïſſance, ſans obſeruer s'ils ſont rachetez ou non. Enſuitte donc de la reſolution de retourner par l'Eſpagne, le ſieur de Cherf s'embarqua auec nous & les autres Eſclaues Chreſtiens pour aller à Tituan, où nous arriuaſmes auec les incommoditez que ie rapporte au diſcours cy-deſſus, & fûmes tous mis dans la Maſmore, qui eſt vne priſon ſous terre, attendans l'argent de noſtre rachat, horſmis le Cheualier, lequel informé de cette couſtume, auoit fait mettre dans l'accord, qu'il n'y entreroit point, ce qui luy fut obſerué. Vous auez ſceu par le diſcours de ma Captiuité les trois tempeſtes que nous ſouffriſmes, le deſſein que nous euſmes de couper la gorge aux Turcs, & de nous rendre maiſtres du nauire, & comme nous arriuaſmes apres le naufrage à Tituan, & partiſmes pour Ceuta, nous ſeparans de ce Cheualier, lequel eſtoit obligé de demeurer à Tituan, attendant la remiſe de ſon argent de Liuourne à Cadis, & delà à Ceuta.

Pendant cela il ſonge aux moyens de s'affranchir ſans argent, viſite les lieux à l'entour de la Ville, & ſe flatte de l'eſperance de ſe ſauuer à la fuitte : mais comme il auoit beſoin d'aſſiſtance, il ne pouuoit venir à bout de ſon deſſein, s'il n'eſtoit aidé de ceux de Ceuta, il [illegible]che & trouue moyen de faire vne corre[illegible]ondance par lettres auec

vn Capitaine de la garniſon de Ceuta, ville de l'obeyſſance du Roy d'Eſpagne en Afrique, auec lequel il auoit eſté Eſclaue à Alger : il addreſſe fidelement ſes lettres par les Cafilas, qui ſont des Marchands, qui vont toutes les ſemaines de Ceuta à Tituan, & au contraire; ſous la permiſſion & ſauue-conduit des deux Gouuerneurs, & s'accorde auec ce Capitaine de luy faire vn preſent de mille patagons pour les Matelots, qui deuoient ſe rendre à quelque lieu de la marine, diſtant de Tituan 2600. pas auec vne barque, pour receuoir le Cheualier, & trois de ſes compagnons, leſquels s'eſtoient accordez auec Alli Pegelin, aux meſmes conditions que ledit ſieur de Cherf, & depuis auoient eſté loger enſemble au quartier d'vne maiſon éloignée, attendans auſſi la remiſe de leur argent. Ceux-cy eurent part du deſſein cy-deſſus, & eſtoient bien-aiſes de contribuer aux dépens. Le iour & l'heure de l'execution furent aſſignez le 24. de Iuillet, iour de ſainct Iacques de l'an 1643. à minuict, pour laquelle le Cheualier prepare pour chacun, deux ou trois pieces de cane ou roſeau, les compoſant & emboitant l'vne ſur l'autre, à la façon des hameçons, pour les pouuoir ſeparer, & les cacher ſous leurs habits depuis les genoux iuſques à la gorge, aiuſtant vn couſteau par-deſſus, afin que l'on cruſt que c'eſtoit des picques. Le iour venu, ils ſortirent heureuſement iuſques à vn quart de lieuë hors de Tituan, & ſe cacherent dans vn foſſé ſec,

fort couuert de ronces & d'épines, attendans la nuict pour acheuer leur entrepriſe. Ayans eſté en ce foſſé quelque temps, le ſieur de Cherf iugeoit qu'il eſtoit temps de marcher vers la marine, mais vn des trois compagnons appellé Hans Maurus, lequel eſtoit tenu pour fort experimenté au fait de la mer, comme i'ay dit en la deſcription du naufrage de l'onziéme de Février 1642. ſoûtenoit qu'il n'eſtoit pas encore aſſez tard, aiouſtant que s'ils eſtoient obligez d'attendre, ce ne ſeroit ſans peril eminent d'eſtre attrapez & battus de la Falaque, le ramentteuant au Cheualier, qui ne deuoit pas auoir oublié les coups qu'il auoit receu à Alger. Cette apprehenſion d'eſtre battu, trompa l'experience & le ſçauoir de Hans Maurus, & le fit méconter : neantmoins apres quelque eſpace de temps il fit tant qu'ils ſe mirent en chemin, ainſtans leurs pieces de cane, l'vne ſur l'autre, les lians fortement enſemble & vn couſteau pardeſſus, formans vne demy pique, pour ſe défendre contre les Alarbes, leſquels ſont voleurs Mores, qui dorment dans la campagne en Eſté. En chemin le ſieur de Cherf tira de ſa poche vne Croix, qui eſtoit ſa Venere, la meſme qu'il auoit ſauné de ſon Ordre de *S.* Iacques, lors qu'il fut fait Eſclaue, & la fit baiſer à ſes compagnons, diſant qu'il eſperoit que IESVS crucifié leur donneroit la liberté, & qu'ils auroient pour Interceſſeur l'Apoſtre ſainct Iacques, dont c'eſtoit la Feſte. Mais Hans Maurus quï eſtoit Lutherien,

refuſa de le faire. Eſtans arriuez au bord de la mer, ils apperceurent vne barque tout contre le bord de la terre, de laquelle l'on crioit *hau, hau, Tituan*; & c'eſtoit la meſme qui eſtoit venuë pour les ſauuer. Hans Maurus nonobſtant ſon experience, & ſon addreſſe en toutes les occurrences de la mer, fut auſſi-toſt ſaiſi d'vne terreur panique, & dit à ſes compagnons: *Iettez vous à terre, ce ſont des Peſcheurs de la ville de Tituan, ils nous attraperont, & nous ſerons battus.* Cependant cette barque auoit deſia croiſé deux ou trois fois le lieu aſſigné, & redoublé le cry cy-deſſus, battans le fuſil pour ſignal conuenu, à la charge d'en rendre vn ſemblable auec le fuſil. Et comme ceux de la barque ne voyoient paroiſtre perſonne, & qu'il n'eſtoit qu'vne heure auant le iour, joint auſſi que la garde de la coſte de Tituan les auoit apperceus, & fait le ſignal à la Ville par vn feu, pour la mettre en armes, ils prirent reſolution de s'en aller. La route de la barque aprit au Cheualier, & à Hans Maurus, que ceux de Ceuta auoient fait le ſignal donné, & ſe mirent à battre le fuſil, & à crier, mais tout cela en vain & trop tard, & voyans que leur deſſein eſtoit éuenté, ils firent vne retraite ſans bruit vers Tituan, entrans en la ville par diuerſes Portes, ſans eſtre apperceus, où ils entendirent que cette meſme nuit il y auoit eu vne alarme dans la ville, & que la Caualerie auoit eſté miſe aux champs à cauſe du feu qu'auoit allumé la garde de la marine. Cette Caualerie eſt

compoſée des Bourgeois, leſquels pour ioüir de quelques franchiſes, & du titre de ſoldat imaginaire, s'obligent aux alarmes de comparoir à cheual auec armes, pour battre au champ. Tout cela s'eſtoit paſſé, ſans que ceux de Tituan ſceuſſent la cauſe, dont ils ne s'informerent point, parce que les alarmes y ſont fort frequentes à cauſe qu'ils ſont voiſins de la ville de Ceuta. Nonobſtant cela les Entrepreneurs ne furent pas ſans crainte d'eſtre découuerts, ny ſans murmurer contre Hans Maurus, qui auoit eſté cauſe du mauuais ſuccez, & lequel de déplaiſir & de melancolie, & ſe dépitant, qu'il s'eſtoit lourdement méconté à la perte de ſa liberté, & de celle de ſes compagnons, en deuint malade: neantmoins tous ſes compagnons luy donnerent les aſſiſtances poſſibles, & s'intereſſerent de tout leur pouuoir à ſa ſanté; mais voyans que ſa maladie empiroit de iour en iour, ſans que les remedes fiſſent aucun effet, ils ſongerent aux remedes de ſon ame. Et pour cela le Cheualier, qui connoiſſoit que Hans Maurus auoit mené vne vie moralement bonne, & qu'il auoit la crainte de Dieu, entreprit de l'exhorter à renoncer au Lutheraniſme, & d'embraſſer la Foy Catholique & Romaine, formant des diſcours auec le malade ſur la difference de ces Religions, dont ils s'étoient auparauant fort ſouuent entretenus. Et comme Hans Maurus n'eſtoit pas grand homme de lettres, ny luy Theologien de profeſſion, il luy remontra, qu'eſtant né de

Norvvege, il auoit ſuiuy la Religion Lutherienne, ſans s'eſtre informé de la Catholique & Romaine, que celle-là eſtoit nouuelle, & l'autre ancienne, ſurpaſſant les inuentions de Luther de quinze ſiecles; & que celle-cy auoit eſté ſuiuie par ſes anceſtres, ſans qu'il peuſt croire qu'ils fuſſent pour cela damnez, qu'ils eſtoient autant & plus ſages que luy, qu'il auoit dit ſouuent, quand il ſe portoit bien, qu'il feroit mieux s'il ſçauoit mieux, qu'il eſtoit à preſent neceſſaire de ſonger à ſa conſcience, & que pour cet effet il feroit venir vn Preſtre, lequel luy pourroit dire dauãtage, & auec plus de force. Ce diſcours dit dãs les approches de la mort, commençoit à faire des operations, leſquelles obligerent Hans Maurus de répondre au Cheualier, qu'il eſtoit vray qu'il auoit eſté exhorté à ſuiure les traces de ſes anceſtres, mais qu'il trouuoit ſi peu de difference entre l'vne & l'autre Religiõ, qu'il ne croyoit point mal-faire de perſeuerer en la ſienne: mais dautant qu'il en eſtoit prié par ſes amis qu'il connoiſſoit veritables & ſinceres, qu'il deſiroit qu'on appellaſt vn Preſtre, pour luy donner ſatisfaction ſur quelques doutes qu'il auoit. Le Cheualier ſans perdre de temps luy amena à l'inſtant vn Religieux Dominiquain, Eſpagnol, Eſclaue, aſſez habile, lequel auec vne grande facilité expliqua les doutes de Hans Maurus, & le deſabuſa de ſes erreurs, tellement qu'il ſe fit Catholique Romain, ſe confeſſant & communiant auec vn tres-grand témoignage

de ferueur qui fut vne grande ſatisfaction pour les Eſclaues Chreſtiens, qui ſe trouuerent preſents ; & le ſecond iour de ſa conuerſion il mourut. Cette conuerſion nous apprend la grande bonté de Dieu, qui donna à Maurus la grace de profeſſer la Foy Catholique en recompenſe de ſes vertus morales, & de ſa bonne volonté, par vn accident eſtrange, par lequel il fut priué de ſon experience & de ſon addreſſe le iour de ſainct Iacques, ce qui luy fit perdre la liberté corporelle, pour luy donner la liberté incomparable de ioüir de la veuë de Dieu. Huict iours apres la mort de Hans Maurus le Cheualier paya ſa rançon, & paſſa à Ceuta, & delà par Gilbratar à Madrid, où il eut des Mercedes de ſa Majeſté Catholique, & de là s'en alla au Pays-bas, ayant ſouffert des maux plus griefs que nous autres, bien que nous euſſions eſté faits Eſclaues en meſme temps : & celuy qui conſiderera auec attention tout ce que ce Cheualier a fait, trouuera que la prudence humaine eſt ſujette à faire de lourdes fautes, & que Dieu ſeul eſt le directeur de toutes les actions humaines.

RELATION XXXIX.

Rencontres de mon Compagnon en Eſclauage, le ſieur Iean Baptiſte Caloen, auec ſa vieille Patrone.

LA condition des Eſclaues porte auec ſoy la neceſſité de ſouffrir de leurs Patrons, mais le ſieur Caloen fit ſouffrir à ſa Patrone vne infinité de douleurs. I'ay rapporté cy-

deſſus

dessus qu'vne vieille Morisque l'auoit acheté 1400. patagons, pour en faire échange auec son neueu Mostafa, qui estoit entre les mains des Parens du sieur Caloen. L'auarice fit ressentir à cette Morisque le payement de cette somme, comme si on luy eut tiré vn os de son corps, sans considerer qu'elle estoit employée pour racheter son propre sang. Cette auaricieuse croyoit apporter vn remede à cette douleur par quelque inuention, auec laquelle elle feroit payer au sieur Caloen 700. patagons, outre l'échange de son Neueu; elle songeoit iour & nuict aux moyens d'y paruenir, tantost elle se resoluoit à la force, mais l'apprehension que son Neueu Mostafa ne fust traitté de la mesme façon, l'obligeoit de reietter ce dessein. Puis elle se persuadoit que luy ayant remontré & fait connoistre combien d'argent luy coustoit son rachat, que ce seroit des ressorts plus propres à son dessein, veu qu'effectiuement il estoit fait autant pour la liberté du sieur Caloen que de son Neueu Mostafa, tellement qu'il estoit iuste qu'il en payast sa part; mais la crainte d'estre mocquée, & de le rendre plus obstiné, apres luy auoir dit son intention, la fit resoudre à se taire. Pendant qu'elle fut agitée de la varieté de ces resolutions, l'on publia vne Ordonnance, que tous les Esclaues Chrestiens, qui alloient par les ruës, deuoient auoir les fers aux pieds, au lieu de la menotte ordinaire, & ce à cause que le Roy de Cocques Benali s'estoit auec son ar-

mée mis en campagne, au deuant duquel eſtoit allé le Baſſa auec la milice d'Alger. A cette occaſion la Moriſque fit mettre à la jambe du ſieur Caloen vne chaîne de 50. liures, croyant qu'elle le diſpoſeroit par ce moyen à offrir quelques cent patagons; mais le ſieur Caloen ſe doutant du deſſein de la Moriſque, ſe plaignoit du tort qu'elle luy faiſoit, le chargeant de quarante liures plus que les autres Eſclaues, la menaçant qu'il feroit vſer de la meſme rigueur enuers ſon Neueu Moſtafa. Il ne laiſſoit pas pour cela de ſortir tous les iours apres midy, reuenant au ſoir ſi bien coiffé du Vignoble, que ſa Patrone auoit peur que quelque malheur luy fiſt perdre ſes 1400. patagons. Pour preuenir ce danger, elle fit défenſes au ſieur Caloen de ſortir, & afin qu'il n'oubliaſt point ce commandement, on luy mit vne chaîne qu'il ne pouuoit porter, ce qui le contraignit de garder la chambre aſſis ou couché ſur vn matelas. Ie l'allois voir tous les iours, & luy menois des Eſclaues Dunquerquois & Holandois, les premiers que ie trouuois, pour luy tenir compagnie, leſquels me ſuiuoient (comme le fer fait l'aiman) ſur l'eſperance de mettre leurs mâchoires en beſogne auec 75. patagons, qu'vn Iuif nous auoit preſté. Vous pouuez croire qu'vne ſi bonne compagnie n'oublioit pas de tirer les fuſils hors de la poche, d'allumer les pipes, de fumer du Tabac, & de chanter à la mode des Matelots, tellement que la chambre eſtoit remplie de fumée, &

la maiſon de tintamarre. La Moriſque ne pouuoit ſouffrir, que l'on beuſt du vin dans ſa maiſon, & que les Eſclaues Chreſtiens; ſans luy porter aucun reſpect, menaſſent vn bruit ſi horrible. Ce qui la mit en colere & en furie, montant en la chambre, grondant & tempeſtant, ſans que perſonne ſe troublaſt ou fiſt ſemblant de l'entendre; ce qui la faiſoit enrager, vomiſſant mille iniures contre le ſieur Caloen en langage Franco, meſlé du More ou Arabe, auquel il repliquoit en Flaman, elle vouloit ſçauoir ce qu'il marmottoit. *Ie dis*, luy dit-il, *retire toy vieille ſorciere, & parle la langue de ta Mere, ſans faire la beſte en langue More, que tu n'entends pas; nous ſçauons que tu as eſté chaſſée d'Eſpagne, tu n'as appris depuis que quelques mots de la langue Moriſque, & tu nous en viens rompre la teſte, i'en ſçay autant que toy, tu as voulu te meſler de la ſorcellerie, & tu en ſçais autant comme de la langue Moriſque. Quelle ſorcellerie m'as-tu veu faire*, luy dit-elle, toute écumante de rage? *N'as-tu pas*, répondit-il, *ſans perdre contenance, craiſé le Cocq au bec, auec cinquante grimaces, comme font les Mores de ce Pays, pour apprendre ce qui eſtoit de ton Neueu Moſtafa? mais tout n'a ſeruy de rien, va-t'en, tu es vne folle, ignorante & preſomptueuſe.* Pendant cela les Compagnons vuidoient fort bien les bouteilles, & la feſte eſtant finie s'en alloient.

La Moriſque auoit accouſtumé de luy faire des remonſtrances amiables, le lende-

main de ces comedies ; mais tout alloit toûjours pis qu'auparauant. Vn iour elle dit au ſieur Caloen ſerieuſement & en douceur, qu'il ne pouuoit viure de la ſorte, ſans eſtre coupable d'inſolence & d'inciuilité enuers elle, veu qu'il eſtoit Eſclaue, & qu'il luy deuoit toute ſorte de reſpect, comme à ſa Patrone. *Il eſt auſſi iuſte*, repliquoit le ſieur Caloen, *que vous reconneiſſiez que ie ſuis le Patron de voſtre Neueu, & qu'il eſt mon Eſclaue, & qu'en cette qualité vous me faſſiez honneur, & me reſpectiez, ie traitte mieux mon Eſclaue, que vous ne faites ſon Patron. Inſolent*, luy dit-elle, *ie vous feray plier, & vous me payerez la moitié des 1400. patagons, ou vous creuerez icy. Si ie meurs icy*, répondit-il, *voſtre Neueu pourrira en la terre des Chreſtiens, & vos 1400. patagons ſeront entierement perdus.* Ces réponces, boire du vin en ſa maiſon, la fumée du Tabac, le tintamarre de quatre yvrognes, qui crioyent & chantoient à gorge deployée, enyvrerent fort cette Moriſque. Elle crût le tenir en ſon deuoir, & tromper ſes Compagnons, en l'enfermant dans vne caue, qui n'auoit aucune lumiere que par vn trou de la grandeur d'vn pied ſur la court, commandant à ſes Domeſtiques rigoureuſement, qu'ils ne luy permiſſent de parler à perſonne. Ie fus pour le voir comme à l'ordinaire, & la Vieille me voyant mettre le premier pied dans la court, elle cria d'enhaut, *Allez Chreſtien, voſtre compagnon n'eſt plus icy. Elle ment la vieille ſorciere*, dit le ſieur Caloen, qui l'entend, *elle m'a en-*

fermé dans cette caue, en montrant sa main par le trou, ie fis semblant de m'en aller, mais retournant sans estre apperceu, ie luy apportay vne petite bouteille d'eau de vie, ou de brandevin, comme il auoit desiré, pour chasser la melancolie, dont il beut tant, qu'il fut possedé de l'esprit quintessentiel, lequel estant doux, à cause des figues, dont il est composé en ces quartiers, s'estoit emparé de son iugement. Ses cris effroyables, & l'effort qu'il faisoit contre la porte pour l'enfoncer, firent trembler la Morisque, croyant qu'il fust enragé, ou qu'il se vouluſt faire mourir, car elle ne croyoit pas qu'il euſt si bien moüillé sa gorge : ce qui l'obligea de le faire ramener en sa chambre, où la Patrone le vint trouuer le lendemain, luy disant qu'il estoit le plus méchant Esclaue d'Alger, qu'il auoit merité cent fois la galere, & qu'elle estoit resoluë de l'y mettre ; mais que s'il vouloit promettre sept cent patagons, elle n'en feroit rien, qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'elle payaſt 1400. patagons pour luy, veut que ses Parents n'auoient rien payé pour son Neueu Mostafa, qu'outre cela il faisoit souffrir à sa Patrone mille déplaisirs, par ses insolences continuelles. *C'est donc*, dit-il, *ton auarice qui veut auoir les sept cent patagons, qui m'attaque; ne crois pas, malheureuse, que i'aye ouuert la porte de ta caue auec vne clef de sept cent patagons, & que i'en rachete la galere, ie ne te donneray pas vne maille, & tout ce que tu me fais endurer, ie le feray auſſi*

endurer à ton Neueu Moſtafa, couppe court, & oſte toy d'icy. La Moriſque ne ſçauoit comment viure auec ſon Eſclaue, pour ſe deliurer de la crainte de perdre ſes 1400. patagons, il n'eſtoit point en ſeureté en la compagnie de ſes camarades, & encore moins quand il eſtoit ſeul: elle s'aduiſe de le mettre aux champs auec ſon Neueu Amet, frere de Moſtafa, en vne de ſes maiſons, à trois lieuës d'Alger, leur baillant vn Eſclaue domeſtique, François de nation, nommé *la Roche*, natif de Dieppe. Ils y firent bonne chere, auec vne tinage de vin, qui eſtoit vn pot de terre, qui tenoit cent lots: & pour accomplir la feſte, Amet vendit ſon cheual pour auoir de l'argent, & manda d'Alger vne fille de ioye, de laquelle depuis il ſe voulut défaire, en luy coupant la gorge, dont il fut détourné par la Roche, qui eſtoit fort homme de bien. Amet ne faiſoit en cela aucun ſcrupule, car il eſt aſſez ordinaire en la ville d'Alger, de trouuer le matin ſur les ruës des filles eſtranglées, que l'on tient toutes pour putains, ſans qu'on en faſſe aucune recherche. La Moriſque apprit le ménage de ſon Neueu, & de ſes compagnons, & les fit retourner à la ville, où le ſieur Caloen fut chargé d'vne chaîne de cinq branches, afin qu'il ne ſortiſt point, mais il s'en ſoucioit fort peu, mettant la chaîne dans vne petite corbeille ſur ſon dos, il vint auec moy en vne tauerne des Chreſtiens, à vne ruë de ſa maiſon, ſans le faire ſçauoir à ſa Patrone; les Eſclaues Dunquerquois, Eſpagnols, & François de connoiſſance ne man-

querent pas de luy faire quelque compliment pour auoir part à la liberalité de son vin. Ie laissay mon compagnon à la Tauerne, comme le Nauire sur l'ancre de reserue, & m'en allay à quatre heures penser le cheual de mon Patron; pendant cela la vieille Morisque estoit en toutes les peines du monde, ne trouuant point le gage de son Neueu chez elle, elle enuoye Amet en tous les Bains des Chrestiens chercher son Dunquerquois, de la conseruation duquel dépendoit la liberté de son cher Mostafa. Amet va de Bain en Bain, & à la fin il le trouue, & luy dit que sa grand' Mere estoit en grand' peine pour sa conseruation. *Vostre grand' Mere,* dit le sieur Caloen, *est vne vieille folle,* dont Amet se fâcha tellement, qu'il luy couurit la ioüe, ce que le sieur Caloen ne pouuant souffrir, sans prendre garde au tẽps & au lieu, il luy rendit vn coup du pied qu'il auoit libre, au bas du ventre, auec assez de peril de le blesser pour tousiours. Il ne faut en ce lieu que battre vn Turc ou vn More, pour estre brûlé vif; aussi Amet tout outré de colere, & de douleur, ne pouuoit moins que de l'en menacer. Mais il fut aussi menacé, que l'on brûleroit pareillement son Frere; & de cette sorte vn cousteau tenoit l'autre en sa gayne: enfin la vieille Morisque voyant qu'elle ne gagnoit rien par artifices, ny par douceurs, & par rigueurs, elle fut contrainte de permettre au sieur Caloen de faire tout ce qui luy plairoit, sans se plus soucier de luy, iusques à nostre embarquement.

RELATION XL.

Vengeance, Malice, & Induſtrie.

IL y a deux voyes, par leſquelles les hommes executent leurs deſſeins, à ſçauoir celle du Lion & celle du Renard, vn Gentilhomme Prouençal, au defaut de la premiere ſe ſeruit induſtrieuſement de l'autre, comme ie vay dire.

Sa Majeſté Tres-Chreſtienne à titre de ferme, poſſede vne place en Afrique, appellée *Le Baſtion de France*, de meſme que les Geneuois font la Tabaca. Cette habitation fut établie, il y a quelque cinquante ans, aux frontieres du Royaume d'Alger, à quarante lieuës de la Ville capitale, gueres loin de Bona, pour peſcher le corail: il y a ordinairement en cette place quatre cent François, leſquels s'employent à cét exercice, auſſi bien qu'au commerce du blé & d'autres denrées de Barbarie. Ce trafic eſt de tres grande importance aux Marchands de Marſeille, leſquels en échange des Marchandiſes de Barbarie enuoyent celles de France, qui ſe tranſportent delà à Alger, & aux autres lieux circonuoiſins. Pour la conſeruation de ce commerce, ſa Maieſté a erigé en la ville d'Alger vne chambre de Iuſtice, compoſée d'vn Sur-Intendant, d'vn Chancelier, d'vn Conſul, & d'autres Officiers neceſſaires, qui ſont ordinairement des Marchands ruinez, leſquels s'entretiennent plus de leur damnable induſtrie, que des emoluments de leurs Offices. Au temps que i'eſtois Eſclaue, il y arriua vn homme de Marſeille, agé enuiron de trente

ans, bien couuert, & de bonne mine, lequel venoit faire la charge d'vn des principaux Miniſtres de cette Chambre, il portera icy le nom de *Caſſidore*; au meſme temps il y eut entre les Eſclaues François vogueurs vn Gentilhomme Prouençal, qui portera le nom de *Pyſandre*. Nonobſtant qu'il fut Eſclaue, ſa naiſſance, ſa conduite, & ſon induſtrie, le firent eſtimer de tous les Renegats de ſa Nation, qui paſſoient lors le nombre de trois mille. Vn Capitaine de nauire, Renegat, ayant fait vne priſe d'importance, fit vn feſtin aux Armeurs, Officiers Corſaires, & à ceux de cette Chambre de Iuſtice, y inuitant Pyſandre, auec lequel il auoit contracté vne amitié fort étroite. A table Pyſandre eut place prés de Caſſidore, dont celuy-cy eſtoit tres mal ſatisfait, le témoignant par ſa mine morne & chagrine. Le Capitaine ne manqua point apres le repas de s'informer de Caſſidore du ſuiet qui l'auoit empeſché d'eſtre gay, & de faire bonne chere, & s'il luy eſtoit arriué de ſa part choſe qui luy puſt déplaire. *Vrayment*, luy répondit Caſſidore, *vous auez témoigné le peu d'eſtime, que vous faites de ma perſonne, me mettant à la table auprés de Pyſandre, qui eſt Eſclaue, & qui a tiré les rames, ſans conſiderer que ie ſuis vn des Principaux de la Chambre.* Le Capitaine luy fit ſes excuſes, diſant, qu'il eſtoit Eſclaue par mauuaiſe fortune, cependant qu'il eſtoit connu de tous pour Gentilhomme de grands merites. Caſſidore toutefois ne ſe contenta pas de cela, dont le Capitaine n'eut

pas laiſſé de luy témoigner ſon reſſentiment, ſi cét orgueilleux n'euſt eſté en la ſaue-garde du Baſſa, & pour ce ſuiet il ne luy pouuoit pas faire vne querelle pour l'amour d'vn Eſclaue Chreſtiẽ. Il ne pût neantmoins diſſimuler cette vanité de Caſſidore, ſans la faire ſçauoir à Pyſandre, lequel iuſtement indigné de ce qu'vn faquin comme Caſſidore l'auoit mépriſé de la ſorte, au lieu d'eſtimer l'honneur, s'il eut pû ſeruir; *Mon malheur*, dit-il, *ne m'a point rendu ſi impuiſſant que de m'auoir oſté tous les moyens de me venger de cét impudent, ſans m'auoir laiſſé vne inuention qui luy ſera plus ſenſible que cent coups de barre, que ie luy ferois donner ſi i'eſtois chez moy.* Et de fait Pyſandre qui eſtoit homme d'eſprit, habile & raffiné, épie les occaſions, pour executer le deſſein qu'il auoit de ſe venger; & découure que Caſſidore cajoloit ſecretement vne Courtiſane Turqueſque, auec laquelle il auoit à peu prés conſommé les deux cent piaſtres, qui valent autant de patagons, qu'il auoit apportés de Marſeille, pour faire quelque petit trafic. Pyſandre eut patience, iuſques à ce qu'il ſçeût que tout ſon argent eſtoit depenſé, il ne luy fallut pas eſtre grand Prophete, pour deuiner que le fond de ſa bourſe le banniroit de l'amour de ſa maiſtreſſe, & qu'il auroit peu de credit, & moins pour engager. C'eſt delà que Pyſandre voulut ourdir ſa trame, s'addreſſant à quelque Renegat François, entierement abandonné aux femmes, & fort attaqué des eſpines de Cupidon. Il luy fit

entendre qu'il ſçauoit vne femme belle en perfection, dont il n'euſt pas negligé d'acquerir les bonnes graces, s'il eut eu de l'argent; & ſi elle eut eſté Chreſtienne. L'inclination vitieuſe de ce Renegat, luy fit incontinent venir l'eau à la bouche, & aſpirer à la veuë & à la conuerſation de cette beauté inconnuë, à laquelle il paruint par la bonne inſtruction de Pyſandre, & quelques pieces d'argent, qui le firent paroiſtre galant homme, & de bonne mine. Le Renegat paſſe le temps à ſes viſites quelque trois ou quatre ſemaines, au bout deſquelles il l'abandonna, n'ayant pas obmis d'eſtre plus communicatif de ſon mal que de ſon bien. Dequoy ne doutant point Pyſandre, qui ſçauoit que les atteintes laſciues ſont contagieuſes, il ſonge à faire rentrer Caſſidore dans les bonnes graces de ſa belle Turque. Et pour cét effet va trouuer vn Renegat du pays de Caſſidore, luy diſant que ſa courtoiſie auoit aſſuré ſon amy Caſſidore, de le faire prier pour luy octroyer vne faueur ſinguliere de luy preſter cinquante patagons, qu'il luy rendroit quand il auroit receu vne lettre de change qu'il attendoit, s'offrant de répondre pour luy, & que la neceſſité l'auoit preſſé d'auoir recours à ſa bonté. Le Renegat y allant à la bonne foy, crut Pyſandre, & ayant eſté trouuer Caſſidore, luy dit qu'il auoit appris ſa neceſſité, luy offrant cinquante patagons, moyennant qu'il s'obligeaſt de les luy rendre, leſquels à cette condition furent receus de Caſſidore. Cependant Pyſandre en fit

auertir la Courtisane, laquelle par quelque postillon d'amour fit appeller Cassidore, & renouuellant l'amour en peu de temps, elle le charma tellement, qu'il auoit besoin d'estre exorcisé par quelque bon Medecin: mais comme il estoit hors de son Païs, sans argent, & abandonné de tout le monde, il n'eut point d'autre remede que de se plaindre de la douleur de toutes ses iointures, & d'auoüer qu'il estoit attrapé de la verole, iurant auec impatience contre la Courtisane, laquelle s'accreut iusques au dépit, & à la rage, quand Pysandre luy fit dire, que c'estoit à luy, qu'il estoit obligé d'estre accommodé de ce bel ornement, en recompense du mépris qu'il auoit fait d'vn Gentilhomme de sa Nation, parce qu'il estoit Esclaue: cette vengeance fut subtile, mais trop rude & trop malicieuse.

RELATION XLI.

L'Ingenieur Renegat.

LE libertinage produit des personnes, auſquelles il est indifferent de seruir à Dieu, ou au diable, moyennant qu'ils en peuuent emporter quelque gloire, ou quelque profit. De ce nombre fut l'Ingenieur François, que les Estats des Prouinces vnies enuoyerent auec leur secours au Duc de Bragance, pretendu Roy de Portugal l'an 1641. lequel estant pris des Corsaires d'Alger, fut découuert par le Capitaine qu'il estoit maistre Ingenieur de feux d'artifice, & principalement fort sçauant aux compositions du feu Grec, dont on se sert aux attaques sur la mer. Le Capi-

taine iugeant que ce François luy rendroit grand seruice, l'achete en la place publique où l'on vend les prisonniers. Les vanteries de cét Ingenieur de pouuoir mettre le feu aux vaisseaux, & brûler les voiles & les cordages, luy acquirent les bonnes graces de son Patron, lequel se preparant pour aller en course, luy donne de l'argent pour acheter les choses necessaires à ses compositions, auec promesses de luy donner de grandes recompenses, s'il effectuoit ce qu'il promettoit; & au contraire des menaces, s'il le trompoit. L'Ingenieur prepare ses inuentions, & s'embarque auec son Patron accompagné des autres vaisseaux Corsaires; & ayans quelques iours croisé la mer Mediterranée, ils découurirent deux nauires de Malaga, assez bien armez, ausquels ils donnerent la charge auec leur artillerie, ce que faisoient aussi les deux nauires en échange, mais dautant qu'ils n'en tiroient aucun profit, le Capitaine mit à bord, s'accrochant auec le nauire Chrestien, & comme pas vn Turc n'eut l'asseurance d'entrer, l'on eut recours à l'artifice de l'Ingenieur Esclaue, lequel fut appellé pour faire preuue de son industrie, il iette vn feu d'artifice sur la poupe du nauire Chrestien, lequel fit son effet, & les Chrestiens contraints de se rendre, ou de brusler tout vifs. L'on attribuoit cette victoire à l'Esclaue Ingenieur, lequel en conceut de l'orgueil, qui luy fit faire des plaintes, en disant qu'il n'estoit pas recõpensé selon ses merites. Les Armeurs apprirent, qu'il s'estimoit misera-

ble, & qu'il feroit de plus grandes merueilles auec ſon eſprit, ſi on luy permettoit de renier, & ſi on luy donnoit la liberté. Le ſuccez de la premiere entrepriſe leur promettoit la verité de ce langage, & ſur l'eſperance d'en tirer vn grand profit, ils furent trouuer le Capitaine, Patron de l'Ingenieur, luy promettans de luy donner la valeur de ſon Eſclaue, à condition qu'il le laiſſeroit renier, comme il en auoit enuie. Ce qu'il fit pour le reſpect des Armeurs ſes Maiſtres, & l'Ingenieur ſe rendit Turc, par vaine gloire & par legereté, ſans y eſtre forcé par aucun mauuais traictement ou deſeſpoir de n'eſtre pas racheté. Au bout de deux mois de ſon eſclauage, il s'habilla à la Turque, ne voulant pas regarder les Chreſtiens, ceux meſme de ſa Nation, dont vn Eſclaue prit la liberté de luy dire qu'il s'étonnoit de le voir en cét equipage : *Ie vous entends*, luy dit l'Ingenieur entrecoupant ſon diſcours, *vous me connoiſſez, i'ay ſeruy le Roy de France mon Seigneur, le Roy d'Eſpagne, les Eſtats du Pays bas, tant qu'ils m'ont bien payé ; i'en feray de meſme icy, & puis j'iray chercher fortune ailleurs*, & diſant cela abandonne ſon compatriotte. Peu de iours apres, le Capitaine qui auoit eſté ſon Patron, partit en courſe auec ſon Ingenieur, & ne trouuans rien à écumer ſur la mer Mediterranée, ils paſſent le détroit, & viennent dans l'Ocean, où à la hauteur de Liſbonne ils donnent la chaſſe à quelque nauire Anglois, lequel ils trouuerent aſſez bien monté, & de bonne

defenſe : tellement qu'ils iugeoient à propos de l'attaquer de loin. Pendant cela le Capitaine conſulte auec ſes Officiers, & l'Ingenieur ſur les moyens de preſſer leur ennemy de plus prés, il leur fit accroire que ſon inuention ſeroit la plus vtile : *Le vaiſſeau*, dit-il, *que nous attaquons a la prouë & la poupe fort eleuées, & l'artillerie de plus grand calibre que la noſtre, & à cauſe de cela il y a danger d'eſtre coulé à fond, ſi l'on aborde, la force n'y peut rien, il le faut emporter par la ſubtilité de quelque inuention : ie ſçay vn expedient de l'emporter ſans perdre vn homme, l'auantage que nous ſommes au deſſus du vent chaſſe la fumée de noſtre artillerie vers noſtre ennemy, ie me mettray dans l'eſquif, & eſtant couuert de la fumée, ie me ioindray au nauire Chreſtien, & y attacheray mes feux d'artifice, dont l'effet de la flamme vous auertira de vous approcher.* Son conſeil fut approuué, & enſuitte l'Ingenieur auec ſes inuentions ſe met dans l'eſquif auec deux Eſclaues, auquel le Capitaine ioint quatre Turcs, & on laſche les canons à meſure que l'Ingenieur auoit beſoin d'eſtre couuert de la fumée. Mais à cette occaſion l'Ingenieur meditoit bien autre choſe, que le Capitaine ne penſoit pas : car ſe voyant prés de l'Anglois, il fit accroire aux quatre Turcs, qu'il auoit beſoin des deux Chreſtiens Eſclaues, pour l'aſſiſter, & occupa de cette façon les mains des Turcs aux rames de l'eſquif, & ſe mit à la prouë, derriere leur dos, faiſant ſemblant d'apreſter ſon feu d'artifi-

ce ; mais au lieu de celà, il degaisne vn coutelas Turque, & tuë les deux Turcs qui estoient deuant luy, leur baillant deux coups dans les reins, & passant ceux-cy, se ruë sur les deux autres auec vne promptitude admirable, lors qu'ils commençoient à s'apperceuoir de l'accident pitoyable de leurs compagnons, dont ils furent tellement effrayez qu'ils demanderent la vie ; ce qu'il leur accorda, comme estant le plus fort auec les Esclaues, qui s'armoient des armes des premiers tuez, leur commandant de ioindre l'Anglois, duquel il fut receu au signal de son mouchoir, laissant flotter l'esquif auec les deux Turcs tuez, d'où il apprit au Corsaire que son Ingenieur l'auoit trompé ; & mettant toutes ses voiles au vent, il fit toute la diligence possible pour euiter la puissance de ceux qu'il croyoit déjà auoir en la sienne, se repentant de s'estre trop fié à vn homme, qui n'auoit gardé sa foy, ny à Dieu, ny à son Roy, & qui ne cherchoit qu'à seruir pour de l'argent, quand c'eut esté au diable.

RELATION XLII.

L'Esperance trompée.

SElon le prouerbe, chacun se doit mesler du mestier qu'il a appris, sans se laisser tromper à la presomption ou à l'esperance, laquelle traisne apres soy des malheurs, & vne repentance inutile, comme la preuue suiuante fera voir.

L'an 1639. vn garçon de dix-huict ans, natif de Ceuta en Afrique, appellé *Francisco Mendez*, ayant seruy de Page à Dom Fran-

ciſco Villegas, Cheualier Eſpagnol, qui demeuroit à Gilbratar, & eſtoit ſon Parrain, fut mis au ſeruice du Roy par ſon Maiſtre dans vne compagnie de Recreuës, pour renforcer les garniſons de Naples, auec des recommandations au Capitaine. Les Recreuës furent embarquées dans vn vaiſſeau Hambourgois, que l'on auoit arreſté pour cet effet, à faute d'autres, comme il eſt fort ordinaire en Eſpagne, quand le ſeruice du Roy le requiert. Ils leuent l'ancre en la baye de Cadis, & ſinglent en pleine mer, s'engolfans en la mer Mediterranée par le détroit de Gilbratar, où ſur la hauteur de Mayorque le vent leur deuint contraire, le Capitaine & l'Alfier ſe firent mettre à terre, à deſſein de retourner au Nauire ſi-toſt que le vent ſeroit fauorable. Cependant les Soldats qui eſtoient forcez de ſeruir, & paſſoient le nombre des volontaires, perſuaderent à ceux-cy de ſe mutiner, prenans ſujet que leurs Officiers faiſoient en terre bonne chere, pendant qu'ils ſouffroient les miſeres de la mer. Ils complotent enſemble de ſe rendre maiſtres du Nauire, & de retourner en Eſpagne. Les Matelots Hambourgois, ne ſçachans point leur deſſein ſe trouuerent en vn inſtant tous arreſtez & les pieds pris au trauers d'vn tronc de bois, que l'on appelle *cepo*, en bas ſur le laſt, auec bonne garde auprés d'eux, & comme s'ils euſſent fait quelque priſe d'importance, ils pillerent la poupe, éliſans pour gouuerner le Vaiſſeau deux Soldats, qui auoient fait le

voyage des Indes, leſquels comme les plus experts de toute la troupe, prirent le commandement. Tout alloit fort bien pendant qu'ils n'auoient point d'aduerſaires, mais ayant fait quelques heures de chemin, ils découurirent vn Nauire auec le pauillon vert ſur le maſt; pour peu ſçauans qu'ils eſtoient, perſonne ne doutoit que ce ne fût vn Corſaire d'Alger, & voyans qu'il prenoit ſa route droit à eux, ils ſe mirent en defence, rangeans 80. hommes ſur le tillac, armez de mouſquets & de demy-piques, enuoyans le reſte en bas, à la place d'armes, pour auoir la conduite du canon. Le Corſaire qui eſtoit adroit, leur oſte le vent, & leur donne vne charge auec 16. pieces de canon, dont deux ou trois furent tuez, & les cordages & les voiles quelque peu endommagez. Les Eſpagnols qui eſtoient entre les deux ponts, répondirent auec douze pieces, mais ſans effet, car ils ne ſçauoient pas la meſure, & ce qui eſtoit le pis, ayans déchargé ils n'eurent pas l'addreſſe de les recharger, & de les lier, ce qui fut cauſe que les affuſts, & les pieces rouloient auec le mouuement du nauire. Les deux Commandans eſtoient empeſchez au timon, d'où ils diſoient les ordres qu'il falloit obſeruer, mais comme tous leurs gens n'entendoient pas les termes de la mer, auſſi executerent-ils à la bolline les commandemens qui tendoient à l'eſchote. Le Corſaire voyant tant de monde ſur le tillac, n'eut pas l'aſſurance de s'accrocher, mais remarquant que l'ar-

tillerie de ſes ennemis n'eſtoit plus miſe en beſogne, il eut opinion qu'il y auoit faute de poudre, & eſperant auoir le deſſus, il redoubla ſes coups. Alors ces nouueaux mariniers commencerent à voir, qu'ils auoient entrepris le gouuernement du vaiſſeau, comme Phaëton celuy du Soleil, & ſongeans à leur conſeruation, ils ſe reſoluent d'oſter les fers aux Matelots, & de mettre entre leurs mains la direction du canon, pendant que de toutes leurs forces ils defendroient le tillac, deputans vn Ambaſſadeur qui leur fit cette belle harangue :

Meſſieurs les Lutheriens, le batteau eſt attaqué des Turcs, on vous accorde la liberté, à condition de nous aſſiſter contre l'ennemy comman. Il crût porter d'agreables nouuelles, & que les priſonniers ſeroient tres-aiſes de cette grace, mais il fut bien eſtonné, que les Hambourgois, leſquels en leur façon de parler, ſont les Gaſcons du Nort, luy répondirent, qu'ils acheueroient ce qu'ils auoient entrepris, qu'ils eſtoient reſolus d'eſtre Eſclaues de leurs ennemis, refuſans l'aſſiſtance qu'on leur demandoit, pour ſe vanger de l'affront de ces amis pretendus, dont ils auoient eſté traittez comme des beſtes. Ce Deputé en fait rapport à ſes Compagnons, qui en furent tous interdits. Pendant cela le Corſaire ne perd point ſon temps, & leur donne vne charge de barres de fer, de laquelle les cordages furent rompus, les voiles déchirez, vn arbre emporté, le tillac couuert de morts & de bleſſez,

les ordres des Commandans mal-donnez, & encore moins entendus, & obſeruez ; ce qui cauſa le deſordre, & la confuſion parmy le cry effroyable des bleſſez, qui ne pouuoient eſtre penſez, dautant que le Chirurgien eſtoit enchaîné ; tellement que les autres par deſeſpoir perdirent courage. Le Capitaine Corſaire s'apperceuant que le Vaiſſeau qu'il attaquoit, eſtoit demonté, & en deſordre, cria, *Ameina*, ce que ces pauures deſeſperez n'entendoient pas, encore bien qu'ils ne ſouhaittaſſent que de ſe rendre ; ce que toutefois le Corſaire leur voulut dire, afin qu'ils euſſent à deualer la grande rade ſur le tillac, & à oſter le drapeau de la poupe. Le Corſaire interpretoit leur ignorance pour mépris, & s'approcha pour leur donner vne double charge, mais voyant qu'ils mettoient les armes bas, & qu'ils faiſoient des ſignes auec leurs mouchoirs ſur les chapeaux, il enuoye à bord l'eſquif auec vn eſquadre de 15. Turcs, leſquels monterent ſur le tillac, apprirent l'eſtat du vaiſſeau, le pillerent, & par compaſſion manderent le Chirurgien du Turc, pour penſer les bleſſez, jettans en mer les morts, & les deſeſperez, & mirent les inutiles à l'eſclauage. Les Eſpagnols furent mis à la chaîne du vaiſſeau Corſaire, & les Hambourgois demeurerent où ils eſtoient auec ſix Turcs qui les gardoient. Le Corſaire s'en retourna à Alger, où ces Eſclaues furent vendus ; entre leſquels eſtoit Franciſco Mendez, qui en donna auis à ſa Mere, pauure vefue qui

demeuroit à Ceuta, laquelle par vn amour naturel, fit tant, que passant & repassant en Espagne pour y recueillir des aumosnes, elle amassa 250. patagons, écriuant à son fils, que son Patron l'enuoyeroit à Tituan, où elle feroit payer sa rançon. Ayant receu ces nouuelles, François fut embarqué auec nous, remply de ioye de recouurer sa liberté, dont il auoit desesperé à cause de la paureté de sa Mere, & le peu d'apparence d'ailleurs. Nous arriuasmes ensemble à Tituan, & y fusmes mis à la Masmore, où ie receus des lettres de mon Compagnon Renier Saldens dattées de Ceuta, au pied desquelles il m'écriuit, qu'il y auoit auec moy vn Esclaue Chrestien, appellé Francisco Mendez, auquel il me prioit de donner vn Patagon ou deux, s'il en auoit besoin, que son ancien maistre Dom Francisco Villegas donneroit les cinquante patagons, qu'il falloit encore pour son rachat, & que sa Mere s'embarquoit de Ceuta pour aller à Gilbratar, pour les receuoir; dont Francisco Mendez fut rauy de ioye, mais elle dura peu: car comme l'on estoit encore sur le discours de sa liberté, voicy vne voix qui s'écrie à la treille, qui estoit sur le paué de la ruë, *Francisco Mendez*, lequel leuant les yeux, voit sa Mere, laquelle le mesme iour auoit esté faite Esclaue, sur le Brigantin, qui d'ordinaire fait le voyage de Ceuta à Gilbratar, qui sont quatre lieuës, où les Soldats Portugais s'étoient negligez par leur yvrognerie. Cét accident pitoyable rendit la Mere & le Fils

deſeſperez pour iamais de liberté, au meſme iour qu'ils ſe deuoient embraſſer hors de l'Eſclauage.

RELATION XLIII.

La Pieté impie d'vn Eſclaue Iſlandois.

ENcore bien que les Iſlandois cruſſent n'auoir point d'autres ennemis que la pauureté, & la glace, dont l'vne leur eſt perpetuelle, & l'autre leur dure huit mois par an; neantmoins Alger leur enuia, par ſon auarice deteſtable, le bien de la liberté qu'ils poſſedoient ſeul, ſans enuie d'aucune Nation du monde. Lors que ie partis d'Alger, l'an 1642. vn garçon couuert à la Turque me vint trouuer, lequel ayant appris que i'eſtois Eſclaue Dunquerquois, & que i'auois deſſein de paſſer par Madrid, me bailla vne Requeſte, tres-bien couchée en Latin, me priant de la preſenter à l'Ambaſſadeur du Roy de Danemarck, prés de ſa Majeſté Catholique: ie fus étonné de cette conjonction de circonſtances, qu'vn Turc demandoit quelque choſe en Latin d'vne perſonne de la Nation Danoiſe; ie ne pouuois pas iuger au langage Franco, auec lequel il m'auoit abordé, qu'il eſtoit tel que i'appris depuis, c'eſt pourquoy ie voulus m'éclaircir de cette auanture. *Vous pouuez*, me dit ce garçon, *faire le plus grand œuure de charité, que iamais Chreſtien fit à vn Chreſtien*, & continuant, il me raconta tous les accidens de ſa vie, pour me faire voir la Iuſtice de ſes pretenſions. *Il y a quelques années*, dit-il, *qu'vn Iſlandois Renegat, ayant eſté long-temps en*

courſe auec les Corſaires de cette Ville, ſans faire aucune priſe, propoſa au Capitaine, faſché de n'auoir rien attrapé, de faire voile vers l'Iſlande, & d'y mettre pied à terre, pour prendre des Iſlandois, leſquels ne ſçauoient point qu'il y eût de ces Barbares au monde. La propoſition fut aggreée du Capitaine, & en ſuite la conduite de cette entrepriſe fut commiſe à ce perfide Iſlandois. En peu de temps les Turcs ſe rendirent en vn lieu aſſuré, connu de l'Entrepreneur, prés de cette Iſle, & enuoyerent cinquante ſoldats auec vn eſquif en terre, leſquels forcerent quelque 800. ames, hommes, femmes, & enfans, d'aller au vaiſſeau de ces Corſaires, & puis vendirent en cette ville tous ces priſonniers pour eſtre Eſclaues, de la façon que vous ſçauez. Pluſieurs moururent du changement d'air, d'autres renierent par deſeſpoir d'eſtre rachetez, la moindre partie porte encore conſtamment le ioug rigoureux de l'eſclauage, auec quelque eſperance, que Chriſtian IV. Roy de Danemarck, duquel ils ſont ſubiets, aura compaſſion d'eux, à laquelle ils croyent qu'il pourra eſtre émeu, par l'entremiſe de ſon Ambaſſadeur reſident à Madrid. Puis pourſuiuant, *ne ſoyez point étonné*, me dit-il, *que ie m'intereſſe auec tant de paſſion en cette affaire: eſtant Turc, & habillé à leur mode, ie ſuis natif d'Iſlande, & ie fus enleué de mon Païs auec ma Mere, & le reſte de la troupe, que ie viens de dire. Apres auoir eſté deux ans Eſclaue, mon Patron venant à mourir, me donna la liberté, à condition de renier, laquelle*

i'ay executée pour procurer la liberté à ma pauure Mere, laquelle ſouffroit vn inſupportable eſclauage, trauaillant peniblement tous les iours, & eſtant battuë ſans pitié. Depuis mon affranchiſſement i'ay eſté à la ſolde du Baſſa, allant en courſe, & ayant épargné quelque cent Patagons, auec leſquels ie pretendois racheter ma Mere d'vn More, duquel elle eſtoit Eſclaue, mais le chien ayant veu mes offres, la traicta plus mal qu'auparauant, pour me faire donner deux cent patagons, & ie n'eus point de repos, que ie n'eus employé tout mon credit pour recouurer les autres cent patagons, qu'vn Turc homme de bien me preſta, moyennant qu'il auroit ma Mere en gage, où elle eſt maintenant aſſez bien traittee, mais ſi ie venois à mourir, elle ſeroit reduite comme auparauant, & ne joüyroit point de la liberté toute ſa vie. Ce diſcours m'ayant émeu à pitié, ie donnay tous les témoignages poſſibles, pour aſſurer ce garçon de la bonne volonté que i'auois, d'addreſſer cette requeſte; & depuis eſtant arriué à Madrid, ie fus trouuer l'Ambaſſadeur de Danemarck, le ſieur Hilaire Vlefelt, Cheualier de naiſſance illuſtre, orné de vertus, auquel ie fis la relation du contenu de la requeſte, laquelle i'auois perdu en faiſant naufrage, il me promit d'en auertir le Roy de Danemarck, me témoignant beaucoup de bien-veillance.

Depuis eſtant de retour en Flandres, comme le ſieur Bernard d'Aranda mon Frere, quelque temps apres, paſſa par chez nous pour les affaires du Roy de Danemarck, &

de

de Cornificio Vlefet, Frere de cet Ambaſſadeur, & grand Maiſtre dudit Royaume, dont il eſtoit Gentil-homme, il m'aſſura que le Roy de Dannemarck, ſur l'auis de ſon Ambaſſadeur, par la voye de Liuourne auoit racheté ces pauures Iſlandois, & entr'autres cette Mere, dont le Fils auoit abandonné ſon ame, pour luy acquerir la liberté du corps, par vne pieté impie.

RELATION XLIV.

Les malheureux Corſaires.

LEs Entrepreneurs ſont eſtimez ſelon le bon ou le mauuais ſuccez de leurs entrepriſes; on les fait paſſer pour courageux & prudens, ſi la fortune leur eſt fauorable: mais s'ils en reçoiuent quelque reuers, le deſaſtre leur eſt aſſigné pour chaſtiment de leur temerité & folie. L'on a veu des pirates & des voleurs, qui ſe ſont rendus Generaux d'armées nauales, & de puiſſans Monarques, loüez & honorez par vn moyen que les autres ont eſté mépriſez, iuſqu'à eſtre pendus, ou mis à la rame de leur propre galere. Quatre Cadets François ſeront témoins de ce ſentiment commun, ie ne dis pas qu'ils eſtoient Pirates ou voleurs, mais Corſaires à deux parentes. La naiſſance ne les auoit pas pouruëus de grandes commoditez, mais leur courage les fit reſoudre l'an 1636. d'armer vn Vaiſſeau pour aller en courſe, afin de faire quelque bonne fortune, amaſſans enuiron 15000. francs, dont ils equiperent vne Fregatte de dix pieces. Deux d'entr'eux, qui eſtoient Cheualiers de

S. Iean de Malthe, procurerent vne commission de cette Religion, contre l'ennemy commun des Chrestiens, les autres celle de sa Majesté Tres-Chrestienne, le bruit de cet armement, qui se fit à la Rochelle, assembla quatre-vingt Cadets, lesquels auec les Armeurs, vn bon Maistre de nauire, & trente six Matelots estoient capables d'entreprendre des exploicts de valeur. Tout estant prest, ils font voile, auec dessein de croiser la mer d'Espagne, entre Cadis & S. Lucar, & d'y mettre vn homme en terre, habillé à l'Espagnole, qui sçauoit la langue du Pays, pour espier les Nauires qui deuoient partir, & iugeans qu'ils y auoit plus d'auantage, d'arborer le pauillon de France, & ainsi les mettre en leur pouuoir. Le pauillon de la Religion de Malthe deuoit seruir contre le Croissant, & particulierement contre ceux d'Alger, & de Thunis, auec lesquels la France auoit paix, bien qu'elle fust mal obseruée de part & d'autre, selon la resolution. Le sixiéme iour apres leur départ ils mettent de nuict vn homme en terre auec l'esquif, prés de Cadis, qui retourna la nuict suiuante, rapportant qu'vn Nauire chargé de vin, de petite defense, estoit prest à faire voile, auquel ils donnerent la chasse, deux iours apres ils le prirent, & se defirent de l'embarras des prisonniers, les mettans en terre. Le goust de ce vin augmenta le courage, conceuans vne bonne opinion de leur valeur. Le troisiéme iour apres cette bonne fortune, ils

découurirent deux Corſaires d'Alger, auſquels ils donnent la chaſſe auec le pauillon de la Religion. Les Corſaires ſe fians à leurs forces, & iugeans de celles de nos Cadets, les attendent à voiles broüillées. Cependant ces Auanturiers conſultent ſur l'attaque, & furent d'auis d'aborder le plus grand des Corſaires, d'y entrer l'eſpée à la main, & d'abandonner leur propre Fregate, laquelle ne pouuoit auoir l'auantage du Canon ſur le Corſaire armé de 24. pieces de fonte. L'ordre fut donné en ſuitte de la reſolution; mais le Corſaire qui n'eſtoit pas vn petit maiſtre en ce métier, s'en apperceut à l'animoſité de leur approche, & les voyant aſſez prés de luy, déploya ſes voiles, pour ſe garantir de l'accrochement. Ce changement impreueu ne troubla pas peu ces Entrepreneurs, qui pourtant ne laiſſerent pas de ſaluer en paſſant leurs ennemis de leurs dix pieces de canon, miſes ſur vn coſté, en receuant autant de la part du Turc. Ils entrerent inutilement pluſieurs fois l'abord, comme eſtant l'vnique moyen de remporter la victoire, mais les Corſaires s'en détournoient, ſe ſeruans ſeulement des canonades, dont ils combattoient, iuſques à ce que par malheur il paſſa vne balle de ſix liures au trauers de l'arbre de la Fregate, qui leur fit broüiller la voile, de peur que le vent ne rompiſt l'arbre qui auoit eſté fenduë par ce furieux coup: Ils ſe defendirent courageuſement, & ils euſſent défaits les Mahometans, ſi le bruit de leurs canons

n'eut appellé cinq autres vaiſſeaux Corſaires d'Alger, qui s'approcherent trois heures apres, leſquels auec les deux combattans firent vne eſquadre de ſept, formans vne demie Lune, dont cette malheureuſe Fregate fut canonnée de tous coſtez. Auec tout cela le courage ne manqua point à nos Cadets, car ils ſe defendirent valeureuſement l'eſpace de neuf-heures, pendant leſquelles ils tirerent ſix cent coups de leurs dix pieces ; mais comme le nombre des chiens ſont cauſe de la mort du liévre, à la fin la Fregatte percée de tous coſtez, deſſus & deſſous, l'eau commençoit à entrer au fond, rauiſſant malheureuſement à ces braues Cadets le moyen pluſtoſt que l'ardeur de ſe battre. Les ſept Corſaires enuoyerent leurs eſquifs, pour ſauuer ces infortunez, dont la pluſpart furẽt contraints de ſe mettre à la nage, pour n'eſtre pas tirez à fond auec leur vaiſſeau, ſe rendans Eſclaues. Ils furent partagez entre les ſept Corſaires Turcs, leſquels eſtant contraints de ſe rétablir, retournerent à Alger, où ces nouueaux Eſclaues euſſent eſté vendus à vil prix à cauſe qu'ils auoient la reputation d'eſtre pauures & mal-aiſez, ſi vn traiſtre Chreſtien, Officier de la chambre du commerce de France, pour obtenir la bonne grace du Baſſa, & du General Pegelin, ne les eut trahis, prenant ſecrettement auec eux part à l'achat de nos quatre Armeurs, & donnant vn malheureux conſeil de les battre, & de les menacer de les mettre à la rame, ſans conſentir que l'vn

fût racheté ſans l'autre : ce qui fut fait apres ſept ans d'eſclauage, ayans ſouffert vne infinité de miſeres, à la fin de l'an 1642. pour la ſomme de ſix mille ducats : n'ayant acquis par leur courageuſe conduite, & genereuſe reſolution, aucune gloire, parce que l'iſſuë de leur entrepriſe fut malheureuſe.

RELATION XLV.

La Pieté ſuperſtitieuſe trompée.

LA ſuiuante Relation ne ſera pas vn mauuais apologue pour repreſenter la verité de ce que l'on ne peut aſpirer aux Couronnes du Ciel, ſans auoir combattu comme il faut, & auec courage icy bas en terre.

Le General Pegelin croiſant l'an 1641. auec ſes galeres Corſaires la mer Mediterranée, on l'auertit que l'eau douce commençoit à faillir, & ſe trouuant lors proche de Tremeſen, il donna ordre de voguer en vn certain lieu, entre cette ville & celle d'Oran, où il ſçauoit qu'il y auoit vne Fontaine. Au bord de cette place il fit mettre en terre cent Eſclaues, enchaînez cinq à cinq, chacun chargé ſur le dos d'vn petit tonneau, conduicts par cinquante Mouſquetaires, commandant qu'ils euſſent enſemble à faire l'aiguade à cette Fontaine, éloignée de la mer d'vn quart de lieuë. Pendant qu'ils furent en chemin, le General prit l'air de la terre, ſe promenant aux enuirons de la marine, où les Alarbes ne tarderent gueres à porter des rafraîchiſſemens à vendre, comme c'eſt l'ordinaire. Ils furent ſuiuis d'vn Gentil-

homme More, qui demeuroit proche delà, lequel vint baiſer les mains au General, luy faiſant preſent de raiſins, figues, limons, poules, & ſemblables rafraîchiſſemens, qu'il auoit fait porter auec luy par ſes Domeſtiques. Le General l'en remercia, luy offrant ſon ſeruice, & commencerent à cauſer enſemble. Le More qui n'auoit iamais ſorty de ſon village, ny frequenté qu'auec des Alarbes à demy ſauuages, ny eſtudié qu'auec quelque Cherif ou Marabout, qui luy auoient expliqué les ſottiſes de l'Alcoran à leur caprice, eſtoit fort ſimple, & entierement attaché à la fauſſe pieté de leur Religion, laquelle fut cauſe qu'il ſe mit à plaindre au General Pegelin de ſa fortune, laquelle luy auoit élargie grand nombre de Chameaux, Moutons, Bœufs, & Sujets: mais nonobſtant cela qu'il eſtoit malheureux à cauſe d'vne choſe, qui luy importoit plus que tout le reſte. Le General fut curieux de la ſçauoir: *C'eſt*, répondit le More, *que ie ne ſuis pas ſi grand amy de noſtre Prophete Mahomet, comme vous.* Le General, qui en ſon cœur ſe rioit de Mahomet, & de toutes ſes ſuperſtitions, diſſimulant le defaut de ſa croyance, luy demanda ſerieuſement, pourquoy il n'eſtoit pas ſi grand amy du Prophete? *Parce*, repliqua le More, *que vous auez ſacrifié auec voſtre cimeterre tant de Chreſtiens, qui eſt le plus agreable ſeruice, que l'on peut rendre au Prophete, & moy en toute ma vie, ie n'ay tué que des Sangliers, qui eſt vn ſeruice à la verité, mais nullement compa-*

rable au voſtre ; i'aurois beaucoup d'obligations à voſtre Seigneurie, ſi elle me faiſoit la grace de me permettre de tuër vn de ſes Eſclaues Chreſtiens, qu'elle en a ſi grand nombre, & elle me rendroit heureux, d'auoir fait vne choſe ſi agreable au Prophete. Le General qui eſtoit d'vne humeur aſſez railleuſe & gaillarde, luy accorda ſa demande, pourueu qu'il ſe tint derriere la colline, qu'il luy montroit à cent pas delà, luy promettant de luy enuoyer vn Eſclaue, de la Nation qu'il nommeroit : le More ne perdit point de temps, & choiſit vn Eſpagnol, *c'eſt le ſacrifice*, dit-il, remerciant le General auec joye, *le plus deſiré du Prophete, parce qu'ils ſont ſes plus grands ennemis*, & auec cela il ſe retira à la colline. Le General fit incontinent oſter le fer du pied de l'Eſpalder, qui eſt l'Eſclaue le plus adroit de toute la galere à manier la rame, & pour l'ordinaire le plus robuſte : car c'eſt luy qui commence à voguer, & qui donne la meſure que doiuent obſeruer tous les autres. Cet Eſclaue eſtoit Eſpagnol, & auoit la connoiſſance de la langue Arabe, & Moriſque, dautant qu'il auoit eſté ſoldat à Oran. Le General luy fait bailler vne eſpée & vn poignard, & luy raconte les diſcours qu'il auoit eu auec le More, l'enuoyant le chercher derriere la colline, auec defenſes expreſſes de luy faire du mal, mais ſeulement de luy donner l'épouuante. Auſſi toſt que le More apperceut l'Eſclaue Eſpagnol, croyant qu'il venoit pour eſtre égorgé, il ſe mit à genoux, commençant à faire

ſon Aſala, qui eſt leur Oraiſon, pour bien-faire ſon ſacrifice, & le rendre plus agreable à ſon Prophete, mais ſe releuant, il vit deuant luy vn homme robuſte & armé, contraire à ce qu'il attendoit, qui le fit trembler d'effroy & de crainte; neantmoins voyant qu'il eſtoit obligé de ſe battre, au lieu de faire vn ſacrifice, il reprend courage, & tire ſon cimeterre, pour ſe garantir de l'eſpée & du poignard de ſon Aduerſaire, lequel par ſon adreſſe n'eut pas grand' peine à gagner les armes du More, qui croyoit auoir échappé la mort; s'eſquiuant d'entre les mains de l'Eſpagnol, & gagnant le tour de la colline, il ſe retire tout effroyé vers Alli Pegelin, auquel il fit ſes plaintes, que le Chreſtien Eſpagnol, qu'il auoit enuoyé, eſtoit venu armé. Le General ſe riant de ce pauure niais, luy dit: *C'eſt ainſi que vous deuez plaire au Prophete, ſi vous voulez meriter comme moy: car c'eſt de cette façon que ie ſacrifie les Chreſtiens, laquelle eſt agreable au Prophete; il n'eſt pas bien aiſe que l'on tuë vn homme qui ne ſe peut defendre. Mahomet pendant ſa vie eſtoit vaillant & honneſte homme: allez, dites à voſtre Cherif* (c'eſt vn Preſtre) *qu'il vous interprete mieux le ſens de l'Alcoran*, renuoyant ainſi le Gentilhomme More tout honteux, & ſe riant de ſa pieté ſuperſtitieuſe.

RELATION XLVI.

L'Auarice maſquée.

LA cruauté & la Religion ſont les voiles de l'auarice des Turcs enuers les Chre-

ſtiens : mais comme ces pretextes ne peuuent ſeruir contre ceux de leur Secte, ils y employent l'orgueil & leur pouuoir. L'an 1640. il n'y auoit qu'vn ou deux Preſtres à Alger, dont les Eſclaues du General Pegelin eſtoient fort incommodez en leur Egliſe du Bain, c'eſt pourquoy ils deputerent à Alli Pegelin l'Eſpalder, qui eſt l'Eſclaue le plus robuſte, & à cauſe de cela le premier & le plus honoré de la galere, & du Bain, lequel ſeul a le credit de parler au Patron, quand il luy plaiſt ; par la bouche duquel la generalité des Eſclaues & des Galiottes fait remontrer ce qui les concerne. Cet Eſpalder nommé *Iuan Sanches*, (le meſme qui aiuſta le More, comme ie rapporte en la Relation precedente) fut parler au General, luy remonſtrant qu'il y auoit quelques ſemaines qu'il auoit pleu à ſa Seigneurie de faire eſperer à ſes Eſclaues Catholiques, qu'elle acheteroit le premier Preſtre qui ſeroit à vendre. Ayant eu auis qu'il y en auoit vn qui eſtoit arriué depuis peu, qu'ils le ſupplioient de vouloir faire cette grace à ſes tres-humbles Eſclaues. Le General promit qu'il le feroit, & de fait il ſe trouua au marché, où eſtoit expoſé vn Preſtre de l'Ordre de ſainct Dominique, Conuentuel de Malaga, Licentié en Theologie, appellé *P. Bartholomeo de Ledeſma* ; le General diſoit à tout le monde, que ſes Eſclaues luy rompoient la teſte pour auoir vn Preſtre, afin que perſonne n'euſt pas l'aſſurance d'encherir ſur luy. L'on vient au Preſtre, & l'on crie *Ar-*

rache, arrache: c'eſt à dire qui en donnera dauantage : Pegelin en offre 400. patagons, & vn autre Turc 10. patagons au deſſus, le General ſe mit en telle colere, qu'il euſt tué ce Turc, s'il ne ſe fuſt oſté delà, en diſant 400. dauantage, & adiouſtant, *y a-t'il quelqu'vn ſi hardy & ſi temeraire, qui oſe encherir ſur moy?* dont il fit peur à chacun, tellement, qu'aux ventes qui ſe faiſoient depuis, perſonne n'oſoit offrir plus que luy, ce qui luy valut beaucoup, achetant à vil prix. Ce Preſtre nous ſeruit auec grande ſatisfaction l'eſpace de quinze mois, au bout deſquels il fut trouuer Pegelin, qui voulut auoir 1500. patagons de rachat, en la place de mille qu'il auoit employé; à quoy le Pere repliquant que ſa Seigneurie l'auoit acheté par caprice, & qu'il ne valoit pas tant. *Vous auez raiſon,* dit. Alli, *i'ay gagné par cet achat, que pas vn Turc n'oſe mettre enchere quand i'offre; mais voſtre perſonne a cauſé mon caprice, il faut que vous le payez auec la iournée & l'intereſt, & ſans cela creuez icy.* Le Pere n'eut point d'autre réponſe, il luy falut importuner ſes Parens & ſes Amis, pour amaſſer 1500. patagons, auec leſquels il deuint libre.

RELATION XLVII.

L'Eſclauage Imaginaire.

IL arriue quelquefois qu'aucuns Chreſtiens, qui ſont en la puiſſance des Turcs, ſoit moins Eſclaues de leurs Maiſtres, que les hommes de leurs paſſions; & ſi l'on conſidere bien leur condition, on auoüera que leur eſclauage ne ſera point mal rangé entre

les choſes du monde, que le Satirique Eſpagnol Queuedo nomme Imaginaires.

L'an 1641. les Corſaires ayant ſur la hauteur de Minorque attrapé vn Brigantin, auec quelques perſonnes qui paſſoient à Gennes, les preſenterent à vendre ſur le marché d'Alger, comme c'eſt l'ordinaire; i'y paſſois par cas fortuit, & i'apperceus qu'entre ces noueaux Eſclaues il y en auoit vn habillé d'vn habit de velours rouge, tiſſu de fleurs noires, plus déchiré qu'vſé, lequel fut vendu quatre cent patagons. Ie iugeois lors que cét habit auoit ſeruy deſſous la ſoutane d'vn Eccleſiaſtique de qualité. Quelques iours apres, allant au Bain de la Duane, (qui eſt celuy de la Ville, où les Eſclaues trauaillent aux œuures publiques) ie trouuay cét Eſclaue, qui auoit troqué ſon habit de velours, pour celuy de Preſtre à la mode d'Alger, fait à la façond'vne tunique iuſques aux genoux, de drap, de couleur de feüille-morte, telle que portent les Capucins en ces Païs-bas, taillé auec grande negligence, & mal approprié au corps, n'ayant point fait ſa barbe depuis long-temps, mal chauſſé, en vn mot en tres mauuais ordre, appuyé contre la porte de l'Egliſe dudit Bain. Et voyant que la premiere veuë ne m'auoit point trompée, ie luy fis la reuerence, le conſolant de ſon malheur, & luy ſouhaittant la liberté; il m'en remercia, auec beaucoup de courtoiſie, & fiſmes connoiſſance, ayans pluſieurs diſcours enſemble, qui établirent vne grande familiarité entre nous deux; par laquelle ie

remarquois qu'il n'aymoit la conuerſation des Eſpagnols ou des Italiens, de peur d'eſtre reconnu, ayant caché ſon nom ſous celuy de *Franciſco Talles*, pour euiter ce peril. Le ſeptiéme de Decembre, de l'an 1641. la veille de Noſtre-Dame, les Eſclaues du Bain de la Duane repreſenterent de nuict au meſme Bain vne Comedie en Eſpagnol, aſſez bien faite ſur l'Hiſtoire de Beliſaire, à laquelle ie fus inuité par ce bon Preſtre, y allant auec la permiſſion de coucher hors du logis de mon Patron Mahomet Celibi Oiga. Comme ie fus au Bain, i'y trouuay tous les Cabarets pleins d'Eſclaues, qui beuuoient & fumoient à merueille, en attendant la Comedie. Le Preſtre m'accoſta, & me mena au Cabaret dans vne chambre, vis à vis du Theatre, où il fit apporter la collation. Le reſpect particulier que l'Eſclaue Chreſtien hoſte du Cabaret, portoit a ce Preſtre, me rendit curieux de luy demander d'où venoit cette connoiſſance, veu qu'il eſtoit nouuel Eſclaue. *Celuy*, me dit, *que vous croyez eſtre le Maiſtre, n'eſt que le Valet, l'Alphere Majorquin, que vous connoiſſez, eſt le Maiſtre de ce Cabaret, & de deux autres, auſquels il entretient trois Eſclaues Chreſtiens pour les deſeruir, qui luy rendent compte chaque ſemaine, du vin, & des autres choſes, dont il les a pouruens; & ie ſuis icy mis par ſon ordre, & tout ce que l'hoſte me baille, luy paſſe en compte.* Puis il me dit que cét Alphere Majorquin eſtoit né de Majorque, & que depuis quelques années il auoit eſté fait Eſclaue, ayant au commencement ſouffert les maux de ſa condition,

mais que depuis ayant acquis la valeur d'vn patagon par ſon induſtrie, il auoit tant gagné qu'il pouuoit entretenir ces trois Cabarets, qui luy rendoient beaucoup d'argent. Ce diſcours fit que ie ne m'eſtonnay plus depuis de ce que l'Alphere Maayorquin ſe promenoit le long du iour les bras croiſez, & bien couuert, cõprenant aſſez d'où cela procedoit. Et dautant que ie vis, que ce Preſtre auoit tant de connoiſſance de cet Alphere, ie ne manquay point de luy demander, ce qu'auoit fait ce Majorquin auec le tres-beau cheual, que ie luy auois veu marchander, & acheter au marché de la Ville. *Il a*, répondit le Preſtre, *fait preſent de ce cheual à ſon Patron*; Et comme ie n'eſtois pas aſſez éclaircy pourquoy cet Alphere ne ſe rachetoit auec le prix de ce preſent; il me dit, que l'Alphere depuis quelques années auoit eſté d'accord auec ſon Patron à la ſomme de quatre cent patagons, qu'il auoit payée, horſmis trente, leſquels il ne voulut point parfaire, pour auoir le nom d'Eſclaue, & ioüyr de la protection de ſon Patron, qui eſtoit homme de grand credit & authorité, auec lequel il viuoit en bonne correſpondance, par le moyẽ de ſes preſens, faiſant achepter par ſon Patron les nouueaux Eſclaues de Majorque, ou d'Italie de ſa connoiſſance, pour leſquels il rembourſoit le prix, & les renuoyoit en leur païs, ſans perdre l'intereſt de ſon argent, comme il eſtoit raiſonnable. Ce qu'il fit auſſi de ce Preſtre peu de iours apres, n'ayant eſté Eſclaue que de nom, & de quelque intereſt de ſa bourſe. Ces emolumens oſtoient à cet

Alphere l'enuie de retourner chez luy, & dautant que les nouuelles de ces ſeruices de l'Alphere eſtoient venuës aux oreilles de ſa Majeſté Catholique; elle luy enuoya vn ordre ſecret, d'y demeurer en la meſme qualité, pour ayder les Eſpagnols Eſclaues, & aſſiſter de ſon Conſeil les Peres Redempteurs, quand ils y viendroient auec promeſſe d'vne honorable recompenſe: ce qu'il fit fidellement, iuſques à ce qu'il mourut Eſclaue Imaginaire, deux ans apres mon depart.

RELATION XLVIII.

La Vangeance Exetrable.

TOut vice charme, ou par l'intereſt, ou par le plaiſir, & balance le peché auec quelque bien; la ſeule Vangeance eſt entierement malheureuſe, n'ayant pour obiet que la rage de deſtruire autant ſoy-meſme qu'autruy. Lors que nous fûmes ſequeſtrez au Palais du Baſſa, comme i'ay rapporté au diſcours de ma Captiuité, ie remarquay vn garçon Renegat, âgé enuiron de 12. ou 13. ans, couuert d'vne Robe de ſoye rouge, ayant le Turban nettement entrelaſſé; ie vis qu'il auoit le credit d'entrer au quartier du Baſſa, & dans celuy de ſa femme, quand il luy plaiſoit; ce qui eſt vne faueur en ce Pays-là: les Eunuques de la femme du Baſſa le reſpectoient, & le traittoient de Celibi, cela veut dire *Seigneur*. Les marques qu'il portoit de Renegat, & ſa bonne mine, éueillerent ma curioſité d'apprendre la raiſon, pourquoy Amet, tel eſtoit ſon nom, eſtoit ſi priuilegié ſur les autres Renegats Dome-

ſtiques. I'auois acquis quelque connoiſſance auec vn François Renegat, Deſpenſier du Baſſa, lequel me raconta les accidens du garçon, me faiſant entendre l'effet d'vne paſſion furieuſe. *Ne vous eſtonnez point*, me dit-il, *que Amet Celibi ſoit fauoriſé plus que les autres, ſon illuſtre naiſſance le merite. Mais ne croyez pas qu'il ait tenu à ſes Parens de le racheter; ils ont fait tous les deuoirs poſſibles pour le rauoir, & tout cela ſans effet. Ce garçon ne fut iamais Eſclaue comme ont eſté les autres Renegats.* Et puis paſſant outre, il me dit, que ce garçon eſtoit Eſpagnol, né d'vne maiſon fort connuë, lequel depuis cinq ou ſix ans auoit eſté enleué à ſes Parens, & porté à Alger, de la façon que ie vay dire.

On ſçait aſſez que ſa Majeſté Catholique poſſede ſur le bord de la mer Mediterranée, & ſur l'Ocean quelques places des Royaumes de Fez, & de Maroc, leſquelles ſeruent de banniſſement aux vns, & d'azyle aux autres: car, comme le Roy eſt obligé d'y tenir vne forte garniſon, ces lieux par ſa faueur ſeruent de Franchiſes aux criminels, à la charge d'y ſeruir, & l'on condamne en Eſpagne les delinquans à tenir vne garniſon dans ces places, comme és autres Pays aux galeres. Ceux qui ſont Gtands d'Eſpagne, & de quelque qualité eminente, pour reparation de leurs crimes, ſont exilez en ces places, auec obligation d'y entretenir à leurs dépens tel nombre de cheuaux, qu'il eſt iugé ſelon l'exigence du cas, & le pouuoir de la perſonne. En vne de ces Forteresſes furent releguez deux Freres d'vne mai-

ſon qualifiée en Eſpagne, leſquels ſur quelque ſuiet eurent diſpute enſemble, l'aiſné ſe trouuant offenſé en ſon honneur, fit inſulte à ſon Cadet, lequel ne pouuant digerer cet affront, eut recours à la vangeance, qu'il chercha par beaucoup de voyes, mais elles furent renduës inutiles, par le Gouuerneur de la place, qui eſtoit vn fort prudent Cheualier. Voyant qu'on l'empeſchoit de venir aux mains auec ſon Frere, & croyant qu'il ſe deuoit vanger à quelque prix que ce fuſt, il executa le mauuais deſſein, qui le porta à ſa ruine irreparable.

Vn iour ayant eſpié que le fils vnique de ſon Frere, agé de ſept ou huict ans eſtoit allé ioüer au plain, qui eſt deuant la ville, il monte à cheual, & faiſant ſemblant de ſe promener, il appelle doucement ſon Neueu, & le prend ſur l'arçon de ſa ſelle, & auançant à petit pas, s'éloigna de la place, tellement qu'il en perdit la veuë, lors lâchant la bride à ſon cheual il fit ſi bonne diligence, qu'il ſe rendit au Païs des Turcs, où ayant demandé vn Guide, il arriua dans peu de iours à Alger requerant d'auoir audience du Baſſa, auquel il dit, qu'il venoit ſe rendre au ſeruice de ſa Seigneurie, auec deſſein de renier ſa Foy, & que pour gage de ſa fidelité, il luy faiſoit preſent de ce joly garçon, qui eſtoit ſon Neueu. Ce que le Baſſa accepta, enchargeant à ſes Eunuques de le faire renier, & de l'éleuer à la Mahometane; ce qu'ils firent ſans difficulté, luy donnant le nom d'Amet. Le Cadet renia ſa Foy, ſe faiſant Mahometan, & eut depuis vne fin miſera-

ble. Au retour de mon Eſclauage, ie racontay cette eſtrange auãture à quelque Officier renommé de noſtre armée, qui me dit, qu'il auoit bien connu les Freres & le garçon, & qu'il n'eſtoit pas bien aiſe, qu'on en ſçeut les noms & la place.

RELATION XLIX.

L'or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.

L'On voit que l'Or a vn puiſſant empire, pour détourner les ames de la raiſon, mais il n'a pas tant de pouuoir pour deſarmer les paſſions vitieuſes, comme pourroient témoigner vn nombre d'exemples entre toutes les Nations du monde, horſmis les Turcs, où l'auarice commande ſouuerainement aux vertus, & aux vices, comme l'on verra par cet échantillon.

Alli Pegelin mon Patron ayant l'an 1641. écumé la mer auec ſes galeres, ſe diſpoſoit pour retourner à Alger, en chemin il ſe reſouuint des amours qu'il auoit eu l'Eſté de l'année 1638. auec vne femme Grecque reniée, & eut enuie de la reuoir, & pour cet effet il fit voguer quelques-vnes des galeres à Bona, autrement Hypona, où il prit terre, la femme ayant eu les nouuelles de ſon arriuée vint au deuant luy, & luy preſenta vn beau petit garçon, âgé de deux ans, qu'elle auoit eu de ſon fait; le General Alli Pegelin eut tant de ioye & de plaiſir de ce bel enfant, que pour l'amour de luy il épouſa la Mere, à laquelle il témoigna vne affection incomparable, & d'autant plus grande que ſon deſir auoit obtenu de cette fem-

me vn heritier de ſes richeſſes, lequel bonheur ne luy eſtoit point arriué auec celle qu'il auoit laiſſé à Alger. Enſuite il fit embarquer ſa nouuelle Eſpouſe auec ſon cher enfant, pour aller chez luy : la femme qu'il auoit laiſſé en ſa maiſon, fut auſſi toſt jalouſe, qu'elle eut receu les nouuelles de la ſeconde Eſpouſe de ſon Mary, encore qu'elle euſt plus de cinquante ans, & ne diſſimulant point la paſſion, deputa vers ſon Mary à la marine deux principaux Turcs, auec charge de luy dire de ſa part qu'il eſtoit le tresbien venu, & de luy dire franchement, qu'elle n'ignoroit point qu'il n'auoit pas manqué contre l'Alcoran, épouſant vne ſeconde femme, mais qu'elle ſçauoit auſſi bien la permiſſion qu'elle auoit de la meſme Loy, de diſſoudre leur mariage, & de ſe retirer auec plus de cent mille ducats, qu'elle luy auoit porté en dot, luy commandant s'il la vouloit tenir, de donner promptement cette Grecque à quelqu'autre en mariage, pour oſter entierement le ſuiet de ſa paſſion. Bien qu'Alli Pegelin, fuſt vn homme riche de ſoy-meſme, il fut fort faſché de la reſolution hardie, & prompte de ſa femme, & fut ſur le poinct de renuoyer ces plaiſans Ambaſſadeurs, auec des réponſes bruſques, qui luy parloient de ſon nouuel amour, mais faiſant reflexion ſur les cent mille ducats, ſon auarice luy fit changer de deſſein, & à l'inſtant deuant que de mettre pied à terre, il donna ſa ſeconde femme à quelque Capitaine de ſes galeres, reſeruant neantmoins l'enfant, lequel il fit éleuer prés de ſa pre-

miere femme, dont ce garçon gagna si bien les bonnes graces, qu'elle luy bailla en don tout son bien, par lesquels il succeda depuis à de grandes charges & richesses, nonobstant que tous les biens de son Pere eussent esté confisquez pour quelque rebellion qu'il auoit commise. Ce fils vescut en toute prosperité iusques à l'année 1661. quand il eut la gorge coupée par les Soldats rebelles, par ce qu'il tenoit la partie du Ramadan Bassa, comme i'ay dit en la description d'Alger.

RELATION L.

La trompeuse Hypocrisie.

IL est malaisé de sçauoir le but des actions Religieuses, les vns les portent diuersement à Dieu, les autres à quelque interest d'honneur, ou de profit. Et cette intention est si auant dans le cœur, qu'il est tres-difficile de la sonder deuant que l'effet soit mis au iour. L'an 1636. les Corsaires d'Alger contre raison & iustice auoient surpris vn nauire de Marseille, sans se soucier de la paix faite entre Sa Majesté Tres-Chrestienne, & le Bassa de ladite Ville, & du saufconduict particulier du mesme Bassa. L'on se plaint à la Duane, mais les plaintes ne furent point receuës, & sous pretexte que les marchandises appartenoient à d'autres Nations, on les mit en sequestre, & les Matelots furent sous main vendus, & placez dans les galeres. Deux de ces François renierent la Foy, & se firent enroller au nombre des soldats, qui vont en course. Ils firent quelques voyages auec la barque d'vn More à Bona, y debitans & achetans des marchandises, par le moyen de

ce trafic ils profiterent de quelques cent patagons, auec leſquels ils acquirent part à la barque, & nauigeoient auec le Maiſtre More, en qualité de Partioniers de l'armaſon, & de la marchandiſe. Quand ils eſtoient à Alger, ils ne manquoient iamais de ſe trouuer tous les iours à la Moſquée, pour dire leur Aſala, auec vn témoignage de grande ferueur. En la compagnie des Renegats de leur Nation, ils faiſoient ſcrupule de boire du vin comme eux. Et eſtans vn iour inuitez par vn Gentilhomme François Eſclaue, auec d'autres de ſes amis, tant Renegats que Eſclaues; comme l'on auoit mis du lard pour les Chreſtiens, ils ſe leuerent de table, foudroyans de colere contre celuy qui les auoit inuitez, diſãs que cela étoit fait au mépris de leur Prophete Mahomet, & qu'il ſe moquoit d'eux, iurans qu'ils en auroient raiſon. Ils n'oublierent pas de ſemer par tout les témoignages de leur indignation, décrians leurs compagnons Renegats, pour auoir toleré du lard en leur preſence, & les accuſans d'eſtre mauuais obſeruateurs de l'Alcoran. Cette action auec leur aſſiduité aux Moſquées, & l'obſeruation exacte de toutes les ſingeries ſuperſtitieuſes, n'eut pas vn moindre pouuoir ſur le iugement de tout le monde, que de les faire paſſer pour de fins Turcs. Pendant cela ils continuoient leur commerce vers Bona, & ayant gagné quelque autre ſomme de patagons, ils acheterent du More la barque entiere, tellement qu'ils en eſtoient ſeuls les Maiſtres, c'eſt icy que l'hypocriſie commença à produire au

iour les desseins qu'elle auoit caché aux ames de ces soldats Renegats. Ils equipent la barque pour faire leur voyage accoustumé de Bona, loüans quatre Pescheurs Alarbes pour Matelots, leuent leurs ancres, font voile, & en deux heures ils se trouuerent sur la hauteur de Montefou, qui est vne Montagne, à trois lieuës d'Alger, l'vn de ces Renegats fait semblant de se souuenir qu'ils auoient oublié à remplir leur baril d'eau, & d'en redouter l'incommodité, si le vent leur venoit contraire. Les Alarbes s'offrirent de remplir le baril à la Fontaine, qui est à la marine au pied de cette Montagne, ioignans la barque contre terre, où les Alarbes sortirent auec le baril, pour faire l'aiguade. Ils n'estoient qu'à cent pas de la barque empeschés à remplir leur baril à la Fontaine, que ces deux Renegats déchargerent deux coups de mousquet, ce qui seruit de signal à dix Esclaues Chrestiens, cachez aupres dans vne grotte, lesquels sans perdre temps, se rendirent à la barque, comme il auoit esté arresté entr'eux. Les coups de mousquet firent croire aux Alarbes qu'ils estoient commandez, de retourner pour quelque accident suruenu, & abandonnans leur baril, se rendirent vistement à la marine: mais ils eurent sujet d'estre étonnez, lors qu'ils virent la barque reprendre la mer, & que les Renegats crioient, qu'ils leur faisoient don de la liberté, laquelle ils leur pouuoient oster, pour rapporter aux Turcs & Renegats les nouuelles du succés de leur entrepriſe: ils furent le troisiéme iour bien receus des Mar-

ſeillois, leſquels furent vn de ces ſoldats Pilote d'vne Galere.

TABLE DES RELATIONS PARTICVLIERES.

LA Captiuité & Liberté du ſieur EMANVEL D'ARANDA. page 1
Sommaire de l'Antiquité de la ville d'Alger, & comme elle eſt poſſedée des Turcs. 95
La ſituation, Force, & Police de ladite Ville. 120

RELATION I.

Hiſtoire d'vn Religieux Eſpagnol à Alger. 134
2. *De la valeur d'vn Capitaine Holandois, qui ſe defendit ſeul contre cinq Galeres Turques, & deux Brigantins, & les mit en déroute.* 140
3. *Conſtance d'vne Eſclaue Chreſtienne à perſeuerer dans ſa Foy.* 146
4 *Les ignorans s'imaginẽt d'étranges choſes.* 147
5. *De cinq Turcs Eſclaues, qui ſe ſauuerent par vne merueilleuſe adreſſe, & rencontre d'vn nauire Dunquerquois.* 151
6. *Eſtrange effet d'vn amour abominable.* 153
7. *De deux malheureux Eſclaues, qui furent mis dans la Maſmore de Tituan.* 154
8. *D'vn Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.* 157
9. *Vn nouuel Eſclaue ſe doit défier de tout le monde.* 162
10. *De deux nouueaux Mariez pris par les Turcs, & menez Eſclaues à Alger.* 166
11. *De l'Ingratitude d'vn Eſclaue Portugais.* 168
12. *La coûtume de pleurer les Morts à Alger.* 170

13. *Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.* 172
14. *Deux exemples de liberalité, & de reconnoissance.* 14
15. *De la maniere qu'on se marie à Alger.* 177
16. *La necessité est la Mere de la diligence, & de l'industrie.* 180
17. *D'vn Pere Carme déchaussé Esclaue, & d'Alli Pegelin.* 188
18. *L'vsage du Poison, commun en Affrique.* 191
19. *Les Turcs tiennent leur parole.* 194
20. *La Femme & le Vin trompent le plus fin.* 198
21. *Le moyen de guerir la verole à Alger, sans Chirurgien.* 202
22. *D'vn François qui se vouloit faire Turc, & demeura Chrestien en dépit de luy.* 203
23. *De la Niaiserie d'vne fille Iuïfue.* 204
24. *De la prudente retraite d'vn Corsaire.* 205
25. *Dieu conduit par sa prouidence ceux qui sont bien intentionnez.* 208
26. *Niaiserie d'vn Esclaue Dunquerquois.* 210
27. *Rencontres bizarres de la fortune des Esclaues.* 212
28. *Vn Esclaue se sert de tout pour viure.* 217
29. *De la fidelité d'vn Mary, & de l'infidelité de sa Femme.* 219
30. *Querelle d'Esclaues Espagnols & Portugais.* 223
31. *Vn Esclaue ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.* 225
32. *D'vn Religieux qui renia sa Foy par foiblesse, estant Esclaue à Alger; & qui deuint Martyr par sa repentance.* 227
33. *Du dessein que nous auions formé, pour nous*

rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan. 232
34. *La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.* 36
35. *Les Innocens accusez.* 241
36. *Fidelité, constance, recompense, & gratitude.* 244
37. *Naufrage au Port.* 246
38. *Les Auantures de Messire Philippe de Cherf de Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre de sainct Iacques.* 248
39. *Rencontres de mon Compagnon en Esclauage, le sieur Iean Baptiste Caloen, auec sa vieille Patrone.* 264
40. *Vangeance, Malice, & Industrie.* 272
41. *L'Ingenieur Renegat.* 276
42. *L'Esperance trompée.* 280
43. *La Pieté impie d'vn Esclaue Islandois.* 286
44. *Les malheureux Corsaires.* 289
45. *La Pieté superstitieuse trompée.* 293
46. *L'Auarice masquée.* 296
47. *L'Esclauage Imaginaire.* 299
48. *La Vangeance execrable.* 302
49. *L'Or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.* 305
50. *La trompeuse Hypocrisie.* 307

FIN.

A01 14751 49